MAGAZINE DE BANDES DESSINÉES, NOUVELLES ET VARIETES

L'INSOLITE

LE SERPENT MACHIAVELIQUE

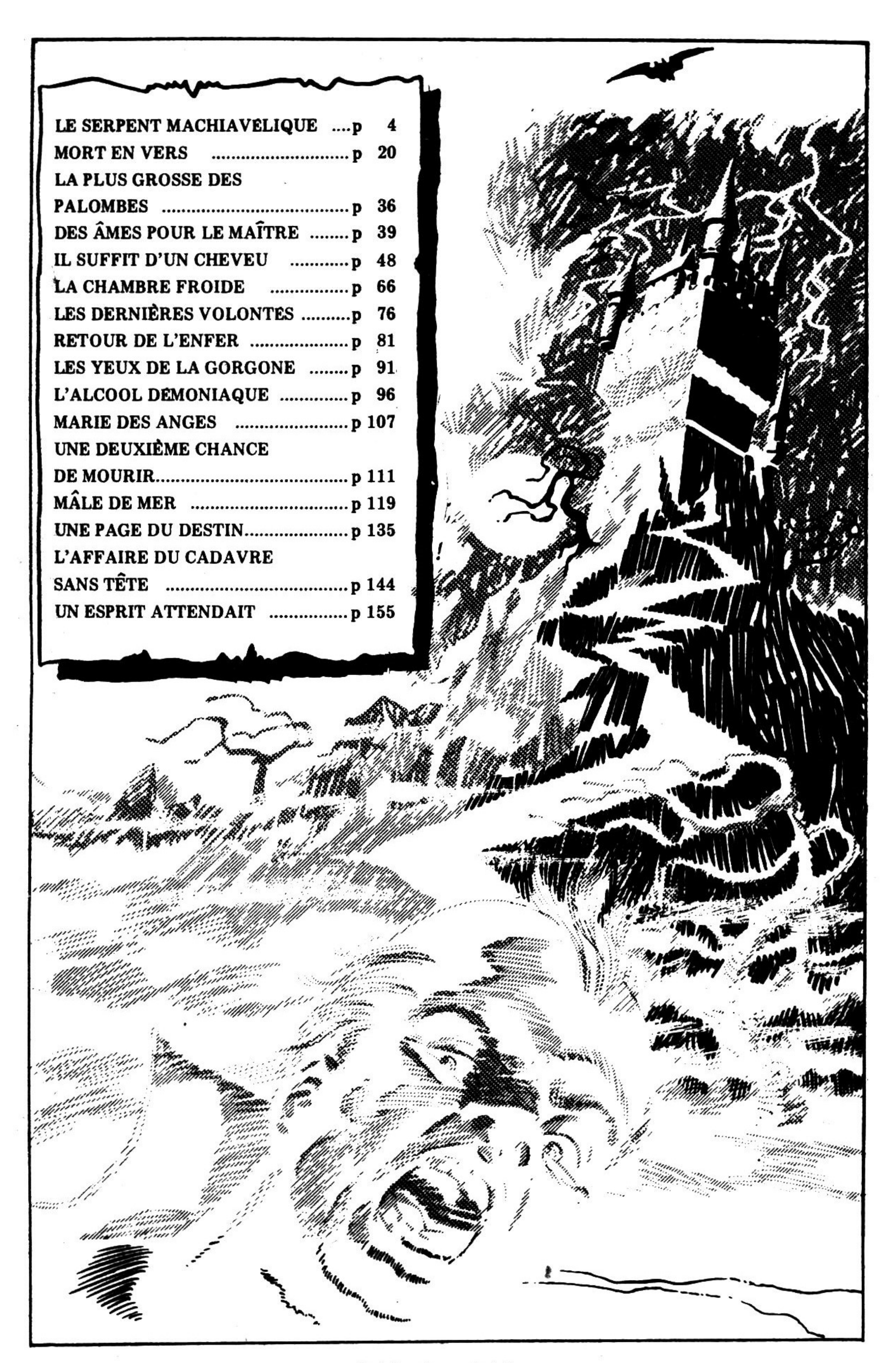
164 PAGES

COMICS POCKET

L 1716-21-6,00 F

TRIMESTRIEL N° 21
Suisse 2,50 F
6 F


ARTIMA-COLOR
DC
SUPER-STAR
LE MANOIR DES FANTÔMES
LA TAPISSERIE INFERNALE
GEORGE KASHDAN
CES ALBUMS
SONT EN VENTE
CHEZ VOTRE
FOURNISSEUR
HABITUEL
LES GEANTS DES SUPER-HEROS
LA LIGUE DE JUSTICE
PIEGE POUR FIRESTORM
GERRY CONWAY
ET MAINTENANT, FIRESTORM EST MEMBRE DE NOTRE EQUIPE
DES OBJECTIONS ?
MLP



Publications Arédit
357 boulevard Gambetta 59200 Tourcoing


Quels étaient ses pouvoirs magiques ? Pouvait-elle réellement protéger contre les forces du mal et de la sorcellerie ? Très certainement, elle manquait totalement de beauté et d'allure. Une minuscule breloque de métal gravée de silhouettes grotesques et monstrueuses d'un autre monde. Quelle valeur alors, possédait cet objet peu décoratif, d'une valeur monétaire insignifiante ? Et quel pouvoir étrange était caché au sein du...
SERPENT MACHIAVÉLIQUE
NON ! Je t'en prie, René ! Non !
TEXTES : JOHN ALBANO
DESSINS : ERNESTO MORAGA


Le mal était en action cette nuit-là. . .


EEEEK !
... Carnage et mort... voilà comment cela commença...


Puis, une jeune homme hébété, les yeux vitreux, titubant dans la nuit noyée dans la brume...


Et, gravés dans sa mémoire torturée, les sinistres événements qui l'ont mené à son crime maudit !
C'est... comme un cauchemar !
Tellement .. irréel !


Je devais le faire... Il n'y avait pas d'autre moyen...
C'étaient deux créatures maléfiques du diable...


Dieu... le regard dans les yeux de Samia... et cet enfant possédé... leurs visages me hanteront jusqu'à ma mort !


Une simple amulette magique ... aurait pu tout empêcher...
... aurait pu épargner la vie de tous les deux !


Quelque temps plus tard, dans le bureau de police...
Inspecteur...
POLICE


... ce jeune homme se dénonce comme ayant assassiné cette femme et cet enfant que nous avons découvert il y a quelques minutes !
Je vois...
Asseyez-vous.


Connaissiez-vous les victimes ? Le vol était-il le motif ?
Mon nom est René Duras. Je confesse avoir tué la femme de mon ami Paul Aubert ainsi que leur enfant !


C'est tout ce que je vous dirai, inspecteur. Rien de plus !


Fidèle à sa parole, le jeune assassin ne prononça pas un mot de plus pour se défendre. C'est pourquoi le 9 juillet 1893, dans la cité de Marseille -France- René Duras se tenait, muet, lorsqu'il fut jugé et reconnu coupable, puis condamné à. . .
MORT PAR GUILLOTINE !
3


Quelques minutes plus tard, le jeune condamné fut conduit du tribunal jusque dans la rue...
Un agent du diable ! Voilà ce qu'il est !
Répugnant sorcier !
Je parie qu'il échappera à la guillotine en se transformant en serpent !
On devrait lui planter un pieu dans le cœur !


Démon !
Faites-le monter dans la voiture ! Vite !


Je suppose que vous savez ce que tout cela signifiait, René !
Ils pensent que parce que j'ai tué Samia et son enfant, j'ai commis également tous ces autres crimes !


C'est vrai. Huit autres personnes trouvées mortes à la suite de morsures de serpent le mois dernier... et pourtant personne n'a jamais trouvé de trace d'aucun serpent !
Et maintenant, tout le monde croit que des créatures malfaisantes qui se transforment en serpent la nuit de la pleine lune sont responsables !

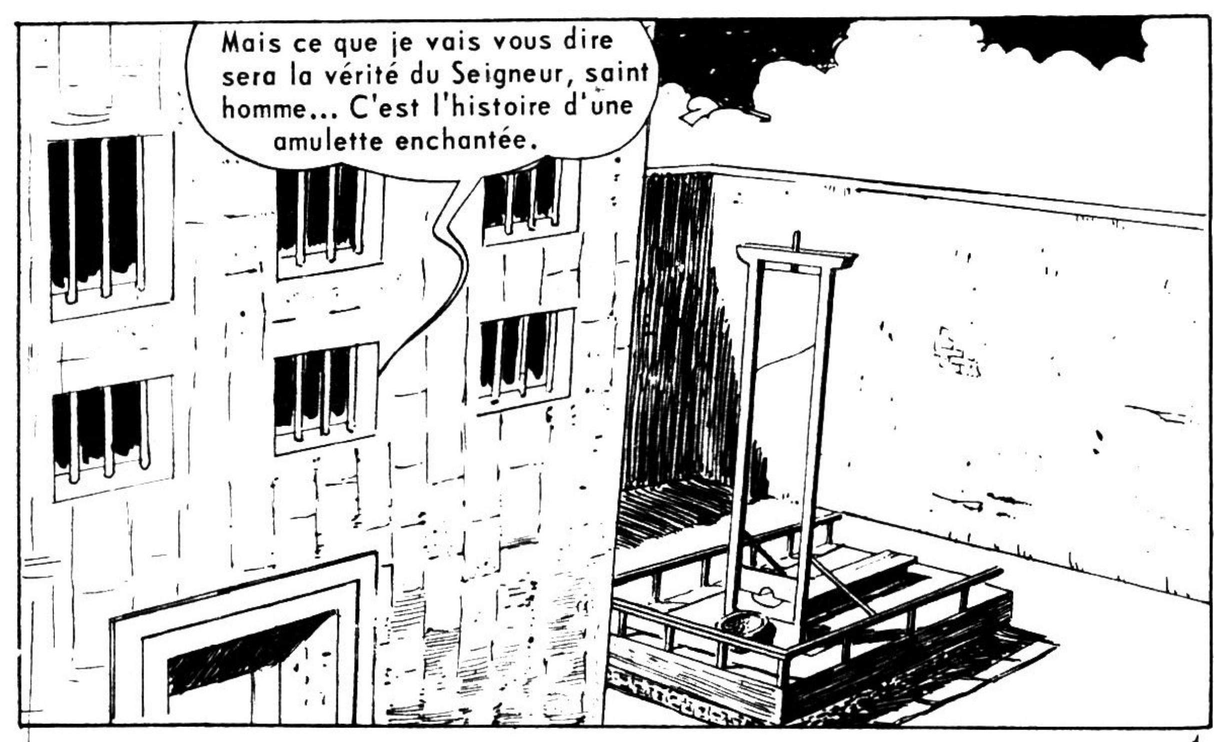

Eh bien, ils ont le droit d'avoir peur, j'ai pitié d'eux...
Et avez-vous pitié de ceux qui sont maudits par de telles maladies ? Bien sûr que non !


Pourtant, ce sont eux les véritables victimes, car leurs âmes devront souffrir toute l'éternité !
Bonsoir, monsieur l'Inspecteur !

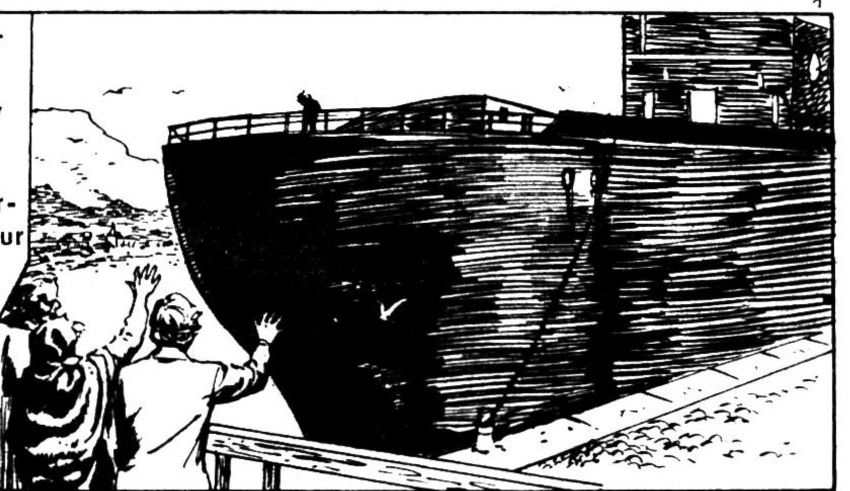

Trois jours plus tard, la veille de l'exécution de René Duras...
Bonsoir, mon fils.


Cela m'a fait bien plaisir lorsque l'on m'a dit que vous aviez demandé que je vous rende visite dans vos dernières heures !
Vous me donnerez votre parole d'honneur que ce que je vais vous dire ne sera jamais répété, saint homme ?


J'ai entendu parler de votre long silence en ce qui concerne votre crime... Dieu seul connaîtra les paroles que vous avez prononcées devant moi... quand je prierai pour votre âme...
Mon âme ... appartient peut-être déjà au diable.



« Cependant, pour commencer par le commencement, je dois revenir à un matin, il y a 6 ans, lorsque j'accompagnai les parents de Paul Aubert au port de Marseille... nous étions là pour voir le départ de l'aventureux Paul, car il venait de s'engager sur un navire... »



« Paul et moi étions amis depuis l'enfance... J'étais orphelin, et ses parents m'avaient adopté et élevé avec le même amour qu'ils avaient témoigné à leur propre fils... »

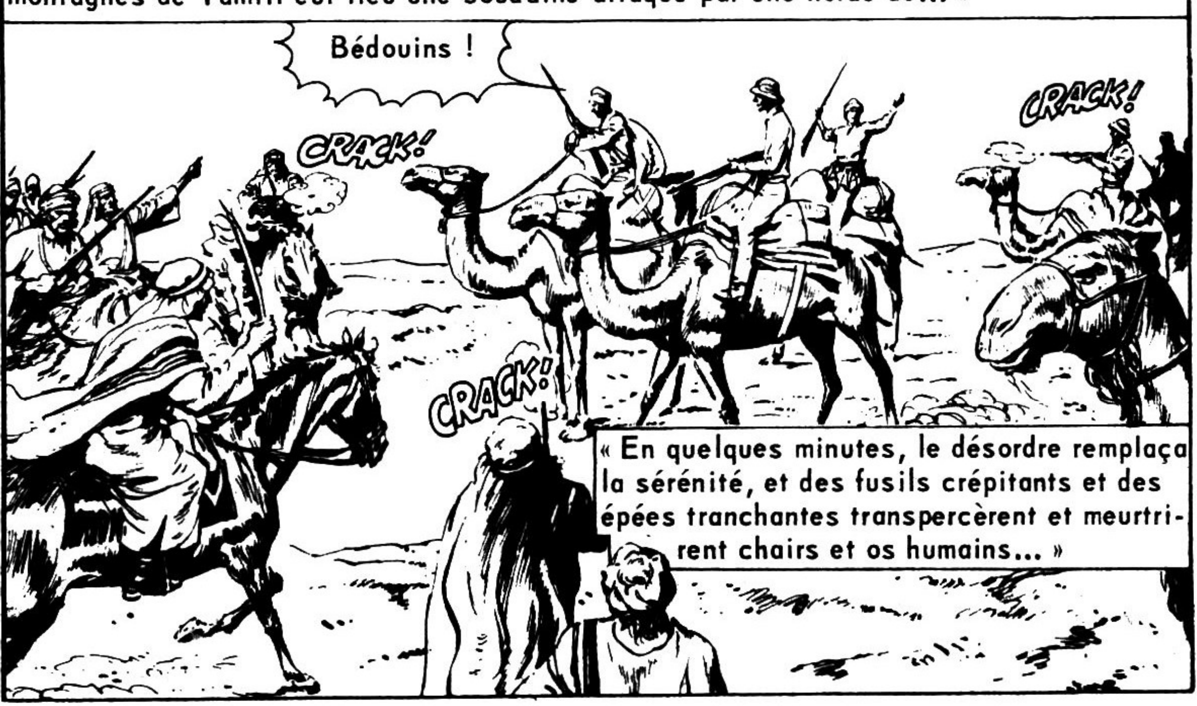


« Cela va sans dire, je leur devais à tous une grande gratitude... »

« Nous n'entendîmes plus parler de Paul pendant des mois... mais ensuite, il écrivit que ses incessants voyages l'avaient conduit jusqu'en Afrique du Nord... »




« De là, il joignit une expédition qui faisait route pour la mesa de Ahaggar... »


« Mais la caravane de Paul ne devait jamais atteindre sa destination, car non loin des montagnes de Tamili eut lieu une soudaine attaque par une horde de... »
Bédouins !
CRACK!
CRACK!
CRACK!
« En quelques minutes, le désordre remplaça la sérénité, et des fusils crépitants et des épées tranchantes transpercèrent et meurtrirent chairs et os humains... »


« La bataille fit rage, jusqu'à ce que le dernier membre de la caravane fut étendu, mort ou blessé... »


« Mais la victoire ne suffisait pas aux bandits assoiffés de sang... un peloton d'exécution commença à massacrer ceux qui n'étaient pas fatalement blessés... »
Non, je vous en prie !
Oooh !
« Et Paul était l'un des survivants blessés. »


« Ce fut alors que le destin intervint... »
Quelqu'un approche !
Nous devons partir rapidement ! Rassemblez les objets de valeur des chiens que nous avons assassinés !


« Peu après... »
Regarde ! C'est l'œuvre de ces rats du désert... les bédouins hors-la-loi !


Ils sont tous morts, excepté un seul, miss Samia !
Il peut peut-être être sauvé. Nous ferons ce que nous pourrons !
S-S-S !


« Et ainsi, plusieurs jours plus tard, après que Paul eût été ramené à la tente de sa bienfaitrice et attentivement ramené à la vie... »
Je vous dois la vie, Samia ! Si vous n'étiez passée par là...
Je passe de nombreuses heures dans le désert, mon seigneur... à chasser les serpents !


... Chasser les serpents ?
C'est ainsi que je vis. Je suis une charmeuse de serpents ! Je les capture et je les vends à Ain Salah ... là où ils vénèrent les reptiles.
8


Je vois. Mais... il ne se peut pas que vous aimiez un tel travail, et vivre ici dans la chaleur torride du désert...
Je n'ai pas d'autre alternati-ve, mon sei-gneur...


Mais si, Samia ! Je veux que vous rentriez en France avec moi... que vous soyiez ma fem-me !
NON !


Mais pourquoi ? Je sais que vous êtes tombée aussi amou-reuse de moi que je le suis de vous...
Vous ne com-prenez pas !
Je suis une esclave de Ja-du... Et je n'o-se enfreindre la loi !


Mon misérable père a vendu mon âme aux chefs du culte avant ma naissance... à présent, je dois vivre sous leur malédic-tion !
Samia ! De telles choses n'existent que dans l'esprit de fous ! Vous, et vous seule êtes maîtresse de vo-tre volonté !


« Patiemment, Paul continua son assaut verbal sur les pouvoirs de la sorcellerie, mais sans succès... Puis un soir, plusieurs jours plus tard... »
Mon seigneur ! Nous pou-vons partir immédiatement ! Je suis libérée des pouvoirs de Jadu !
Dieu merci ! Mais ... qu'est-ce qui vous a fait changer d'avis ?


Cette amulette magique... Je l'ai dérobée à la Mosquée !


Aussi longtemps que je la porterai, je serai protégée contre le mal !
Ce n'est que de la superstition... mais peu m'importe ! ...
... Si cela peut vous décider à m'épouser, peut-être est-ce réellement de la magie !


Et c'est ainsi, saint homme, que Paul rentra en France avec sa nouvelle épouse.
Je leur rendis souvent visite, les aidai à bâtir leur maison dans laquelle ils allaient vivre. Puis, presque un an plus tard, Samia donna naissance à un magnifique enfant...


Les années passèrent... des années de bonheur !
Puis... c'est arrivé !


« Paul et moi étions partis en bateau, tandis que Samia, comme toujours, attendait sur la plage avec l'enfant... »
« Alors que nous voguions dans l'eau peu profonde, nous remarquâmes que Samia agissait bizarrement. »


« Elle rampait à quatre pattes, et creusait frénétiquement dans le sable... allant de droite et de gauche... »
10


Samia ! Qu'y a-t-il ?
P - Paul ! L - l'amulette ! Je l'ai perdue ! Je l'ai perdue !


Que vais-je faire ? Sans l'amulette sacrée, je n'ai plus de moyen pour me protéger contre la malédiction !
Ridicule ! Tu te tortures inutilement, Samia !


« Je les laissai... mais à minuit, le même soir, après que Samia et son mari furent rentrés...»
« Paul fut réveillé en sursaut par une vive sensation de douleur provoquée par une coupure à son poignet... »


« Une terreur sans nom l'immobilisa tandis que son sang s'écoulait, avec celui d'une autre blessure... puis... »


Samia ! Que... ?
Maintenant, nous ne faisons plus qu'un, mon amour !


Je commence à perdre patience avec ton fanatisme, Samia !
Et je commence à en avoir assez que tu refuses d'accepter l'existence de forces obscures et puissantes... mais peut-être que tu croiras ce que tes yeux verront ! Viens !

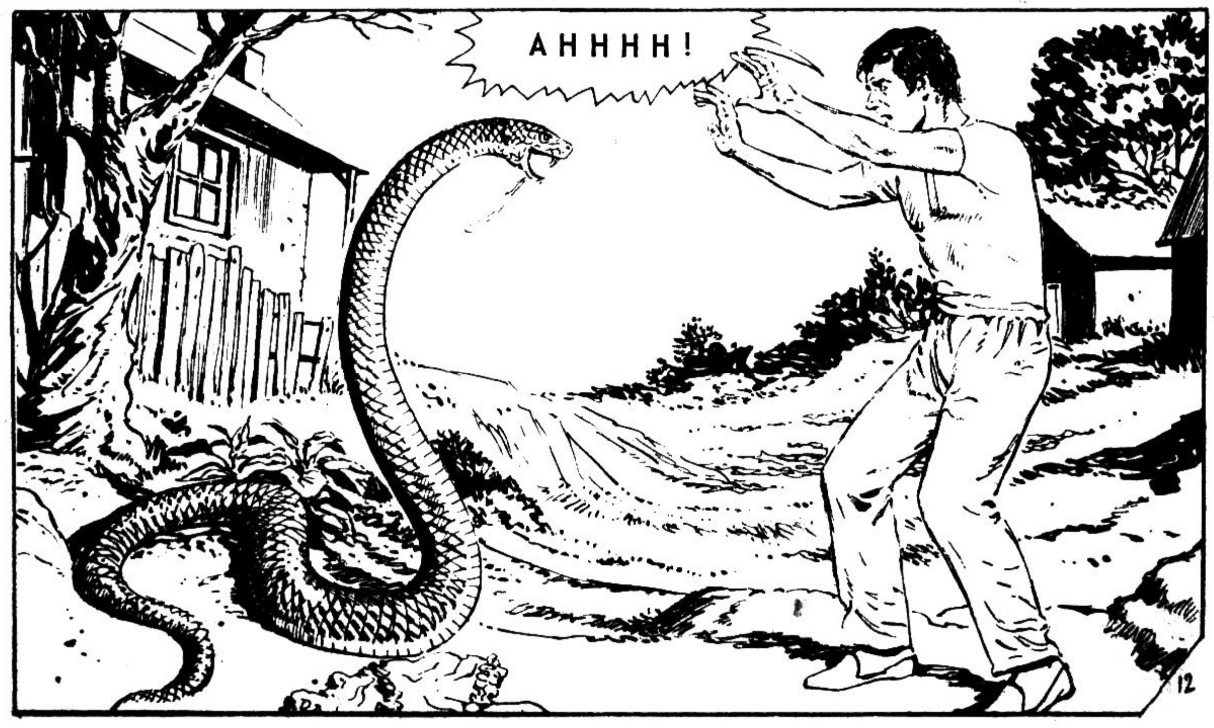

Sans l'amulette, la malédiction que je porte en mon sang va fleurir à nouveau... et sous l'influence des rayons argentés de la pleine lune...


Tu vas être témoin d'une démonstration de sorcellerie qui va ébranler tes sens !


Et je te demande de te souvenir, mon seigneur, que mon sang coule à travers tes veines...


C'est pourquoi ta transformation suivra la mienne !


Puis, comme moi, tu connaîtras la joie du mal... le plaisir de la chasse... et le meurtre !


AHHHH!

« Peu après, exactement comme Samia l'avait prédit, Paul subit involontairement la même horrible transformation... puis, ensemble, à la merci de leurs instincts reptiliens, les deux commencèrent à se déplacer dans la campagne... »



« Encore et encore, ils frappèrent avec une folle furie, leurs formes ondulantes jaillissant des profondeurs des obscurs feuillages, tels des éclairs de foudre de l'enfer ! »

Eeek !

« Ni femme... »

« Ni homme... »

Ahhh !

« Ni enfant... »

Au secours ! Au secours !

... ne furent épargnés. »

« Seul le déclin de la lune pouvait mettre fin aux excursions des prédateurs. »

Mais comme le temps passait, le matin qui suivait leurs abominables méfaits, Paul souffrait d'intolérables remords...

13


Finalement, il vint à moi et demanda que je... j'en finisse avec sa femme et son enfant... il ... il ne pouvait se déterminer à le faire parce que son amour pour eux était trop grand !
Mais pourquoi... l'enfant ?
Samia avait échangé son sang avec celui du petit de même qu'elle l'avait fait avec Paul...
Je vois.
Et qu'est-il advenu de Paul ?
Il retourna à la mer... à la recherche de sa propre mort...
Monsieur Duras, c'est l'heure...
Bien. Bonsoir, saint homme.
Une dernière question, René.
Pourquoi n'avez-vous pas dit toute l'histoire qux magistrats ? Vous auriez pu être acquitté !
Mais que serait-il arrivé aux parents de Paul, qui me prirent dans la rue et m'élevèrent ? Ils auraient été accusés de sorcellerie. La populace effrayée aurait pu les brûler sur l'échafaud !


Non, René Duras, ceci ne pouvait arriver, pas tant que des hommes comme vous parcourront le monde...
1

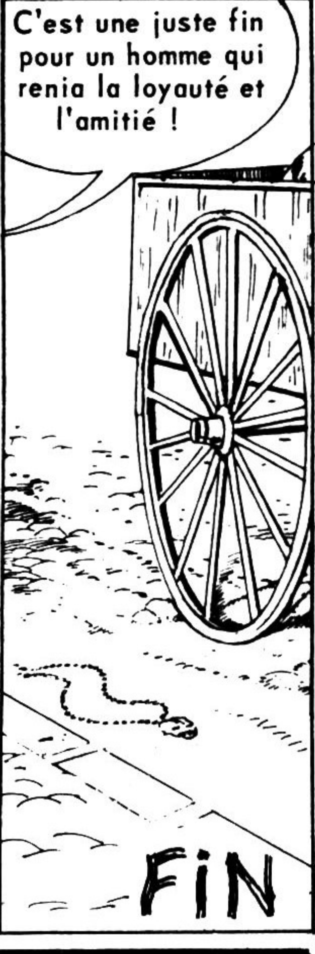

Des hommes qui protègeront leurs amis en marchant vers la mort dans un silence de pierre...
Puisse Dieu avoir pitié de votre âme !


Quelques heures plus tard, dans une auberge non loin de la prison...
Alors, monsieur, vous voudriez l'acheter ?
Où l'avez-vous volée ?


Je ne l'ai pas eue malhonnêtement ! Je l'ai trouvée sur le sable de la plage ! Je le jure !
Ça ne fait pas beaucoup de différence, de toute façon, ça n'a pas de valeur !


Ça peut vous porter bonheur ! Vous protéger contre les forces obscures du diable !
Bah ! Seuls les sots croient aux amulettes magiques... et je ne suis pas de ceux-là !
15


Regardez ! C'est le corps décapité de celui qui a assassiné la femme et l'enfant de son collègue !
Oui ! On l'emmène pour le détruire par le feu !


C'est une juste fin pour un homme qui renia la loyauté et l'amitié !
FIN



L'homme jeta à peine un rapide coup d'œil à son miroir. Soulever la paupière de Dorothy lui avait suffi pour établir son diagnostic.

Neutre, il se redressa, jeta un regard aigu à celui qui attendait, sur le seuil de la chambre.

— Eh bien, docteur ?

— C'est fini, monsieur Marvin. Il n'y a plus rien à faire.

Cliff baissa la tête quelques secondes. Quand il la releva, on ne pouvait lire aucune trace d'émotion sur son visage buriné. Cela n'étonna pas le docteur Green. Il connaissait Cliff Marvin depuis vingt ans, savait que l'individu avait toujours manifesté un sang-froid imperturbable qui ne s'était démenti en aucune occasion.

Quand Cliff avait appris la ruine de ses parents, quand il avait su, quelques jours plus tard,que ceux-ci s'étaient suicidés, il n'avait rien dit, n'avait semblé ressentir aucune émotion particulière.

Trois ans plus tard, quand il avait épousé la jeune et jolie Dorothy Sanders, personne n'avait cru un seul moment qu'il s'agissait d'un mariage d'amour. Cliff semblait incapable d'aimer qui ou quoi que ce soit. Par contre, il avait besoin de beaucoup d'argent pour continuer à mener le train de vie auquel ses parents, avant leur ruine, l'avaient habitué. Et ce n'était un secret pour personne que la nouvelle madame Marvin possédait un joli magot, entre

autres, l'usine qu'elle avait hérité de son père.

A l'époque de ce mariage, ce qui avait le plus étonné la petite population de Lake City, c'était qu'une demoiselle jolie et sympathique, riche de surcroît, comme Dorothy Sanders, accepte d'aliéner sa vie à un garçon séduisant, certes, mais aussi glacé qu'un iceberg.

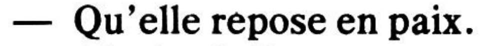
A présent, tout en rangeant son stylo et son carnet d'ordonnances dans son attache-case, le docteur Green scrutait de nouveau le visage de marbre de son client.

— Je vous ai signé le permis d'inhumer, monsieur.

— Merci, docteur. Combien vous dois-je ?

Tout en recevant ses honoraires, le docteur Green songea qu'il avait eu bien peu le temps de connaître la ravissante jeune femme qui reposait de son dernier sommeil sur le lit tout proche. Depuis deux ans que les épousailles avaient eu lieu, Dorothy n'avait jamais été malade, sauf deux mois auparavant, quand elle s'était plainte de douleurs musculaires intenses et qu'elle avait eu 40 degrés Celsius de fièvre.

Green lui avait prescrit quelques médicaments peu importants, ne sachant exactement à quoi attribuer ces douleurs, et la fièvre était tombée pratiquement d'elle-même une semaine plus tard, sans qu'on sache seulement ce qui l'avait déclenchée.



— Qu'elle repose en paix.

— Ainsi soit-il.





Sur un signe discret du prêtre, Cliff s'approcha, s'empara du goupillon et lança d'un geste désinvolte quelques gouttelettes d'eau bénite sur le cercueil.

Les fossoyeurs entreprirent alors leur travail puis, quand la boîte oblongue fut au fond de la cavité, Cliff jeta une poignée de terre, recula de deux pas, mains croisées; puis ce fut le défilé des gens qui vinrent, chacun leur tour, jeter une poignée d'humus dans le trou.

Bientôt, il ne resta plus sur place que le prêtre et ses assistants, ainsi que Cliff, tandis que les fossoyeurs pelletaient dans le tas de terre pour combler le trou.

Dorothy Sanders, épouse Marvin, était maintenant dans son ultime retraite.



Le lieutenant Skimpedo rangea prestement son album de bandes dessinées dans le tiroir grand ouvert, prit une pose étudiée et tonna.

— Entrez !

La porte du bureau s'ouvrit pour laisser le passage à deux jeunes gens un peu effarés.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Eh bien voilà, lieutenant, le standard a reçu cette nuit un appel téléphonique d'un inconnu qui semblait avoir une peur bleue et qui criait qu'on allait l'assassiner.

— Oui, lieutenant. Et il a raconté des trucs bizarres, puis il a plus rien dit. Alors, comme on était de garde, le sergent Harrand nous a avertis. On est partis chez ce type.

— Vous aviez son adresse ?

— Non, mais comme il n'avait pas raccroché, on a eu tout le temps d'alerter la gonio qui a localisé l'appel.

— Et alors ?

— Quand on est arrivés chez le type, on a dû enfoncer la porte car on ne venait pas nous ouvrir. On l'a trouvé étendu près du téléphone, mort.

— Mort, comment ?

— Il n'avait aucune blessure apparente, rien de précis. En fait, nous avons l'impression que s'il n'y avait pas eu ce coup de fil, s'il n'avait pas téléphoné, le médecin aurait conclu à un coup de sang ou quelque chose comme ça.

— Mais vous, pas. Pourquoi ?

— A cause de ce qu'il a dit, cette nuit...

Avec regret, Skimpedo repoussa d'un geste sec le tiroir toujours grand ouvert. Il terminerait sa bande dessinée plus tard. Résolument, il fit signe à ses hommes de s'asseoir.

— Vous feriez mieux de tout me raconter par le début. Reprenons au moment où le sergent Harrand est venu vous prévenir, cette nuit. Il vous a répété ce que l'homme avait dit et je suppose que vous êtes d'abord allés écouter la bande enregistrée sur laquelle on branche systématiquement le téléphone ? Alors, quelles sont les paroles exactes de ce mort ?



— Il a dit : « Les vers... les vers qui ont tué Dorothy Marvin... c'est pour ça qu'on me tue à présent... parce que j'ai tout compris... venez vite avant que je sois complètement mort... »

— C'est tout ?

— Oui, lieutenant.

— Qui est cette Dorothy Marvin ?

— Une bonne femme de vingt-huit ans qui est décédée voici près d'un mois, de cause naturelle.

— Elle avait bu un verre de trop ?

— Non, pourquoi ?

— Les verres... les « verres qui ont tué ».

— Mais non, lieutenant, ce ne sont pas les verres, mais les vers. Je suppose qu'elle s'adonnait à la poésie.

— Ouais, tout ça n'est pas très clair. Enfin, puisque vous êtes venu me raconter toute cette histoire, c'est parce que vous voulez que je la supervise, j'imagine ?

— Ben...

— O.K. O.K. Je vais m'en occuper. Pour commencer, vous allez fouiller le passé récent de cette femme Marvin. Tâchez de m'en rapporter un portrait précis. Pendant ce temps, je vais m'occuper directement de votre mort de cette nuit. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

— Spencer Lowell.

— Rien sur lui au sommier ?

— Inconnu des archives, lieutenant.



— Bien, inscrivez son adresse sur mon bloc, je vais enquêter sur lui cet après-midi. Rendez-vous dans ce bureau demain à midi pour rassembler nos renseignements. O.K. ?

— D'accord, lieutenant.

* * *

Skimpedo, amicalement surnommé Skimp (chiche) par ses

hommes dans ses mauvais moments, ou Skim Milk (lait écrémé) quand il était de bonne humeur, décapsula une bouteille de bière et but goulûment quelques gorgées.

Il n'avait dormi que quelques heures durant la nuit, mais il savait à présent à quoi s'en tenir sur ce qui rapprochait le mort de la nuit dernière de madame Marvin.

Quand les inspecteurs entrèrent, un peu avant midi, ils trouvèrent le lieutenant confortablement installé dans son vieux fauteuil de bois, en train d'ingurgiter un énorme sandwich à l'omelette et à la salade.

Tout en essuyant son menton d'un revers de main, le lieutenant leur fit signe de s'installer.

— Z'avez mangé ?

— Non...

— Servez-vous.

Il leur désignait d'énormes lamelles de fromage étalées près de tranches de pain de campagne épaisses comme une main.

— Alors, quoi de neuf ?

— Dorothy Marvin, Sanders de son nom de jeune fille, menait une vie exemplaire près de son mari. Celui-ci, un drôle de bougre, n'était guère apprécié de son entourage et personne n'a jamais compris pourquoi la gentille Dorothy l'avait épousé. Elle avait un beau petit pécule, sous la forme d'une usine de gobelets de plastique. D'après le domestique de monsieur Marvin, cependant, elle était... bizarre, depuis quelque temps.

— Bizarre ? Expliquez-vous.

— Nous n'en savons pas





plus. Toutes les hypothèses sont permises. D'après cet homme, sa maîtresse n'agissait pas comme d'habitude depuis quelques mois.

— Je vais vous dire pourquoi. Cette femme vertueuse, comme vous dites, avait un amant.

Bouche bée, les deux policiers considérèrent leur chef comme s'ils avaient vu le diable en personne.

S'amusant de leur perplexité, Skimpedo se permit d'avaler deux grosses bouchées de son sandwich avant de daigner donner de plus amples informations.

— Votre mort, Spencer Lowell, était un ancien ami d'enfance de Dorothy. Ils se sont revus peu après le mariage de cette dernière, et elle lui a confié qu'elle n'était pas très heureuse. Les bons sentiments qu'avait développés son fiancé avaient totalement disparu depuis les noces. Petit à petit, elle s'était ouverte plus à cet ami retrouvé, jusqu'à lui tomber dans les bras.

— Pourtant, tout le monde la dit honnête et loyale...

— Elle l'était, indéniablement, et c'est sans doute la raison qui la poussa à demander le divorce.

— Quoi ?

— Nous n'avons rien appris de tel !

— J'ai interrogé des amis intimes du disparu, ils m'ont précisé que celui-ci les avait prévenus qu'il se marierait bientôt avec une divorcée. En lui tirant les vers du nez, ils n'avaient pas eu de mal à comprendre. Dorothy était devenue la maîtresse de Lowell, mais seulement parce qu'elle l'aimait. Aussi, dans un esprit aussi loyal, il n'y avait qu'une solution acceptable : le divorce.

— Alors ?

— Vous allez me fouiller la vie privée de notre cocu. Je veux tout savoir sur lui : ses manies, ses joies, ses peines, l'âge auquel il a perdu sa première dent, sa marque préférée de ci-

garettes, tout, quoi !

Accablés, les deux policiers se levèrent avec un ensemble parfait.

— Ça va être long, patron.

— Je m'en doute, aussi je vous donne une semaine. Nous en reparlerons alors dans ce bureau. Rompez.

— Une semaine, mais...

— C'est beaucoup, je sais, mais je suis dans un bon jour.

Puis, sans s'occuper de l'air ahuri et dépité de ses hommes,



Skimpedo leur tourna le dos et alla regarder par la fenêtre.

Comprenant qu'il n'y aurait rien de plus à en tirer, les inspecteurs sortirent, les épaules voûtées.

* *
*

Les deux inspecteurs entrèrent, épaules voûtées, les yeux cernés. Manifestement, ils n'avaient pas dû dormir beaucoup ces derniers jours.

Skimpedo, quant à lui, toujours à l'aise, les attendait de pied ferme. Il était, comme l'empereur chéri des Français, Napoléon 1er, capable de ne dormir que quelques heures par nuit sans que cela ne lui soit préjudiciable.

— Asseyez-vous donc, jeunes gens. Du nouveau ?

— Nous avons découvert que l'un des meilleurs amis de Marvin était fou de sa femme. Il la courtisait à peine discrètement et le voisinage en jasait.

— Ce qui est intéressant, lieutenant, c'est que ce personnage est poète. Il écrit en vers ! On l'appelle Gégé, mais c'est à cause de ses initiales. Son véritable nom est Green, Gary Green. Nous avons perquisitionné chez lui et avons découvert des tas de poèmes dans lesquels il parle de Dorothy. D'après ceux qui le connaissent, il au-



rait fait des propositions précises à feu madame Marvin, mais elle n'y a jamais prêté attention.

— Oui, et certains prétendent avoir entendu Green la menacer de la tuer, puis de se tuer ensuite.

D'un geste de la main, le lieutenant fit taire ses hommes, devenus volubiles.

— Comment avez-vous obtenu un mandat pour perquisitionner ?

— Facile. L'homme a disparu depuis quinze jours. La police municipale enquête sur lui. Ils ont accepté facilement de collaborer.

— Très intéressant. Nous nous occuperons de lui tout à l'heure. Rien d'autre ?

— Depuis sept mois, Marvin a créé un laboratoire...

— Non, un centre de recherches.

— Oui, un centre dans lequel on se livre à des expériences sur la cybernétique et la biologie.

— Et alors ?

— C'est feu Dorothy Marvin qui a casqué pour l'installation des appareils, des locaux, etc.

— C'est tout ?

Dépités, les deux hommes baissèrent la tête.

— Oui, chef.

— Bravo, vous avez bien mérité une journée de repos. Allez vous amuser. Mais je veux vous revoir ici même après-demain matin, à huit heures précises.

Ahuris, les inspecteurs s'entreregardèrent, n'osant trop y croire.

Bourru, Skimpedo répéta...

— Eh bien, allez donc profiter de votre journée de congé. Filez avant que je ne change d'avis.

Malgré son ton, il avait l'air en pleine forme et d'une humeur particulièrement excellente. Sans demander leur reste, ils se levèrent, lui serrèrent brièvement la main et disparurent.

Un changement se produisit alors dans les gestes du lieutenant. Il devint fébrile, vérifia le chargement de son colt régle-

mentaire, le glissa dans le holster qui lui sanglait la poitrine, enfila sa veste et sortit à son tour.

* * *

La nuit était noire, d'un noir d'encre. Le bâtiment aux murs ocres se détachait nettement dans l'obscurité.



Le silence était à peine troublé par un léger clapotis, produit par le ruisselet proche. De temps à autre, une lueur bizarre trouait le ciel. C'étaient les phares d'une voiture abordant le virage de la nationale qui passait à un kilomètre de là.

Le ruisseau entourait complètement la propriété. Plus loin, un pont permettait l'accès en voiture, mais il était fermé par une lourde porte blindée et entouré de barbelés électrifiés, d'après le panneau posé là. Et l'homme qui avançait lentement n'avait pas cru utile de vérifier si le panneau disait vrai.

Sans hésiter, l'inconnu ôta son imperméable bleu marine, apparut en vêtement collant noir, s'approcha lentement du petit cours d'eau.

Visiblement, le courant était très faible, voire inexistant. Ce ne serait pas difficile de traverser à la nage.

Au moment où l'homme allait mettre le pied dans l'eau, les nuées noires qui se tenaient en suspens dans le ciel se déchirèrent brutalement, et la lune, presque pleine, éclaboussa le terrain d'une lueur blafarde.

Jurant tout bas, l'homme jeta des regards inquiets à droite et à gauche, craignant visiblement d'être repéré. Mais le silence persistant le rassura et derechef, il s'apprêta à mettre le pied dans l'eau.

C'est alors que des reflets ar-

gentés zébrant l'eau noirâtre attirèrent son attention.

Une barre plissa le front du visiteur nocturne. Il réfléchit quelques secondes, puis revint vers l'imperméable qu'il avait négligemment abandonné sur le gazon. Il fouilla dans les poches, en sortit quelques boulettes informes.

C'était des croquettes de viande séchée pour son chien. Il en avait souvent dans ses poches.

Il en jeta une dans l'eau, s'accroupit et observa attentivement le mouvement des poissons.

Ceux-ci se précipitèrent vers la croquette, la déchiquetèrent en quelques secondes.

L'homme se redressa, ignorant volontairement le frisson rétrospectif qui lui parcourait l'échine.

— La vache ; des piranhas !

Il jeta alors carrément son imperméable dans l'eau, patienta quelques minutes, le temps que les croquettes restées dans la poche fassent leur effet. Bientôt, tous les poissons arrachaient le vêtement. La voie était libre.

Malgré tout, ce ne fut pas sans une certaine appréhension qu'il traversa le ruisseau. Il ne respira vraiment que lorsqu'il eut prit pied de l'autre côté.

Sans s'attarder, il se dirigea vers le grand bâtiment. Il s'attendait presque, à chaque moment, à voir surgir quelque



chien à deux têtes ou autre monstruosité.

Il n'en fut rien et il atteignit sans encombre l'une des fenêtres grillagées.

L'homme tira de sa poche revolver une cisaille plate, sectionna rapidement quelques fils et cassa carrément la vitre.

Deux minutes plus tard, il se trouvait dans une pièce encombrée de cages dans lesquelles somnolaient des animaux de toutes sortes.

Sortant une lampe spéciale d'une autre poche, il commença ses recherches, s'orientant sans trop de difficulté, en homme habitué à ce genre de mission.

Au bout d'un couloir, il y avait une porte métallique fermée par deux lourds cadenas. Soupirant, mu par une sorte de pressentiment, l'homme décida qu'il lui fallait absolument savoir ce qu'il y avait de l'autre côté.

Il détacha une petite trousse attachée à son ceinturon, en sortit de curieux outils et entama le crochetage des énormes fermetures.

Un premier déclic annonça la fin de la résistance d'un premier cadenas. Il s'attaqua immédiatement à l'autre, tendant de temps à autre l'oreille pour s'assurer qu'aucun bruit anormal ne venait troubler le silence sépulcral.

Le deuxième cadenas rendit l'âme à son tour. L'homme pesa sur la poignée, et la lourde porte s'ouvrit dans un léger grincement qui lui mit les nerfs à vif. Un autre couloir s'étendait à perte de vue devant lui, qu'il amorça aussitôt.

Au bout du couloir, une porte barrait le passage. Soupirant, l'inconnu se remit à l'ouvrage. Quand il put ouvrir le battant, également en fonte, ce qu'il vit de l'autre côté le glaça d'effroi.

* * *

— Entrez, monsieur Marvin,





asseyez-vous.

Hautain, froid comme à son ordinaire, Cliff Marvin s'installa, toisa le lieutenant et parla d'un ton sec.

— Venons-en aux faits, lieutenant. Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre en futilités. J'ai reçu votre avis requérant ma présence à votre bureau. Me voici. De quoi s'agit-il ?

— Saviez-vous que votre femme avait un amant ?

Devant la brutalité inattendue de la question, Cliff cilla très légèrement, se reprit rapidement, jeta un regard méprisant au policier.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Ma malheureuse épouse est décédée récemment, laissez donc son âme en paix.

— Répondez à ma question, je vous en prie.

A son tour, le lieutenant avait adopté volontairement un ton tranchant, incisif.

Surpris, Cliff le dévisagea, remarqua immédiatement un net changement d'attitude dans l'allure générale du flic, opta pour une apparente soumission.

— Je ne me suis jamais occupé des affaires privées de Dorothy. Pourquoi me parlez-vous d'un éventuel amant ? Elle est morte, de toute façon.

Toujours aussi cassant, Skimpedo poursuivit.

— Elle a été assassinée, monsieur Marvin.

Le visage de Marvin se figea, parut soudain taillé dans le marbre.

— Ridicule ! Le médecin a signé le permis d'inhumer, aucune enquête n'a été ouverte...

— L'amant de votre femme, un certain Lowell, a été tué à son tour. A priori, l'examen médical conclut à une attaque cérébrale. A seconde vue, et parce que j'insistais, les toubibs du service légiste ont perfectionné leur étude d'autopsie. Ils ont trouvé ce qui avait tué ce Lowell : un venin de serpent tropical. Astucieux, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas le rapport.

— Connaissez-vous monsieur Green ?

— Gary ? C'est un de mes amis. Lui aussi, sans doute, a couché avec Dorothy ?

Ignorant l'ironie cinglante de la phrase, le lieutenant fit signe à l'un de ses inspecteurs.

L'homme alla ouvrir la porte qui donnait sur le bureau voisin. Un individu entra, la tête entourée d'un pansement qui ne laissait voir que ses yeux et le bas du visage.

Marvin parut soudain inquiet. Il observa attentivement l'arrivant, mais ne cilla pas, fidèle à son fameux flegme.

— Monsieur Marvin, voici quelqu'un qui vous a vu sortir de chez ce Lowell, qui est monté derrière vous, qui vous a vu sortir, disais-je, mais qui est entré après votre fuite, qui a trouvé l'homme agonisant, en train de téléphoner, en train de nous téléphoner.

— Très belle histoire.

— N'est-ce pas. Lowell est mort avant d'avoir pu vraiment nous mettre sur la voie. Cet homme, par contre, qui vous avait parfaitement reconnu, et qui espionnait Lowell pour une raison très précise, s'est précipité chez vous, pour vous tuer. Il a eu le dessous.

Depuis quelques secondes, Marvin examinait les mains, la silhouette, du nouveau venu, et malgré lui, il pâlissait.



Quand l'homme commença à développer ses bandelettes, il parut se rapetisser sur son siège, se recroquevilla littéralement.

Malgré leur courage, les deux inspecteurs frissonnèrent en voyant ce que découvraient les fameuses bandelettes. L'homme avait un visage plein de croûtes, de cicatrices, n'avait plus de cheveux, plus de cils, de sourcils, plus de nez, remplacé par deux trous, comme un malade ayant le cancer du visage.

Le lieutenant lui-même parut mal à l'aise.

— Vous reconnaîtrez sans doute, malgré les changements qui se sont opérés grâce à vos diaboliques expériences, votre ancien ami, le poète Gary Green ? C'est lui qui, amoureux de votre femme, souffrant de se voir délaissé, la surveillait, lui qui tournait autour du domicile de Lowell, qu'il savait être l'amant de Dorothy. Quand il est entré, après votre passage, Lowell soufflait ses derniers mots dans le téléphone : « Les vers, les vers qui ont tué Dorothy ! »

Green s'est précipité chez vous, car il venait de saisir que vous aviez tué Lowell parce que celui-ci avait découvert par quel moyen vous aviez tué votre femme, votre femme qui voulait divorcer, ce qui vous aurait rendu pauvre comme Job. Furieux,



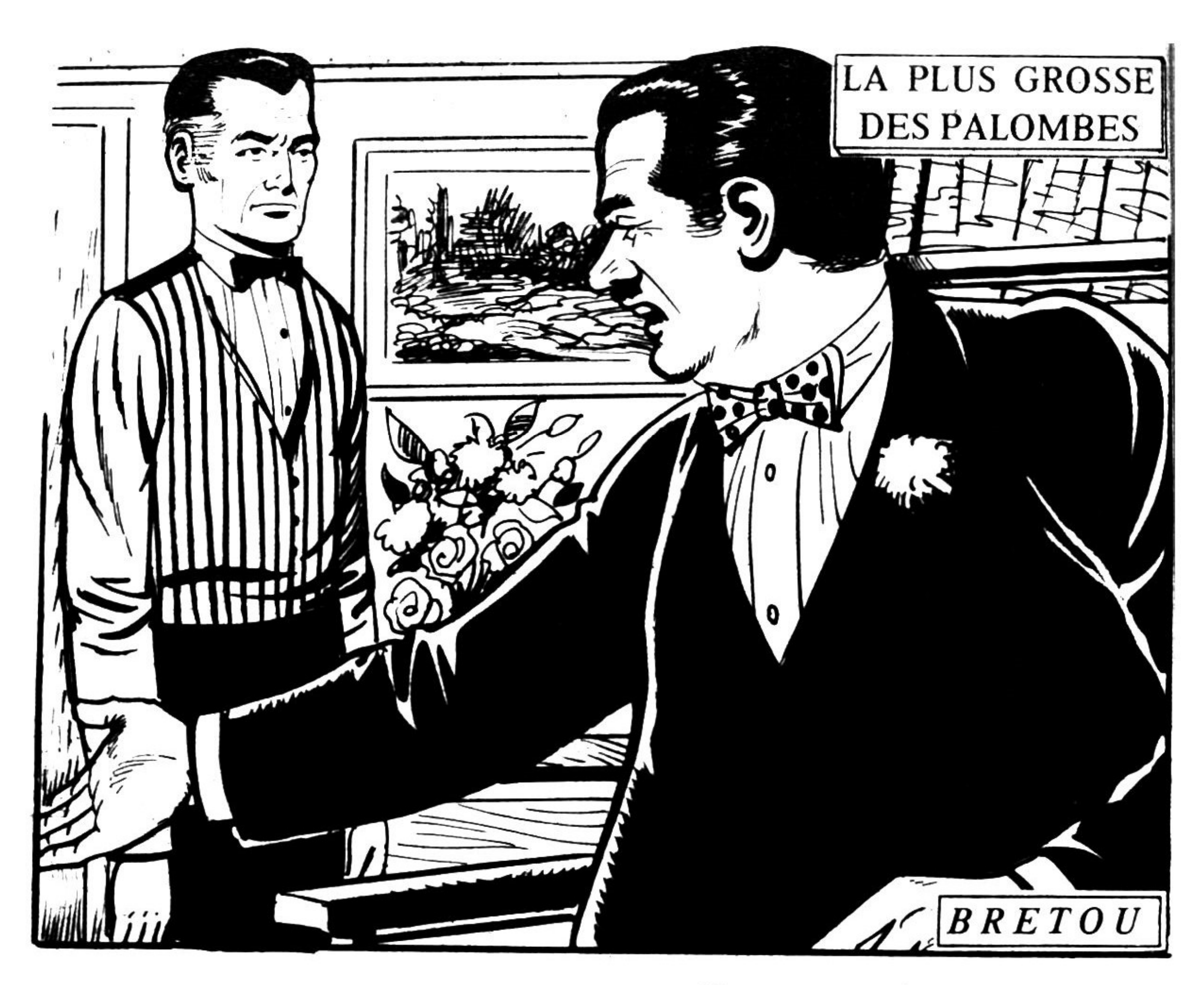
voulant venger celle qu'il avait adoré, Green s'est précipité chez vous. Vous n'avez eu aucun mal à le maîtriser et vous l'avez emmené dans une geôle de votre centre de recherches, protégé par un ruisseau plein de piranhas qui ont bien failli me dévorer il y a deux nuits, quand je suis allé délivrer Green.

— Comment avez-vous su ??

— Quand j'ai connu la nature du poison qui avait terrassé Lowell, j'ai immédiatement pensé à votre laboratoire, et je me suis demandé si les vers de Lowell étaient bien des alexandrins... comme nous l'avions primitivement pensé, ou des bestioles. J'ai trouvé Green, je l'ai ramené, non sans peine, à l'hôpital où on l'a soigné. Et votre ex-ami m'a tout raconté, car vous aviez vous-même poussé la complaisance, lorsqu'il fut votre prisonnier, jusqu'à lui expliquer votre crime en détail. Trichinella spiralis, la Trichine, est une des espèces les plus redoutées parmi les 10 000 Nématodes répertoriés. Elle vit dans l'intestin et les muscles et provoque une grave maladie : la trichinose. Au début, les personnes infestées souffrent de nausées et de troubles intestinaux. Quand l'enkystement des larves se fait dans l'intestin, 20 jours après le repas, il y a des douleurs musculaires et une forte fièvre. Puis tout cela s'apaise, mais si le nombre de trichines ingéré est important, cela conduit à la mort. Une mort indécelable, n'est-ce pas... Mais Lowell se méfiait de vous, et il a payé un gars de votre centre pour vous espionner. C'est comme ça qu'il a connu l'existence du vivarium plein de trichines, et qu'il vous a menacé. Vous avez été plus rapide, mais c'est cela qui vous a perdu, monsieur Marvin.

FIN





— Firmin, va tuer une palombe pour mon repas. Et qu'elle soit belle !

— Bien, Monsieur le comte, je vais essayer ; mais les passages sont terminés et il me faudrait vraiment beaucoup de chance pour en tirer une.

— C'est un ordre, Firmin.

*
* *

Le comte ne pouvait plus chasser. Depuis son accident de cheval, il était paralysé des deux jambes. Il passait le plus clair de ses journées à grogner et à manger. Il était devenu énorme.

Chaque année, lors de leurs passages au-dessus du château, il faisait faire un véritable massacre de palombes. Il faut dire qu'il éprouvait pour ces oiseaux une haine sans cesse grandissante depuis qu'une de ces sales bêtes s'était envolée entre les jambes de son cheval, lui faisant faire un écart brusque. Le comte était tombé, et depuis il se traînait dans un fauteuil roulant, ruminant sa rage.

Cette rage, il l'assouvissait en engloutissant une quantité incroyable de ramiers, rôtis ou bouillis. Toutes les sauces y étaient passées. Peut - être même, maintenant, le comte les

2

mangeait-il crus. Personne ne l'avait vu faire ça, mais personne non plus n'avait vu ressortir les oiseaux nouvellement tués que l'on venait lui présenter dans sa chambre ces derniers temps.

Ce jour-là, il avait envoyé Firmin chasser ; pourtant, les passages étaient terminés et il le savait bien. Mais cela lui permettrait un peu plus tard, de passer sa colère sur quelqu'un.

Le comte ruminait et réfléchissait, l'air soucieux. Il était un peu inquiet. Ces derniers temps, il s'était surpris à roucouler et à agiter les bras comme s'il s'était agi d'ailes. La première fois, il en avait à peine été troublé, mais maintenant cela se répétait vraiment trop souvent. Il n'en avait parlé à personne, aussi devait-il faire très attention quand il était en compagnie. Mais heureusement cela ne lui arrivait que très rarement.

Ce jour même, il avait roucoulé et battu des bras de très nombreuses fois sans pouvoir s'en empêcher. Et là, maintenant, devant la fenêtre ouverte malgré le froid, il semblait qu'il allait recommencer. Il regardait le ciel. Il roucoula et agita les bras. Il lui sembla que le ciel se rapprochait de lui. De nou-



veau, il battit des bras et roucoula, puis encore une fois et encore une autre ...

*
*   *

Firmin parlait tout seul.

— Si je ne lui en apporte pas une, il va m'engueuler. Pourtant, il le sait bien que les passages sont finis, le vieux fou.

Au-dessus de sa tête, il entendit un lourd battement d'ailes. Une grosse palombe essayait de se poser sur un grand pin, juste au-dessus de lui. Firmin se fit tout petit, épaula son fusil et tira. L'oiseau tomba. C'était la plus belle pièce qu'il avait jamais tirée, grosse et dodue à souhait, mais ses pattes étaient étrangement atrophiées.

*
*   *

Un oiseau avait jailli de la chambre du comte. Il avait d'abord volé maladroitement, puis, peu à peu, son vol s'était assuré. Il avait fait deux ou trois fois le tour du château et s'était éloigné vers le bois ... Un coup de fusil avait claqué.

— C'est le comte qui va être content, se disait Firmin en regardant le ramier mort entre ses mains. Ah oui, il va être content, M'sieur le comte.



Et il partit vers le château en sifflotant. FIN


L'humidité et la puanteur d'un terminal de métro... le refuge pathétique des rebuts de l'humanité new yorkaise...
Hé ? Qu'est-ce que c'est ?
FLY DELTA
Bon Dieu, non, pas vous !
NON !
DES ÂMES POUR LE MAÎTRE
Hé ! pas très costaud, le clochard !
13
FLORIDA
Bientôt, un champ de bataille pour une lutte entre une force mortelle... et une fourberie encore plus mortelle...
... avec le destin comme observateur !
Ahhhhhhh !
TEXTES : BILL KELLEY
DESSINS : NICHOLAS et COLLETTA





Venez ! Il est 2 h 30 ... la nuit n'est même pas encore commencée !







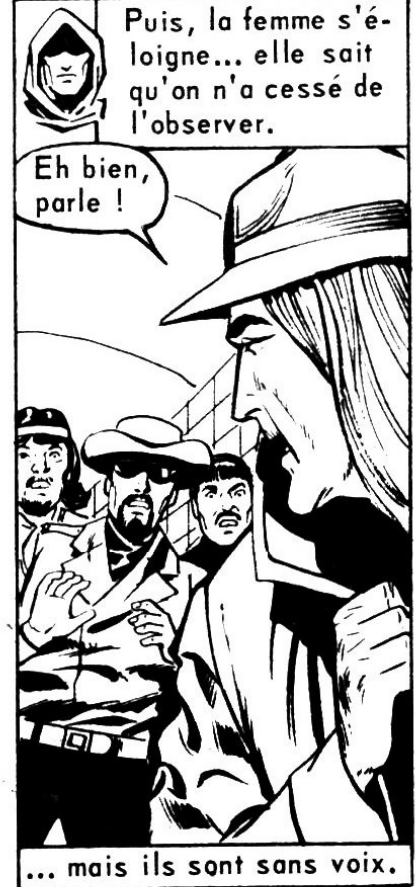
... une qui mérite qu'on attende le moment de la savourer !







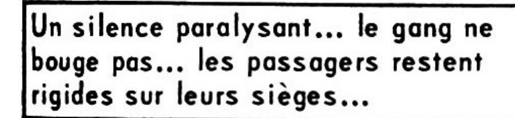


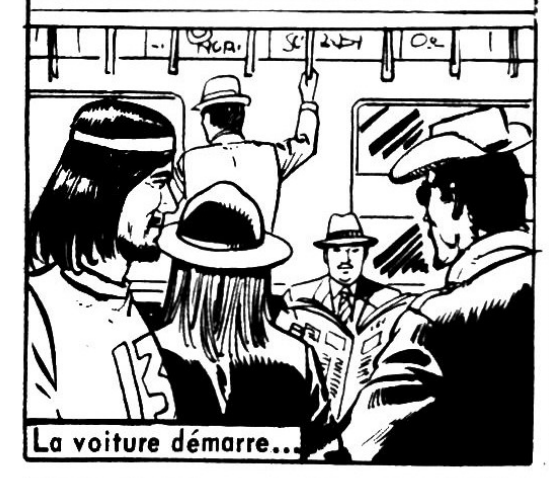



Au début, la femme aussi se tait... puis elle se rappelle un temps... était-ce il y a des mois ... quand ces souterrains ne faisaient pas partie de sa vie...
Elle vivait bien... des nuits de luxure... de décadence... tel un des émissaires humains de Satan !
Elle devait corrompre, et détourner les âmes, mais elle fut prise dans ses propres plaisirs... et Satan fut mécontent !
Il réduisit une jolie femme en le nadir de l'humanité... et elle doit à nouveau faire ses preuves devant lui !
Jl se peut qu'elle ait trouvé le moyen...
Alors je parlerai ! Vous croyez que je ne vous connais pas ? Vos passe-temps ne sont que minables divertissements ! ... comparés à ce que je peux vous enseigner !
De quoi parlez-vous ? Vous n'êtes qu'une vieille sorcière ! ...
42
Ah oui ? Où est l'homme qui se tenait ici il y a quelques secondes ?
D'accord... alors, qu'est-ce que vous faites ici ?
J'ai des... pouvoirs ! Mais j'ai perdu les faveurs de celui qui me les avait donnés...
... cependant, une fois que je me serai rachetée, je recouvrerai ma gloire passée... ainsi que ceux qui m'aideront, bien sûr !
C'est-à-dire nous ... d'accord, nous sommes vendus !


L'étrange femme ne perd pas de temps... puis, la nuit suivante...
Vous vouliez apprendre... venez ! C'est la nuit !
Et plus vous apprendrez, plus je vous rapprocherai du giron de Satan ... et de ma liberté !


Plus tard, alors que les portes se referment sur une voiture bondée...
14
SHHHP


Un silence paralysant... le gang ne bouge pas... les passagers restent rigides sur leurs sièges...


La voiture démarre...


Et quand elle s'arrête, seuls les marginaux partent...


... laissant un horrible souvenir de leur visite !


Regarde, Lupo... nous sommes célèbres ! Ha !
Nous avons encore beaucoup à faire !


Et alors que les jours passent, le règne des marginaux et de la terreur s'accroît...
J'ai vraiment besoin de ça ! Des heures supplémentaires ... Je ne suis jamais chez moi !
Cesse de râler. Voilà le train que nous devons surveiller.


Consciencieusement, les policiers pénètrent dans le souterrain...
... et constatent que quelqu'un les a précédés !
Au nom du ciel ! Qui a pu... ?


La réponse à la question de l'officier se trouve dans un tunnel sombre... à la jonction d'un passage souterrain inutilisé.
Elle a simplement touché la poignée...
... et la voie s'est déplacée vers ce tunnel abandonné !
Maintenant, plus qu'à attendre le train !

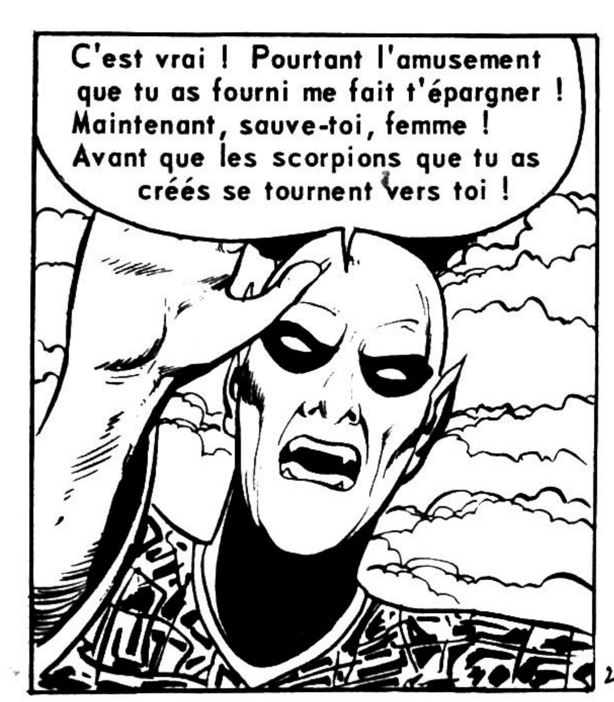

Le voilà ! Recule-toi !
CLACKETY-CLACKETY


En quelques secondes, le travail est accompli...
CRUNCHH!
SCREEE!


... et la partie commence...
Attrapez-les !
Yeahhh !
N - non !
Aaaahh !


Pendant que dans une crevasse humide où les cris font écho...
J'ai fait selon tes désirs, O Satan ! En retour pour ces jeunes âmes, je demande...
En retour pour quoi, femme ? Pour des âmes déjà condamnées ?


Ils furent marqués comme m'appartenant dès l'instant où ils mirent les pieds dans ce tunnel !
Tu n'as fait que hâter le processus !
Tu... tu m'as bernée !


C'est vrai ! Pourtant l'amusement que tu as fourni me fait t'épargner ! Maintenant, sauve-toi, femme ! Avant que les scorpions que tu as créés se tournent vers toi !


Elle fuit, aussi vite que lui permettent ses membres de vieille femme.
HA HA HA HA HA HA


Des mois passent... la terreur éloigne la femme des souterrains.
LETTUCE 49¢
PEARS 34
APPLES 20
Mais même les damnés doivent se nourrir !

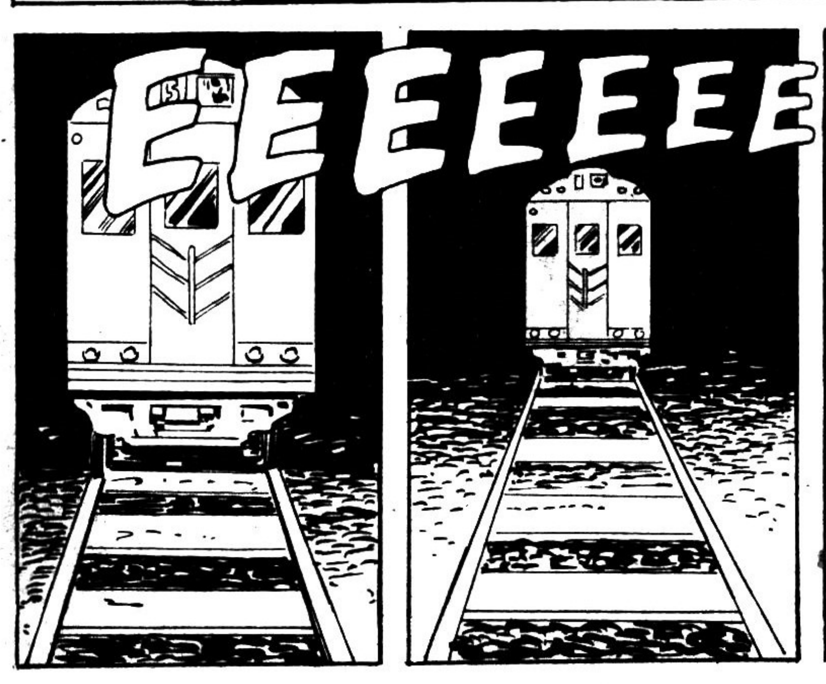

Hé, vous la clocharde, la voleuse ... ne bougez pas !


La femme décampe sans réfléchir vers l'abri le plus proche...
... un terminal de métro !


Elle s'est enfuie !
SSHHPP!


Quand la voiture démarre...
J'ai réussi.


Oh non ! Pas vous ! Ne me reconnaissez-vous pas ? C'est moi qui vous ai faits ce que vous êtes !
Vous ne pouvez me tuer !


EEEEEEEEEEEE


C'était le destin de la femme d'être une créature de Satan... et à la fin, c'est exactement ce qu'elle devint !
FIN



— Cela fait des heures qu'il pleut ! Quelle barbe ! Quelle idée tu as eue de nous entraîner dans cette aventure !

— Je dois te rappeler que tu étais enthousiaste, toi aussi. Il n'y a que depuis qu'il pleut que tu as changé d'avis.

— Je sais, mais je ne savais pas que nous roulerions pendant des kilomètres et des kilomètres sans voir âme qui vive, et qu'il ne cesserait de tomber des cordes. J'ai toujours adoré la montagne, mais cela me plaît de moins en moins.

— Tu ne dois pas parler de la sorte. La pluie va cesser et puis, de toute façon, nous finirons bien par rencontrer un village ou un hameau avec un hôtel, où nous pourrons passer la nuit.

— J'espère que cela se produira avant que nous ne tombions en panne d'essence.

— Comme tu es pessimiste, Nadine ! Pourquoi veux-tu que nous tombions en panne d'essence ?

— Parce que le réservoir d'une 2 chevaux n'est pas inépuisable, dois-je te le rappeler, Corinne ?

— Ne t'inquiète pas, j'ai encore de quoi parcourir de nombreux kilomètres.

— Tant mieux ... Pourtant, ton moteur fait un drôle de bruit.

— Mais non, c'est la pluie sur le toit.

— Non, je t'assure. Écoute ...

— Tu as peut-être raison.

— Ce n'est pas une raison pour t'arrêter.

— Je ne me suis pas arrêtée. C'est la voiture qui s'est arrêtée toute seule ! Tu avais raison, c'est la panne.

— Et voilà ! Il ne manquait plus que ça ! Qu'allons-nous devenir, perdues sur cette route de montagne, sans personne à qui demander de l'aide ?

— Je vais essayer de voir ce qui ne va pas.

Les deux amies descendirent de voiture, soulevèrent le capot et regardèrent le moteur, auquel elles ne comprenaient rien.

— Il y a encore de l'essence. Je crois que c'est le moteur qui est trop humide.

— Qu'allons-nous faire ?

— Voir s'il n'y a rien dans les environs où nous pourrons nous abriter.

Fermant la voiture, elles nouèrent un foulard sur leur tête et prenant leur sac à main, elles se mirent bravement en route sous la pluie qui redoublait.

Elles marchèrent pendant une heure sans rien trouver sur leur chemin.

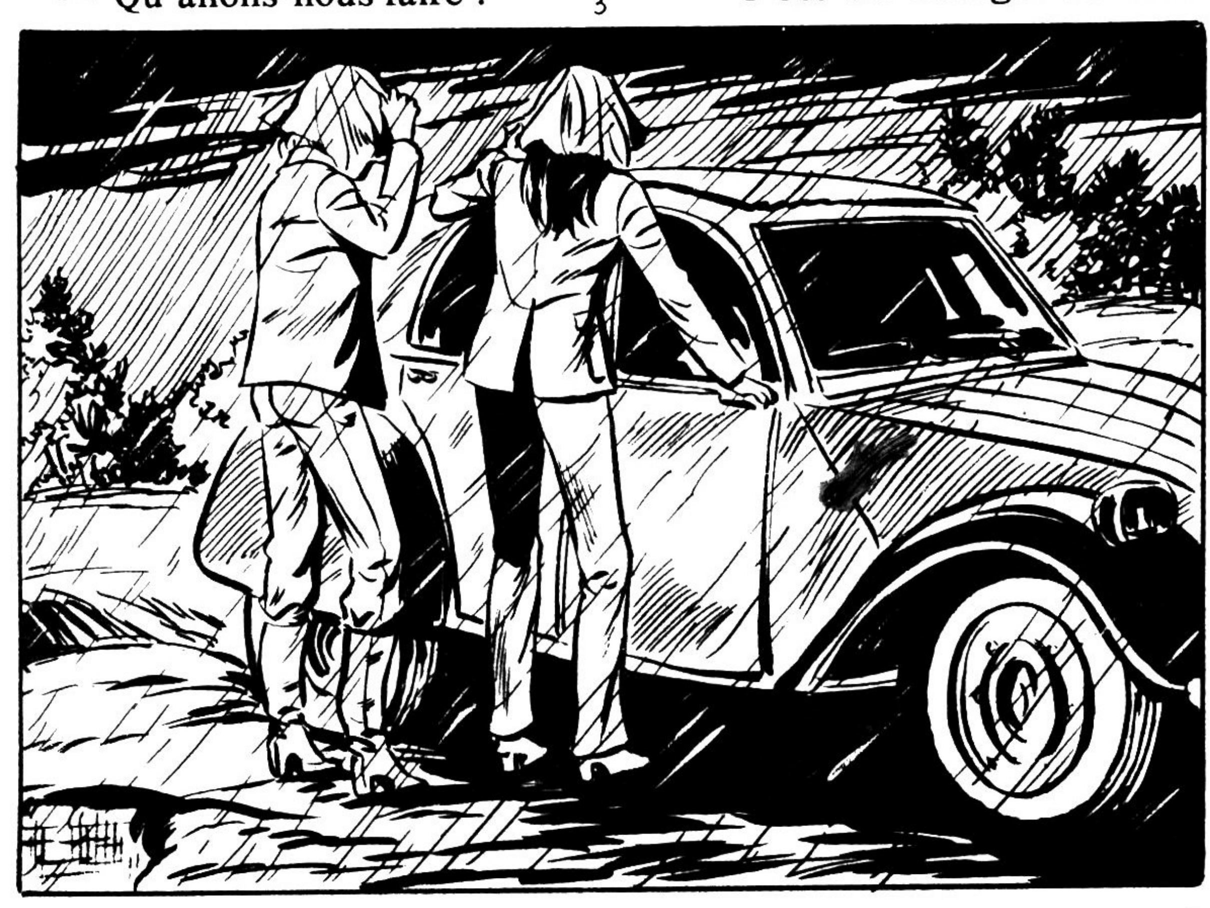
— Nous ne pouvons pas continuer à déambuler de la sorte pendant toute la nuit. Nous aurions mieux fait de rester dans la voiture. Il faudrait peut-être y retourner.

— Non ! Regarde !

— Quoi ?

— Une lumière.

— C'est un mirage. La fati-



gue te fait voir des choses.

— Mais non, regarde, c'est bien une lumière.

— C'est vrai. Tu as raison. Allons par là.

L'espoir de trouver un abri et un peu de chaleur leur donna des ailes et c'est presque en courant qu'elles parcoururent les derniers mètres qui les séparaient de la grande maison solitaire, enserrée dans ses hauts murs.

— Cette demeure n'a pas l'air très accueillante, avec ses hauts murs et ses grands arbres sombres ...

— S'il y a de la lumière, c'est qu'il y a quelqu'un et s'il y a quelqu'un, il pourra nous venir en aide. Peu importe l'aspect de la maison. Je ne demande qu'à me sécher et me réchauffer.

Arrivées devant la grande grille rouillée, elles sonnèrent. Quelques minutes passèrent, puis une femme enveloppée dans une vaste cape sombre vint leur ouvrir.

— Que voulez-vous ?

— Pourriez-vous nous venir en aide ? Nous sommes en panne et nous avons dû abandonner notre voiture un peu plus loin, sur la route.

— Mais bien sûr. Entrez, mesdemoiselles.

Bientôt, les deux filles se retrouvaient dans une pièce confortable et chaude.



— Comme vous êtes mouillées, mes pauvres demoiselles ! Et vous n'avez pas de bagages ?

— Euh, non. Nous avons tout laissé dans la voiture, car nous ne savions pas combien de temps nous devrions marcher avant de trouver un asile.

— Cela ne fait rien ; je vais vous donner des vêtements qui devraient vous aller. Puis, pendant que vous vous changerez, je vous préparerai de quoi vous restaurer. Ce ne sera pas grand-chose, car ma femme de ménage et ma cuisinière ne viennent que la journée. Elles ne vivent pas chez moi.

La femme montra deux chambres aux deux amies et leur désigna la salle de bains. Puis elle leur prêta des vêtements à leur taille, du moins à peu près.

Quand les deux filles eurent fait un peu de toilette et qu'elles se furent changées, elles se rejoignirent.

— C'est étonnant qu'elle ait des vêtements aussi modernes.

— Elle a peut-être une fille de notre âge.

— Elle semble un peu vieille pour cela.

— Alors, elle reçoit régulièrement une parente ou une amie qui laisse ici de quoi se changer, en cas de besoin. Inutile de chercher plus loin. Nous avons eu la chance de rencontrer une femme charmante qui accepte de nous héberger pour la nuit, il est donc inutile de nous montrer réticentes ou trop indiscrètes.

— D'accord. On descend ?

— Allons-y.

Les deux amies rejoignirent la femme dans la salle de séjour et leur hôtesse leur sourit





quand elle les vit descendre.

— Vous allez mieux ? Oh, mais vous êtes blonde !

— Oui, madame, répondit Nadine. Pourquoi cet étonnement ?

— Oh, pour rien ... Installez-vous, je vais vous servir. Vous avez de beaux cheveux, mais vous devriez les laisser pousser.

— Je trouve qu'en vacances, les cheveux courts sont plus pratiques.

— C'est un point de vue.

Les filles s'installèrent et leur hôtesse leur servit un repas chaud, agréable et réconfortant.

Quand les deux filles prirent congé pour la nuit, elles avaient retrouvé leur sourire et leur optimisme.

— À demain. Dormez bien.

— À demain, madame. Et encore merci pour votre gentillesse !

L'une et l'autre s'engouffrèrent dans leur chambre et quelques minutes plus tard, elles se glissaient avec délices dans un lit confortable. Bientôt, les deux amies sombraient dans un profond sommeil réparateur.

Au milieu de la nuit, Nadine, qui avait le sommeil très léger, fut éveillée par un faible bruit ... une sorte de grincement. Inquiète, n'osant bouger, elle se contenta d'ouvrir légèrement les yeux.

— Le miroir bouge ! Mais non, c'est un effet de mon imagination ... Cette journée fertile

en évènements m'a troublé l'esprit ... Mais si, le miroir bouge ! Il y a une sorte de porte derrière ...

Il y avait en effet une porte derrière le miroir, et quelqu'un sortait par cette porte et s'approchait du lit de notre amie. La personne était vêtue d'un vêtement ample avec capuche, qui lui couvrait le visage.

Affolée, Nadine se mit à hurler.

— Aaaaah !

Son cri fit fuir l'intrus.

Dressée sur son lit, elle alluma. Le miroir était bien à sa place. Rien ne semblait avoir bougé.

— Que se passe-t-il ?

Corinne, inquiète, arrivait.

— Je viens dormir avec toi. Je t'expliquerai.

Quand les deux filles se retrouvèrent dans le même lit, Nadine raconta son aventure.

— Tu as dû rêver.

— Je t'assure que non.

— Tu as trop d'imagination et tu es trop impressionnable. Dors maintenant. Demain, dès que notre voiture sera dépannée, il nous faudra reprendre la route.

Corinne s'endormit, mais Nadine ne put fermer l'œil de la nuit. Le lendemain matin, quand elles se réveillèrent, elles reprirent leurs vêtements qui avaient séché, elles s'habillèrent et descendirent rejoindre leur hôtesse qui les attendait.

— Vous avez bien dormi ?

— Moi oui, mais pas mon



6

amie. Elle a fait un cauchemar. Maintenant, madame, si vous le permettez, nous allons essayer de faire dépanner notre véhicule.

— Malheureusement, je n'ai pas le téléphone. Il vous faudra marcher jusqu'au prochain village. À moins que vous n'attendiez que quelqu'un passe.

— Je préfère partir tout de suite pour ne pas perdre de temps. N'est-ce pas, Nadine ?

— Tu as raison.

— Vous allez au moins prendre le petit déjeuner avec moi.

Les filles ne pouvaient refuser et d'ailleurs, elles avaient faim. Elles se mirent donc à table.

Nadine semblait décontractée, pourtant elle n'avait pas oublié ses frayeurs de la nuit passée.

Leur hôtesse, toujours aussi charmante, vint bientôt les servir. Nos deux amies mangèrent de bon appétit, Corinne buvant du chocolat et Nadine du thé.

Leur petit déjeuner avalé, nos deux amies remercièrent leur hôtesse et s'apprêtèrent à partir. Ce fut alors que Nadine eut un malaise.

— Que t'arrive-t-il ?

— Je ne sais pas. Tout tourne et j'ai l'impression que je vais tomber.

— C'est sans doute la fatigue du voyage qui est cause de ce



malaise. Venez vous allonger un instant pendant que votre amie ira chercher un dépanneur pour la voiture. Elle vous reprendra en passant.

— Non ! Cela va passer. Attends seulement quelques instants.

Corinne, impatiente, attendit. Mais les malaises de son amie ne faisaient que s'accentuer.

— Bon, écoute, il faut être raisonnables et pratiques. Je vais au village voisin, je fais dépanner la voiture et je reviens.

À contrecœur, Nadine accepta.

— Montez vous allonger dans votre chambre, proposa gentiment l'hôtesse.

Nadine essaya de se lever, mais ses jambes faiblirent sous elle. Corinne et la femme durent se mettre à deux pour monter la jeune fille.

Puis, dès que Nadine fut installée, Corinne partit.

Elle marcha jusqu'à la voiture qui n'avait pas bougé, puis, de là, se rendit au village voisin.

Dès qu'elle aperçut le garage, elle poussa un soupir de soulagement car il était ouvert.

Le garagiste, complaisant, accepta de dépanner immédiatement la 2 chevaux. Il emmena donc notre amie auprès du véhicule en panne. Arrivé à destination, il jeta un rapide coup d'œil au moteur, puis rassura Corinne.

— Pas très grave. Je vais réparer sur place, j'ai emporté tout ce qu'il faut.

Tandis qu'il réparait, Corinne attendait et la conversation se noua.

— Où donc avez-vous passé la nuit ?

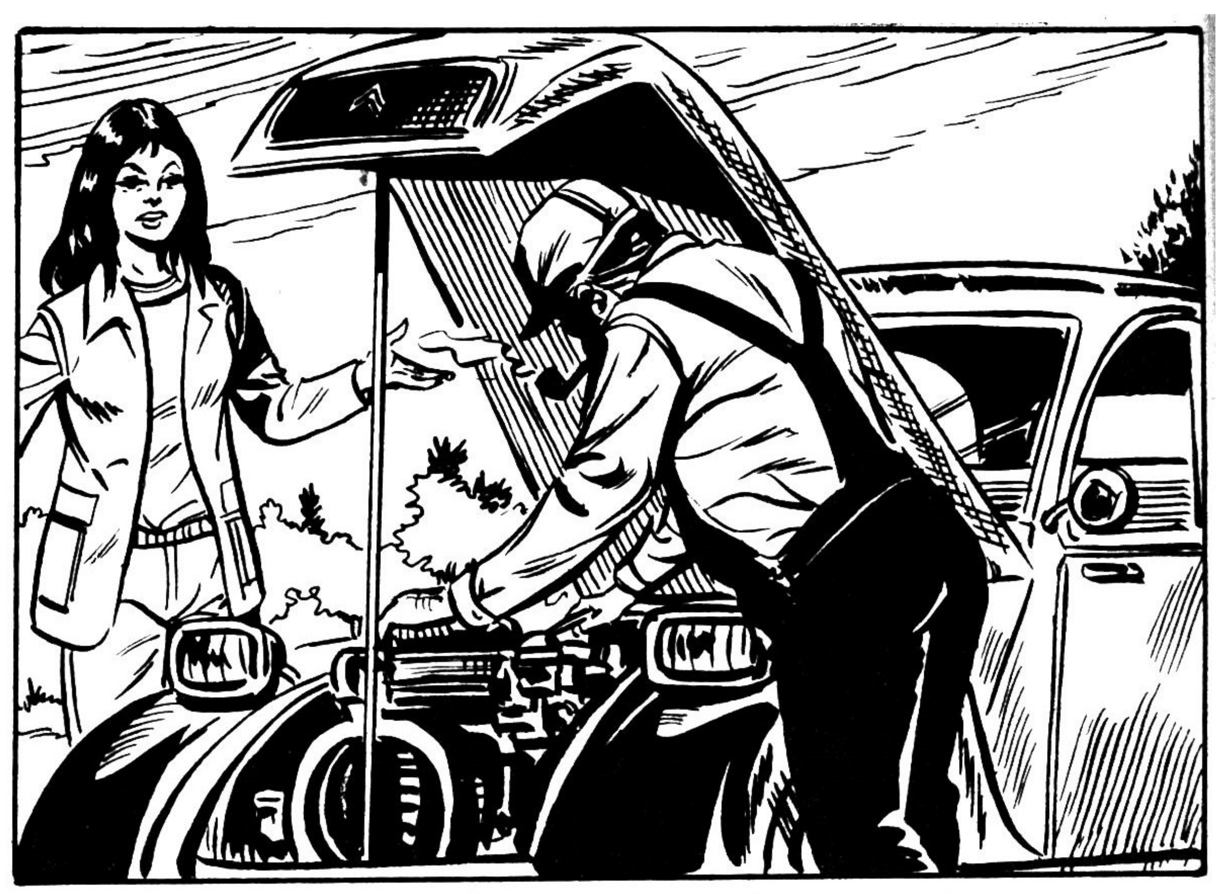
— Dans la grande maison, là-bas.

— Ah, chez la toquée !

— La toquée ?

— Oui, madame Lenaert est un peu toquée. Oh, elle n'est





pas méchante, mais elle n'a pas tous ses esprits.

— Vraiment ? Je n'avais pas remarqué.

— Oh, cela ne se voit pas tout de suite, mais quand on la connaît bien, on le sait. Mais elle a eu de gros malheurs et c'est cela qui l'a rendue comme ça. Elle a perdu son mari très jeune et puis ensuite, ce fut le tour de sa fille unique.

— Elle est morte aussi ?

— Oui et non. Cette fille était très jolie et elle avait de merveilleux cheveux blonds. Elle en était si fière qu'elle ne voulait jamais les cacher ... ni sous un foulard, un chapeau ou un bonnet, ni non plus, sous un casque. Et c'est beaucoup plus grave quand on fait de la moto et qu'on conduit comme une folle. Elle n'a jamais voulu porter de casque, et ce qui devait arriver est arrivé.

— Elle a eu un accident ?

— Oui, un accident horrible. Quand on l'a retrouvée, elle n'était pas belle à voir. Pratiquement scalpée et brûlée.

— Oh ! Quelle horreur !

— Elle a été défigurée, et ses cheveux n'ont jamais repoussé. Aucun médecin, aucun chirurgien esthétique n'a rien pu pour elle.

— Alors ? Qu'est-elle devenue ?

— Il paraît qu'elle vit cloîtrée dans la maison, et qu'elle est devenue complètement folle.

— Mais nous ne l'avons pas

rencontrée !

— Plus personne ne l'a vue depuis l'accident, hormis les médecins et les infirmières ; et ceux-ci sont tenus par le secret professionnel.

— Mon Dieu, la pauvre femme et la pauvre fille !

— Vous comprenez maintenant pourquoi elle est devenue cinglée. Bon, j'ai fini. Vous allez pouvoir repartir.

— Merci ! Je vais aller chercher mon amie qui est restée là-bas, car elle avait été victime d'un malaise.

— Ne la laissez pas trop longtemps dans cette grande maison, car ce ne doit pas être bien gai.

— J'y vais de ce pas. Merci beaucoup. Combien vous dois-je ?

La jeune fille paya, puis reprit le volant avec plaisir. Elle roula jusqu'à la porte de la maison et sonna. Madame Lenaert vint lui ouvrir et la regarda avec surprise.

— Vous n'avez pas rencontré votre amie ?

— Mon amie ?

— Oui, se sentant mieux, elle a à tout prix voulu aller à votre rencontre, et elle est partie.

— Je ne l'ai pas vue. Pourtant, il n'y a qu'une route ...

— Pourvu qu'elle n'ait pas eu un autre malaise ! Je lui avais pourtant conseillé de vous attendre tranquillement ici,



mais elle n'a pas voulu m'écouter. C'est bien ennuyeux. Mais je pense que si vous repartez maintenant, vous pourrez la trouver. Elle doit être bien fatiguée.

— Oui, vous avez peut-être raison. Je vais y aller.

Corinne se mit en route, ne sachant que penser.

— Tout cela est étrange. Jamais Nadine n'a eu de tels malaises ... Et pourquoi serait-elle venue à ma rencontre, alors que nous avions convenu qu'elle m'attendrait à la maison ?

Puis elle repensa aux frayeurs que son amie avait ressenties, la nuit précédente.

— Serait-ce un coup de cette folle ? Depuis que le garagiste m'a raconté cette histoire, je lui trouve un drôle de regard ...

Mais Corinne secoua la tête, se moqua d'elle-même et décida qu'elle avait beaucoup trop d'imagination.

— Je vais rouler doucement, et je suis sûre que je ne vais pas tarder à rencontrer Nadine.

Mais ce qu'elle ignorait, c'est qu'elle ne pouvait pas retrouver son amie, car cette dernière se trouvait encore dans la demeure et elle dormait, sous l'effet des somnifères que la femme lui avait administrés.

Quand la 2 chevaux se fut éloignée, madame Lenaert sourit.

— Nous voilà débarrassées de celle-là. Il ne reste plus qu'à attendre, maintenant.

La femme se dirigea vers une chambre fermée à clé, et dont les rideaux étaient tirés.

— Elle est partie ? demanda une voix étrange dès son entrée.

— Oui, il n'y a plus rien à craindre.

— Elle ne va pas revenir ?

— Je ne crois pas. Elle se lassera quand elle verra qu'elle ne retrouve pas son amie.



3

11



— On n'aurait pas dû la garder aussi ?

— Non, il n'y a plus beaucoup de place dans le puits ...

— Heureusement qu'il est profond, ce puits ... Ah ah ah !

Et elle se mit à éclater d'un rire dément et difficilement supportable.

*
* *

Cependant, dans sa chambre, la tête lourde et la bouche pâteuse, Nadine s'était éveillée.

— Que se passe-t-il ? Quelle heure est-il ?

Elle consulta sa montre bracelet.

— Six heures ! Pourquoi Corinne n'est-elle pas encore revenue ? À moins qu'elle ne soit là et qu'elle n'attende que je me réveille. Je vais me lever.

C'est ce qu'elle fit. Mais quand elle voulut sortir de la chambre, elle s'aperçut que la porte était fermée à clef. Inquiète, elle se mit à tambouriner sur le battant. Madame Lenaert entendit le bruit.

— Elle est éveillée. Je vais aller voir.

— Tu vas faire l'opération tout de suite ?

— Non, je crois qu'il est préférable d'attendre ; ses cheveux ne sont pas très longs.

— Tu as raison, attendons.

Et la femme sortit, non sans avoir fermé la porte de sa fille à clé.

— De toute façon, pensait-elle, si elle veut aller voir notre invitée, elle n'a qu'à emprunter le passage qui mène derrière le miroir.

Quand Nadine entendit la clef tourner dans la serrure, elle reprit espoir.

— Pourquoi suis-je enfermée dans ma chambre ?

— J'ai pensé que c'était préférable.

— Mon amie n'est-elle pas encore revenue ?

— Si, mais je l'ai renvoyée.

— Vous l'avez renvoyée ? Mais quelle est cette histoire ? Pourquoi avez-vous fait cela ?

— Parce que nous avons besoin de vous.

— Nous ? Qui, nous ?

— Peu vous importe. Vous voulez manger ?

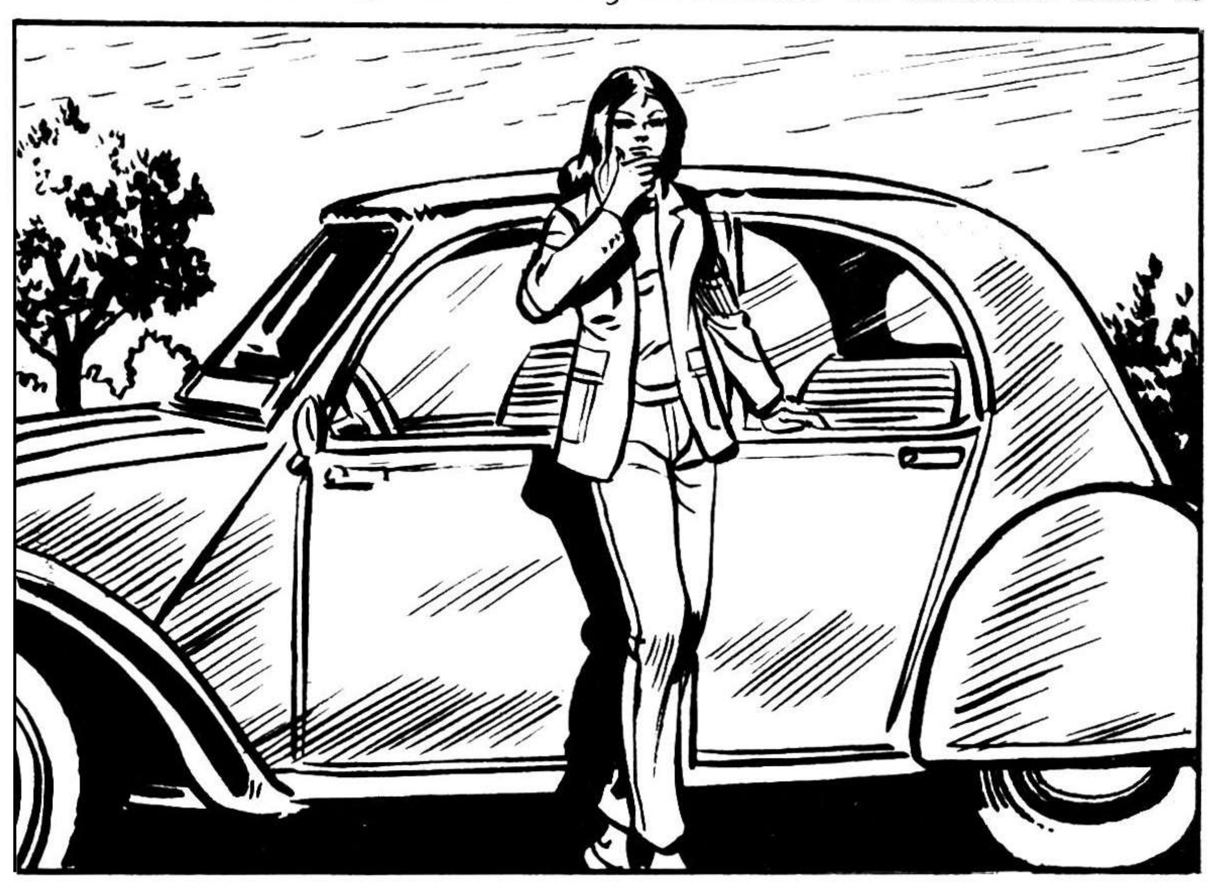
— Mais où sont la cuisinière et la femme de ménage ?

— Elles sont venues pendant que vous dormiez, puis elles sont reparties. Mais ne vous inquiétez pas. Je vais vous apporter de quoi vous restaurer.

La femme partit, non sans avoir refermé la porte à clé. Quand elle se retrouva seule dans la chambre, Nadine se prit la tête entre les mains.

— Que m'arrive-t-il ? Quel est ce cauchemar ? Où est Corinne ? C'est épouvantable, mais j'ai l'impression que je deviens folle !

Cependant, Corinne ne comprenait rien. Son véhicule garé sur le bord de la route, elle réfléchissait en mordant dans le



13



sandwich qu'elle avait acheté au village.

— Qu'est devenue Nadine ? Est-elle vraiment partie ou est-elle encore dans cette étrange maison ? Que faire ? Si je préviens la police, ils me prendront pour une folle et me riront au nez. Mais Nadine est peut-être en danger ! Je vais retourner auprès de la maison dès que la nuit sera tombée, et je jetterai un coup d'œil.

*

* *

Cependant, Nadine, qui mourait de faim, faisait quand même honneur au repas qui lui était servi. Mais il ne lui fallut pas longtemps pour comprendre que la nourriture était droguée. Elle le comprit, mais s'endormit aussitôt. De sorte que lorsque Corinne revint, à pied cette fois, dans les environs, Nadine dormait à poings fermés.

Ne voyant rien d'anormal, Corinne alla rejoindre sa 2 chevaux, puis elle se rendit au village et trouva quelqu'un qui accepta de lui louer une chambre pour la nuit.

Après un repas confortable et reconstituant, elle alla se coucher, mais elle ne parvint pas à trouver le sommeil. L'aube pointait quand, épuisée, elle sombra enfin dans un sommeil agité.

*

* *

Cependant, Nadine s'était réveillée.

— Elle me drogue afin que je dorme. Je ne dois plus rien boire ni manger.

Quelque temps plus tard, madame Lenaert vint la voir avec une tasse de café.

— Buvez cela, ça vous fera du bien. Ensuite, je vous mènerai à la salle de bains.

La femme la laissa seule et notre amie en profita pour jeter le contenu de la tasse dans un vase. Puis elle se coucha et fit semblant de dormir.

Peu après, la femme entra dans la chambre, puis fut bientôt suivie par une autre silhouette.

Nadine, qui avait laissé ses yeux légèrement entrouverts derrière ses longs cils, étouffa un cri quand elle aperçut la tête chauve et cousue de cicatrices qui se penchait sur elle.

— Ses chevaux sont beaux, maman. Ils pourront remplacer les miens ...

Puis, la conversation continuant entre les deux femmes, Nadine comprit avec horreur que la mère enlevait des femmes blondes, qu'elle scalpait et tuait pour donner leurs cheveux à sa fille ...

Elles bavardèrent encore un moment, mais, dès qu'elles quittèrent la chambre, Nadine se précipita comme une folle sur son sac à main qui ne l'avait pas quittée. Alors, prenant fébrilement une mini trousse de couture qui s'y trouvait toujours, elle en sortit les minuscules ciseaux et entreprit de se couper les cheveux le plus court possible.



Son travail pénible dura des heures ...

Quand elle eut terminé, ses doigts étaient en sang ; mais elle savait que la femme ne serait plus intéressée par ses cheveux. En effet, quand cette dernière arriva quelques heures plus tard, elle poussa un hurlement de rage en voyant le désastre.

— Garce ! Pourquoi avez-vous fait cela ?

Tremblant de terreur devant la rage folle de la malade, elle essaya de garder son calme.

— Ils étaient trop longs et j'avais trop chaud.

Au bord de la crise de nerfs, la femme partit en claquant la porte.

*
* *

Cependant, au village où elle avait passé la nuit, Corinne avait pris une décision.

Elle était allée voir les gendarmes.

Ceux-ci écoutèrent son histoire sans rire.

— Ce n'est pas la première fois que l'on constate des disparitions dans les environs, mais on n'a jamais rien pu prouver. Quoi qu'il en soit, votre histoire nous intéresse et nous allons nous en occuper.

Corinne poussa un soupir de soulagement.



Bientôt, hommes et voitures étaient prêts et ils prenaient la route. Notre amie se trouvait à bord de l'un des véhicules officiels, et elle faisait des vœux pour que l'on retrouve son amie saine et sauve.

Quand tous les véhicules stoppèrent devant la maison, madame Lenaert comprit que tout était perdu.

Elle se précipita vers la pharmacie et prit deux boîtes de comprimés, puis elle alla chercher une bouteille de porto. Ensuite, elle rejoignit sa fille et toutes deux s'enfermèrent dans la chambre.

Les gendarmes enfoncèrent la porte et bientôt, ils délivraient Nadine qui se mit à pleurer nerveusement dans les bras de Corinne.

— Ce fut horrible !

— Je sais ...

— Où sont-elles ?

— Je ne sais pas. Peut-être dans la chambre de la fille ...

Quelques policiers se dirigè- 3 rent vers la chambre que Nadine leur indiqua, tandis que d'autres fouillaient la maison de fond en comble. Bientôt, ils découvrirent le puits fatidique.

— Oh, merde !

— Qu'y a-t-il ?

— N'approchez pas, mesdemoiselles. C'est trop affreux. Dans ce puits, il y a des tas de corps de femmes qui pourrissent ... des tas de corps scalpés.

— Mon Dieu ! s'exclama Nadine en blémissant. Elle scalpait les femmes blondes qu'elle pouvait attirer chez elle pour donner leurs cheveux à sa fille,





puis elle jetait les corps dans ce puits ... Et sans votre intervention, c'est là aussi que je me serais retrouvée !

Corinne frissonna ...

— Quelle horreur !

Cependant, les gendarmes qui étaient montés à l'étage essayaient de forcer la porte.

Soudain, on entendit un grand bruit.

— La porte a cédé !

Les hommes se précipitèrent.

— Sapristi ! Elles se sont suicidées !

En effet, la mère et la fille gisaient, la main dans la main. Elles avaient avalé une bonne dose de somnifères, et elles dormaient de leur dernier sommeil.

— Elles ont préféré mourir plutôt qu'affronter la justice.

— Elles ont bien fait, car personne n'aurait été très tendre avec elles.

Les policiers firent leur rapport et les deux filles regagnèrent le village, où elles devaient rester une dernière nuit avant de reprendre la route.

Dès le lendemain, en sortant du poste de police où on avait enregistré leurs déclarations, elles se retrouvèrent au grand soleil.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

— On file vers la mer ! Je ne peux plus supporter la montagne !

FIN

LA CHAMBRE FROIDE

La claustrophobie... Tout le monde la ressent parfois ! Mais pour Joey, la peur d'être enfermé était un tourment constant... enraciné depuis son enfance... et quand Joey prend son premier emploi, cette peur surgit en lui...

SUPERMARKET

L'endroit est spacieux ! Ça ne devrait pas être trop mal ici !

TEXTES : BILL KELLEY
DESSINS : FRED CARRILLO






L'esprit du jeune homme fait un retour en arrière... un père cruel... et une punition encore plus cruelle...
Tu passeras chaque nuit dans cette cave, garçon... jusqu'à ce que tu apprennes à obéir... ou jusqu'à ce que le croquemitaine vienne te chercher !


Une petite ville n'a pas de secrets... même l'école n'offrait pas la paix à Joey...
Allez, Joey, voyons si tu peux tenir dans ton vestiaire !
Laissez-moi ! Non !


Maintenant, l'école est loin derrière... la domination d'un père n'est plus qu'un souvenir... mais la terreur...
... est aussi réelle qu'auparavant...
Attention, en dessous !
Hunh ! ?


Charlie ! Laisse le petit tranquille, et retourne à la chambre froide !
ORANGES


Le même jour, plus tard...
Midwest Meats
Midwest Meats


Quelle tête tu as ! Que... ?
Je n'ai jamais eu si peur ! Tout le long du chemin... j'avais un sentiment bizarre, comme si quelque chose me suivait...


Vous pouvez rire... mais c'est comme si j'avais la mort à mes trousses !
Midwest Meats
Midwest Meats
170


C'était à un tel point que quand je me suis arrêté pour prendre un café, j'en ai parlé aux gens qui étaient là.


C'est une histoire diabolique, Lou... mais ça ne fait pas se décharger le camion.
Dis donc, Lou...


Il faut raconter cette histoire à ce gamin, là-bas...
... ça va l'effrayer !
Ce n'est pas une histoire, Charlie !


Mais Lou répète l'histoire, tout en l'embellissant...


Puis vient la nuit. Le magasin vide retentit des échos des pas du gardien...
Quelle saleté ! Je n'ai jamais...
Euh ? Quoi ?...


A la fin de sa première journée de travail, le cou de Joey se raidit, la gorge lui brûle... il a très peur.
Qu'est-ce qu'il y a, Joey ? Encore peur du croquemitaine ?



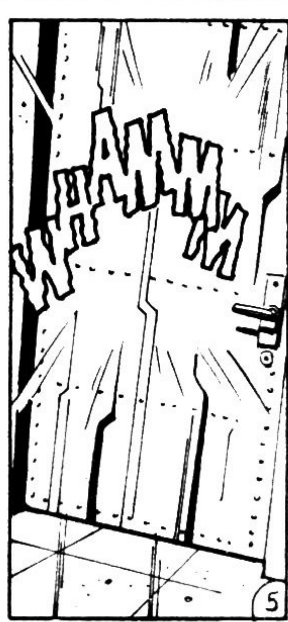




Revenons au supermarché quand le directeur ferme...








Une fois encore, le matin suivant...
C'est un complot pour me ruiner ! D'abord le gardien ne vient pas... puis Ed laisse tout ouvert toute la nuit, et pas moyen de le joindre chez lui !


Vous ! Un camion de fruits arrive tard ce soir ; vous devez rester pour décharger ! Et ne me laissez pas tomber !
Ce... ce soir...
Euh... oui, ... monsieur.
3


Cette nuit, Joey travaille, dans la solitude.
Presque fini !


Boo ! Surprise !
Toi ! Laisse-moi tranquille ! Pourquoi t'en prends-tu toujours à moi ?


Parce que j'ai horreur des bébés ! Et tu sais quoi, bébé ? Je vais t'enfermer, comme ton vieux le faisait... et gare au croquemitaine !
Non !
6


Allez ! Entre !
Laisse-moi !
THOKK
UMMPH!




Vous dites qu'il a été vidé de son sang, docteur ?
Oui, probablement à cause de la blessure à la tête ! Mais avec tout ce sang animal sur le sol, qui peut dire ?


Tu n'as pas vu Charlie du tout, pendant que tu étais ici cette nuit, hein, garçon ?
N - non, monsieur !
J'aimerais bien savoir pourquoi Charlie était ici au milieu de la nuit. Très étrange...


Puis, après le départ de la police...
Joey, prends ta journée de congé... J'ai besoin de toi de bonne heure demain matin. Il faut nettoyer la chambre froide avant que les bouchers commencent à travailler !
STORAGE
M - moi ?


Il faut bien que quelqu'un le fasse... je ne peux pas fermer la boutique ! ... 5 heures pile !


Ainsi, avant que l'aube se lève sur le marché sinistre...
5 heures... je ferais bien d'entrer !


Je n'ai pas tué Charlie, je lui ai seulement donné un coup de poing... si je n'étais pas si poltron, tout ça ne serait pas arrivé !


Ceux-ci vont dans le placard...


Là ! Ce n'est pas si mal ici ! Dans une seconde, j'aurai fini !


Puis, une porte claque... et une voix d'outretombe se fait entendre...
Bonsoir, mon jeune ami !
WHAMMMM


Il fait encore nuit, n'est-ce pas ? Je pensais que tu te joindrais à nous la nuit dernière... mais tu es parti si vite...


Un vampire ! Vous... vous êtes réel ?
Tout ce qu'il y a de plus vrai ! Demande à tes trois collègues... bien qu'il reste peu des deux premiers !
Tu vois, après mon voyage dans le camion à travers le pays, j'aime mon entourage, et toute cette viande est très appréciable ! Mais la chair humaine est bien plus...
Et maintenant, tu es là !





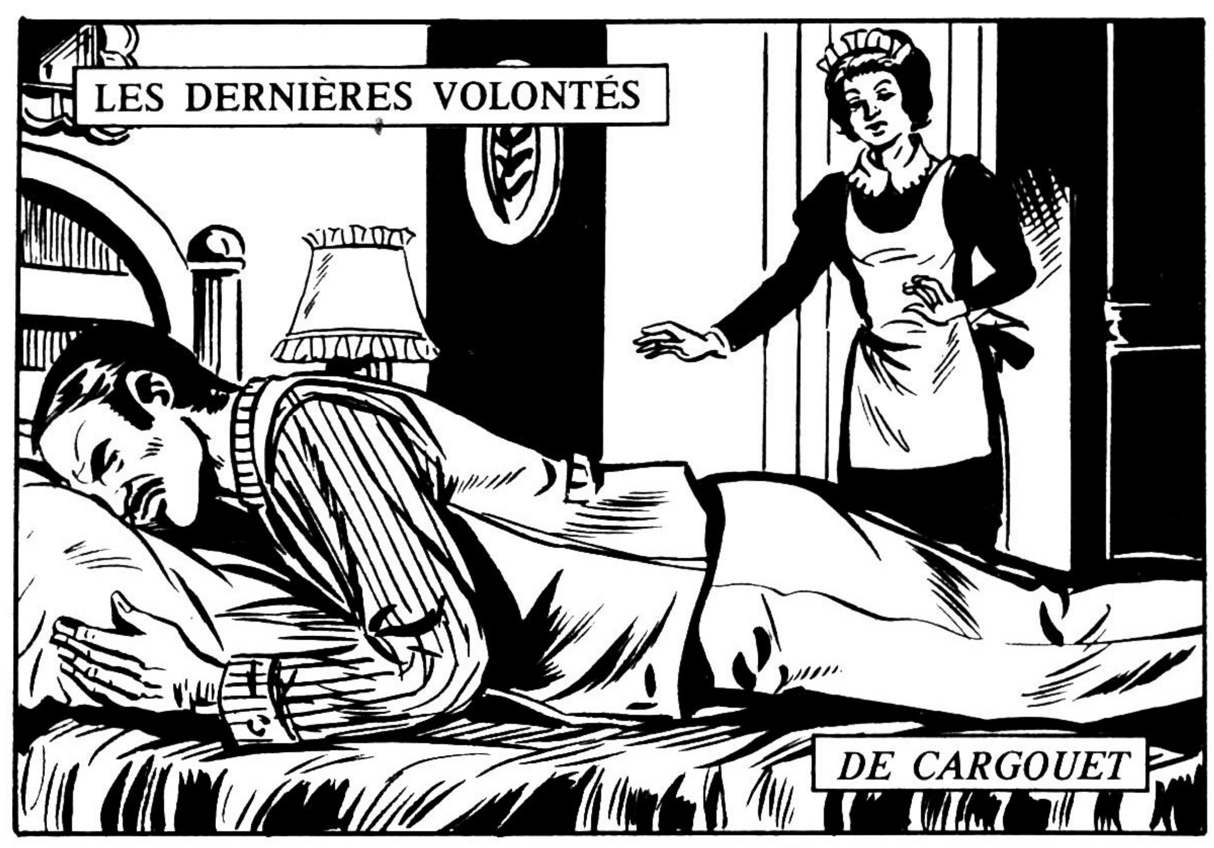






Le destin avait amené Joey face à face avec sa terreur d'enfant... maintenant, il se sentait libre...





Toute la soirée, on avait conté des histoires de fantômes, et la verve tarissait, quand la marquise d'Argelin, personne d'âge et de poids, se tourna avec une vive exaltation vers le docteur Laubrau, le seul de ses hôtes qui n'eût pris la parole que pour poser çà et là des questions ambigües, dont la sournoise impartialité ne risquait pas le scepticisme.

— Enfin, mon cher docteur, vous ne contestez pas, j'espère, qu'il y a là toute une série de faits inexplicables, de coïncidences troublantes ...

— Certes, madame, les faits inexplicables ne manquent pas dans l'état actuel de la science. Quant aux coïncidences troublantes, je sais qu'elles peuvent avoir des conséquences tragiques. Pour ma part, j'ai assisté en témoin impuissant à un drame ...

Un chœur de voix suppliantes s'éleva :

— Oh, docteur, racontez ! Racontez ...

— Cela se passa à Nice, au mois de décembre 1918. J'y séjournais soi-disant en congé de convalescence. En réalité, je n'ai jamais autant travaillé de ma vie. La plupart des médecins se trouvaient au front ou dans les ambulances, et c'était le moment le plus noir de la mondiale épidémie de grippe. Un matin, je dormais encore quand ma domestique, une Italienne à la fois dévouée et rétive, vint m'éveiller pour me présenter une carte de visite.

— Cette dame attend, Mon-

sieur.

— Lady Mac Fraser ... connais pas. Vous ne lui avez pas dit que mes consultations ne commençaient qu'à 2 heures ?

— Je le lui ai dit. Mais ça lui est égal. Elle veut seulement attendre que Monsieur soit levé.

— Pourquoi l'avez-vous laissée entrer ?

— C'est qu'elle a l'air tellement folle ! Elle me faisait peur sur la porte. J'ai préféré l'enfermer dans le salon.

Je retins dans mon gosier les gros mots qui n'arrangeaient rien. Je me vêtis tant bien que mal, et j'allai ouvrir mon cabinet à la dame enfermée au salon.

Elle y pénétra d'un élan de bête qui se sauve ...

Je n'ai jamais vu une femme aussi belle, aussi pâle, aussi terrifiée ... Ses cheveux roux jetaient des lueurs d'incendie sous son voile de crêpe et ses yeux, où le vert et le gris se mêlaient, donnaient un attrait de vertige à son fin visage.

— Docteur, je m'excuse de vous déranger à cette heure. Mais c'est pour mon enfant. Il faut que vous veniez le voir tout de suite.

— Le croup ?

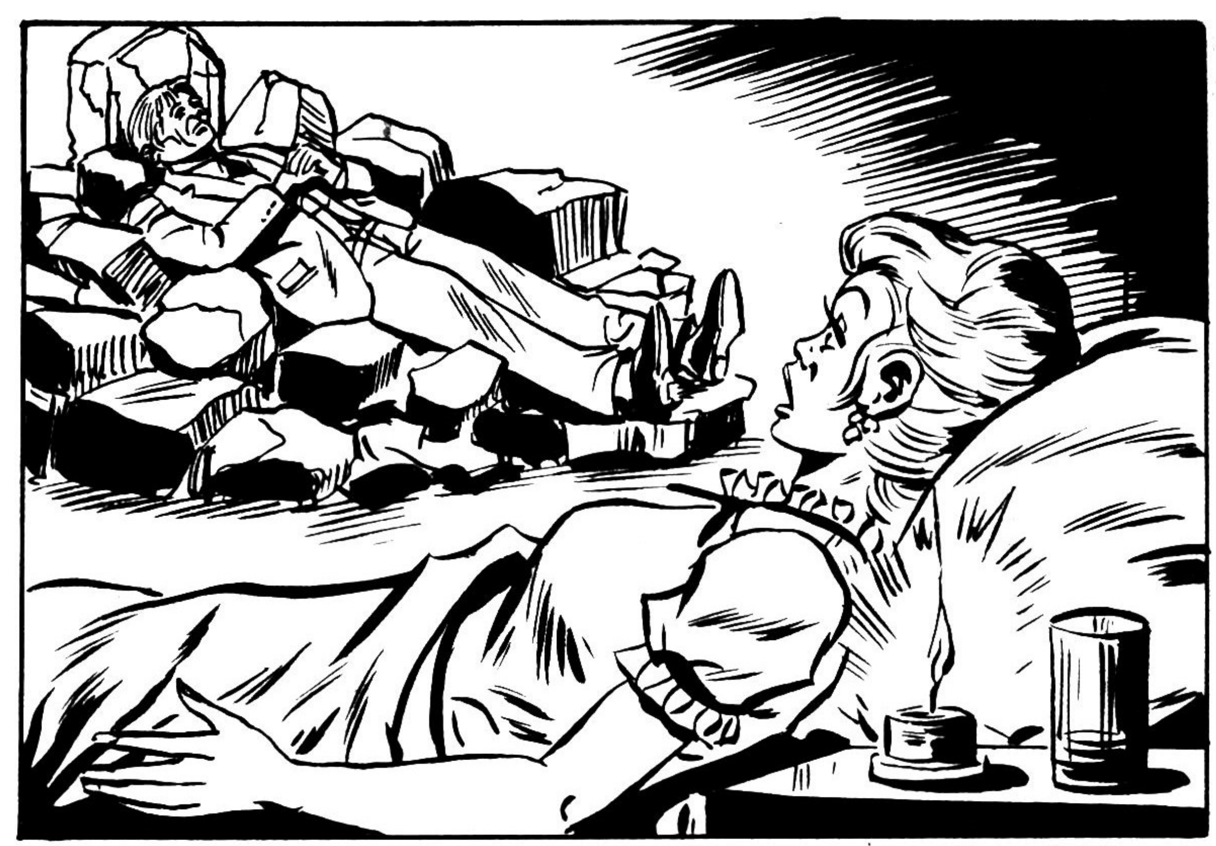
Haletante, elle fit signe que non ...

— Vous allez venir, n'est-ce pas ? Je vous assure qu'il n'y a pas un instant à perdre ...

— Mais enfin, madame ...

— Je vais vous mettre au courant, docteur. Il n'est pas encore bien malade. Il n'a presque pas de fièvre ... il tousse à





peine. Seulement, cette nuit ... Figurez-vous que son père ... Mais non, vous ne comprendrez rien si je ne commence pas par le commencement. Il y a un an, j'ai perdu mon mari, il s'est éteint rongé par la tuberculose.

— Et vous redoutez naturellement ...

— Non, vous n'y êtes pas. Il s'agit d'autre chose. Mon mari, en se voyant mourir, m'avait fait promettre d'aller l'enterrer dans son pays, en Écosse, et d'y élever notre enfant. Je me suis conformée en partie à son désir, qui était un ordre, comme toujours. J'ai accompagné là-bas sa dépouille. Mais je n'ai pu me résoudre à y rester. Le climat était trop rude. Mon petit et moi, nous souffrions trop de la nostalgie du ciel bleu ... Je suis revenue me fixer à Nice au printemps dernier. Eh bien, voilà : cette nuit, j'ai été réveillée par une sorte de tremblement de terre ... Et à la clarté de ma veilleuse, j'ai vu mon mari debout au milieu de la chambre, parmi un amas de pierres, comme s'il avait emporté avec lui le toit de sa tombe pour m'écraser.

— C'est un cauchemar, madame, calmez-vous ...

— Non ... non ... écoutez ... Il m'a dit : «Il ne faut pas désobéir aux morts. Les morts sont plus forts que les vivants. Je viens chercher mon fils.» Je me suis évanouie de frayeur, et en revenant à moi, je n'ai retrouvé que les pierres ... une grande traînée qui va de la cheminée jusqu'au pied du lit.

Elles sont encore là. Je vous les montrerai tout à l'heure, pour vous prouver que ce n'est pas une hallucination, que je ne divague pas ...

— Les pierres ne prouvent rien, madame, sinon que votre cheminée s'est effondrée à cause de la tempête qui fait rage depuis hier soir. C'est un accident courant. Mais vous avez reçu un choc nerveux que nous allons soigner. Ressaisissez-vous, madame, raisonnez un peu ...

— Non, docteur, je sais ce que j'ai vu et entendu ! J'ai bien reconnu sa voix et son air implacable quand il exigeait quelque chose. C'était un homme terrible que lord Mac Fraser, très bon au fond sous une apparence glaciale, mais d'une violence qui me faisait trembler. Si je l'ai épousé, moi, plébéienne et pauvre, ce n'est pas à cause de sa fortune ou de son titre, comme on l'a supposé dans mon entourage, c'est parce qu'il m'avait menacée de se tuer si je refusais de devenir sa femme, et je savais qu'il ferait ce qu'il disait. Alors ... Je vous ai répété ses paroles de cette nuit ! Écoutez, docteur, je suis décidée à lui obéir, à retourner à Elgin pour y vivre en recluse dans son manoir familial. J'en prends l'engagement devant vous en souhaitant qu'il m'entende. Mais le petit tousse et je me demande s'il est prudent, en plein hiver ... Il vaut mieux attendre un peu, n'est-ce pas, le laisser au moins se remettre de son rhume ? Ce n'est qu'un





rhume pour le moment. Mais après ce qui vient d'arriver ... Je vous en prie, docteur, ma voiture est en bas ...

Je suivis cette malheureuse.

L'enfant «qui n'avait qu'un rhume» m'inquiéta tout de suite. J'ai connu des gosses de pauvres qui ont cette poitrine étriquée, ces membres grêles, ce teint de misère et qui résistent à tout. Mais les enfants de riches avec cette figure-là, je n'en donne pas cher. Je surveillais en vain celui-ci, il tombait d'un mal dans un autre. Il eut successivement de l'angine, de la bronchite, de l'entérite ...

— Il est mort ? demanda une auditrice.

— Oui, madame, l'enfant est mort. Mais ce n'est pas là le plus atroce. Pendant son agonie, j'ai dû faire interner sa mère après qu'elle eut reçu d'Écosse une lettre ... Son fondé de pouvoirs l'informait qu'il avait fallu effectuer d'urgence d'importantes réparations à la tombe de lord Fraser, descellée par un cyclone au cours de cette même nuit où ...

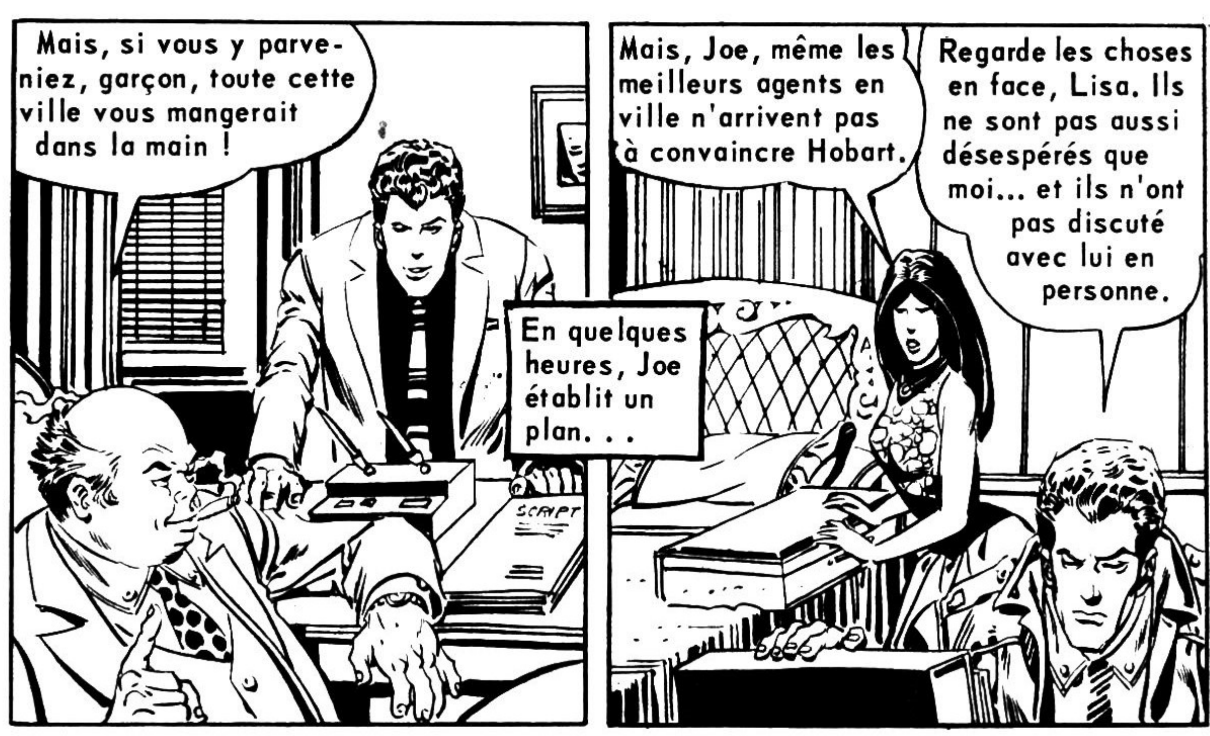
— Oh, docteur ! Et vous ne voulez voir là qu'une coïncidence ?

— Certes, madame, une coïncidence dont les suites funestes prouvent qu'on ne saurait trop déplorer la faiblesse de certains esprits enclins à la superstition. Ignorez-vous qu'à chaque minute, des ouragans sévissent simultanément sur plusieurs points du globe ? Que trouvez-vous d'extraordinaire à ce que, dans le même temps, le vent ravage un cimetière du comté d'Elgin et ébranle une villa sur la promenade des Anglais ?

FIN



TEXTES : BILL KELLEY
DESSINS : RUBENY


Mais, si vous y parveniez, garçon, toute cette ville vous mangerait dans la main !
En quelques heures, Joe établit un plan. . .
SCRIPT
Mais, Joe, même les meilleurs agents en ville n'arrivent pas à convaincre Hobart.
Regarde les choses en face, Lisa. Ils ne sont pas aussi désespérés que moi... et ils n'ont pas discuté avec lui en personne.


Mon cable disait à Hobart que j'étais un de ses fans, rien de plus !
Je dois croire en la chance, à partir de maintenant.


Joe et Lisa sont transportés dans un monde primitif... où une silhouette, plus grande que nature, les accueille à l'entrée d'une plantation dans la jungle.
M - Monsieur Hobart !
Soyez les bienvenus ! Entrez !


Votre visite me flatte ! Je suis seul depuis... depuis la mort de ma femme, il y a plusieurs années...
Mmm... Seul, et isolé...

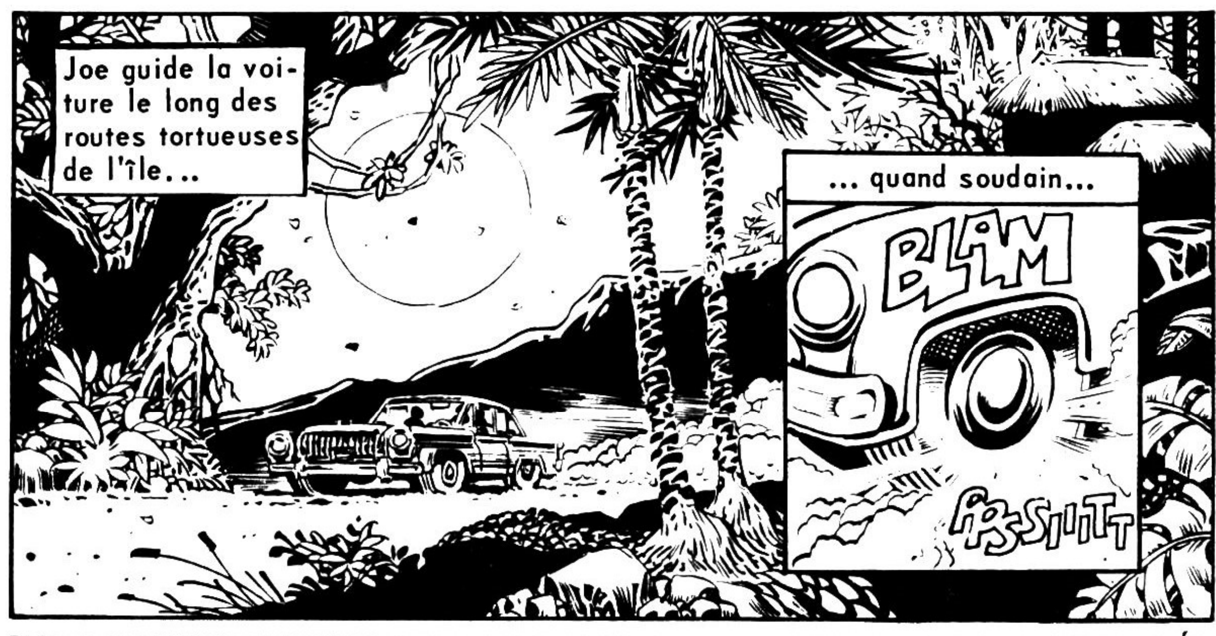

Ils parlent jusque tard dans la nuit... de la vie... des îles... de tout, sauf du cinéma. Finalement...
Je n'ai jamais parlé de ceci à personne. Mais j'ai quitté Hollywood parce que je ne pouvais supporter les navets qu'ils ont commencé à faire - les épopées bibliques ! Les monstres pour jeunes ! Sottises !

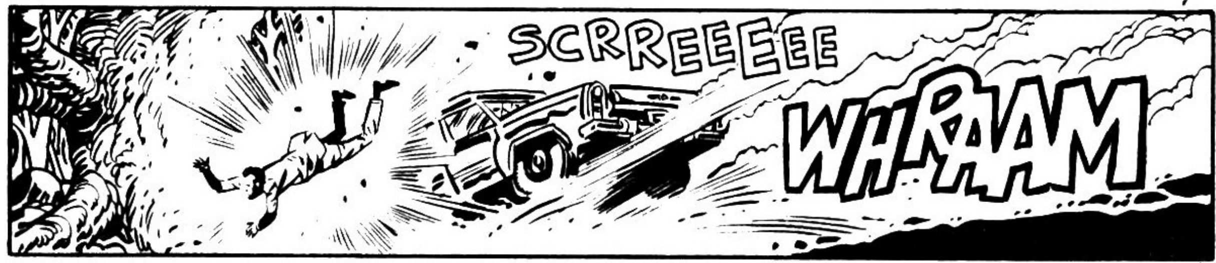

Si je pouvais refaire le genre de film que je faisais auparavant, je reviendrais !
Nous y voilà !
Monsieur Hobart...


Vous m'avez donné une idée...


Les progrès dans l'ascension de Joe se développent plus vite qu'il n'aurait pu l'espérer...
BRYAN HOBART REVIENT
SUNDAY POST
BRYAN HOBART
SCRIPT


... et le conduisent à une réception dans l'île.
Il est tard... je... ferais mieux de rentrer...


Joe guide la voiture le long des routes tortueuses de l'île...
... quand soudain...
BLAM
PPSSIIITTT


SCRREEEEEE
WHRAAM


Mais même s'il est éjecté hors de l'épave en flammes, Joe rampe...
N... non, je dois ... les... sortir de là...


Mais Joe jette un coup d'œil sur le visage couleur de cendre de Bryan Hobart pour comprendre...
Il est mort... oh mon Dieu... Qu'ai-je fait ?


Joe vacille ... quand soudain les roseaux s'écartent avec un frisson...
Regardez ! C'est lui !
Oui, le Grand homme !
Q... Qui êtes-vous ?


Ça n'a pas d'importance. Mais c'est... un grand homme. On dit que dans le monde entier on l'apprécie. Je ne l'ai vu que de loin... quand il parcourt sa propriété.
Et pourtant, je ferais n'importe quoi pour le Grand homme.
N'importe quoi ? Pouvez-vous... pouvez-vous... le faire revenir à la vie ?


Je le peux... mais pour ce faire, il faut prendre la vie de quelqu'un d'autre.


Ohhh...
Joe ne parle pas. Mais le shaman connaît la réponse.


Le shaman sort un morceau de craie, trace un cercle autour de Lisa... et prononce une brève incantation.




Joe observe en silence...






En quelques secondes, le rite est achevé.
Prenez cela, sinon le charme ne marchera pas.


Il est vivant... et il ne sait pas ce qui vient d'arriver.
Que... que se passe-t-il ?


La mort de Lisa est supposée due à l'accident de voiture...
Monsieur Hobart, mon journal voudrait une interview exclu...
Mon agent, monsieur Banks, s'occupe de mes interviews...
Je regrette, monsieur Hobart ne donne pas d'interviews ! Par ici, Bryan !


Hobart commence à tourner un nouveau film... tout va bien... jusqu'au jour où...
Ecoute, petite sœur, je... Uhh !
Coupez ! Coupez ! Bryan...
Que diable... ?
DIRECTOR


Emmenez-le dans sa loge, vite !


Que lui arrive-t-il ?
Ce n'est qu'un malaise ! Laissez-nous seuls !
Mon Dieu, non ! Il est mort !


Après quelques instants...
Monsieur Hobart va bien, maintenant... juste un peu fatigué...
Tant mieux ! Nous arrêterons pour aujourd'hui... la santé de Bryan avant tout !

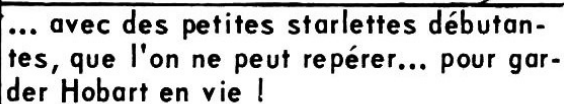

Quand l'équipe part...
Hé, mademoiselle. Si vous voulez cette interview maintenant...
Vous pensez bien que oui !


Mais quand elle entre...
THWAK
Ohhh !

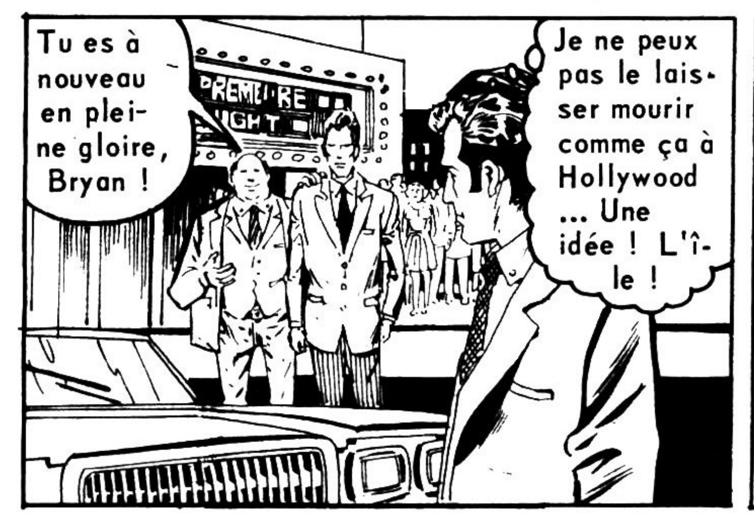

Sachant ce qui doit être fait, Joe trace un cercle de craie... répète l'incantation du shaman...
Ça marche !


Puis, c'est le destin de Joe d'être un serviteur...


... répétant un rituel macabre chaque semaine...


... avec des petites starlettes débutantes, que l'on ne peut repérer... pour garder Hobart en vie !


Mais un serviteur n'a pas de vie à lui.
Est-ce bien le succès ? Des appels auxquels je ne peux répondre... des scénarios que je ne peux lire ! Hobart est une ancre autour de mon cou... 24 heures sur 24 ! Il faut en finir !


Tu es à nouveau en pleine gloire, Bryan !
Je ne peux pas le laisser mourir comme ça à Hollywood ... Une idée ! L'île !


Ainsi...
Un séjour dans l'île est une bonne idée, Joe... Mes syncopes sont de plus en plus fréquentes !
Je parie que ça nous fera du bien à tous deux, Bryan !


Mais le moment de la vérité arrive plus vite que Joe ne le pensait.
Je vais vous verser à boire...
Oh ! Je me sens faible...
Je dois partir vite !
4


Joe s'enfuit dans la jungle obscure.
Les indigènes avaient l'habitude d'observer Hobart... Ça ne doit pas être loin d'ici...


Vous ! Vous devez m'aider !
Vous devez faire mourir Hobart !
Vous aider ?

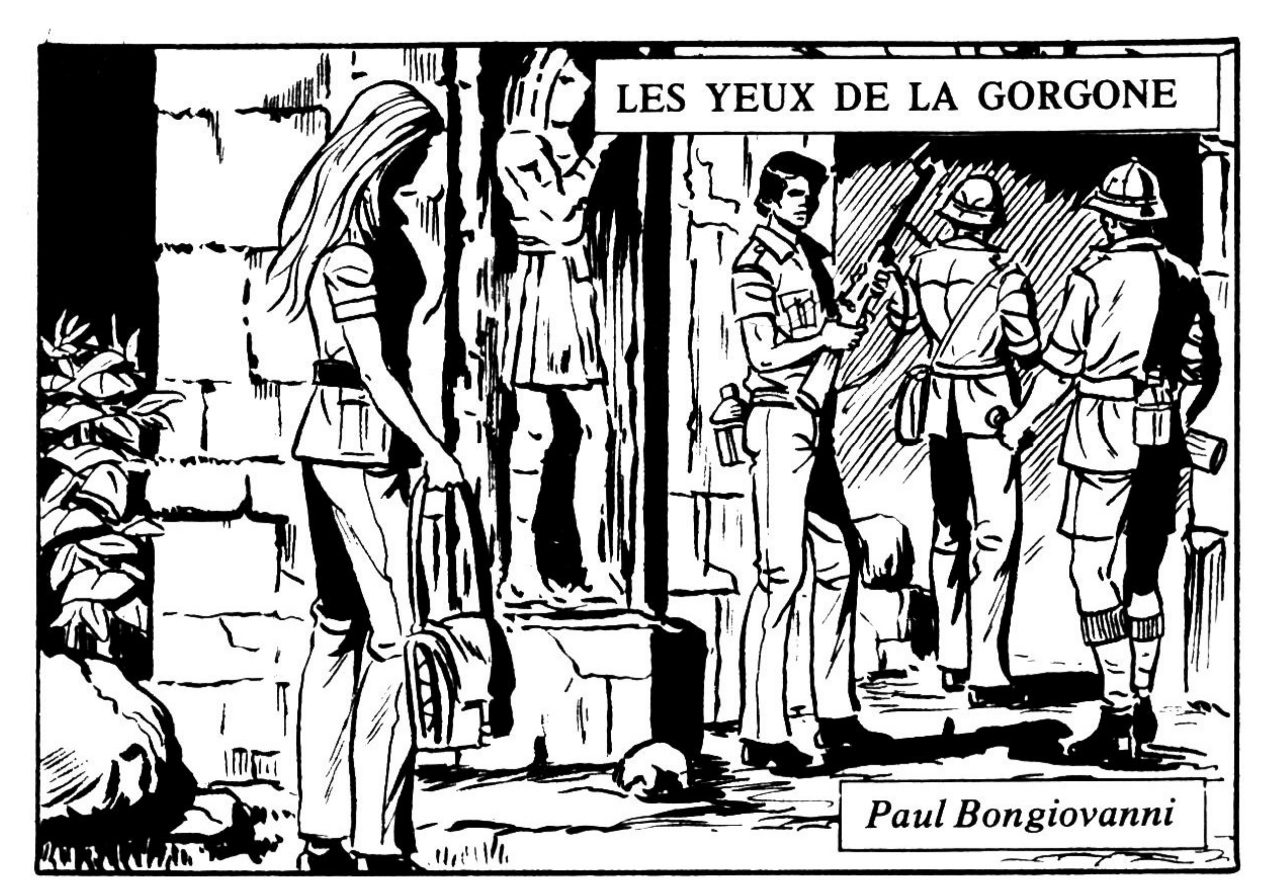

A le faire mourir ?
Ça doit ressembler à un accident ! Je ne peux plus supporter d'être attaché à lui...


Puis Joe s'interrompt... dans la douleur... dans l'obscurité...


Puis sa vue lui revient... d'abord confuse...
4


Puis, plus claire... et quand Joe regarde ses mains atrophiées, il passe ses doigts noueux sur son visage qui se désagrège... Il entend à nouveau les paroles du shaman des semaines passées...
Vous êtes un grand homme... je ferai tout pour vous !
L'Amérique vous plaira, mon ami !
Et finalement, il n'entend plus rien.
FIN


HULK
DES AVENTURES FRACASSANTES MENÉES À UN TRAIN D'ENFER...
Avec aussi :
CAPTAIN AMERICA
et
LES DÉFENSEURS !
Un nouveau début
dans la collection
C'EST UNE PUBLICATION FLASH



Lorsqu'il franchit le seuil du temple du dieu Matek, Red Stopp ressentit un enthousiasme indescriptible l'envahir. Il eut envie de crier, sauter, trépigner de joie. Seule sa dignité d'éminent explorateur européen l'empêcha d'exprimer ses véritables sentiments. Il se contenta d'arborer un sourire pleinement satisfait, ce qui en dit long sur sa joie. Debout à quelques mètres de Red, Judy, une superbe exploratrice de choc, observait la timidité du grand Red Stopp, qui n'osait même pas fouler le sol de ce temple qu'il avait mis tant de temps à découvrir. Les autres membres de l'exploration se reposaient sur de grosses roches ou sur leur barda. Enfin, après de longues minutes d'immobilité, Red interpella deux de ses compagnons, qui s'empressèrent de suivre les directives du patron de l'expédition. Red ordonna :

— Prenez un fusil chacun et une lampe de poche. Nous allons fouler l'enceinte de ce prodige de pierre.

Egalement satisfaite, Judy vit les trois hommes pénétrer dans le lieu du dieu Matek. A cet instant, elle éprouva le désir de les suivre. Mais Red étant le seul à diriger cette expédition, la belle dame s'en abstint.

A l'intérieur, les trois hommes progressaient assez rapidement. Le temple semblait constitué par un vaste labyrinthe. A un moment donné, même, ils se trouvèrent devant deux voies possibles. Impatient de tout sa-
5 voir sur le site mystérieux, Red

ordonna à ses deux compagnons de suivre le chemin de droite, tandis que lui s'engagerait à gauche. Après quelques mètres, il se trouva d'ailleurs devant une inscription intéressante : écrite en un vieux dialecte, que Red identifia comme étant de l'ancien Tamoura, une phrase était gravée dans la pierre. Red fixa le faisceau de sa lampe sur les lettres gravées et entreprit de traduire. Constamment baigné dans les civilisations disparues et les langues oubliées, ce fut pour lui tâche facile. Et ce qu'il lut l'ébranla quelque peu. Un scribe inconnu avait inscrit : « *Celui qui troublera la maison de mon dieu, périra par mes yeux* ».

Intrigué par cette étrange menace, Red entreprit de retrouver ses deux compères. Ce fut un souhait prompt à se réaliser, car un cri strident, suivi de deux coups de feu, l'amena à découvrir une effrayante scène : dans une grande pièce du temple, un de ses hommes faisait face à une étrange jeune femme vêtue de linceuls blancs. De ses orbites vides émanait un pouvoir mystérieux et sans doute redoutable, puisque le troisième homme, parfaitement immobile, était maintenant figé. Lâchant son fusil, inutile devant les pouvoirs de l'apparition, l'homme valide cria, avant de se figer à son tour dans un dernier regard de résignation :



— Attention, ses yeux !

Red, le cœur battant à tout rompre, assista impuissant au raidissement de l'homme, qui se transforma rapidement en
5 une statue immuable.

L'angoisse au cœur, Red vit la redoutable femme se tourner lentement vers lui. Effrayé, il courut dans les couloirs de l'enceinte sacrée, en direction de la sortie. Du moins, le croyait-il... En effet, à plusieurs reprises, il arriva devant un pan de mur qui stoppait sa route. Alors, il retourna en arrière à chaque fois. Terrorisé et le souffle altéré, il percevait par instants le pas de la redoutable créature qui le poursuivait sereinement. Courant encore et toujours, il crut sa dernière heure venue, quand enfin le jour pointa. Il sortit précipitamment du temple et ses compagnons s'élancèrent vers lui, lorsqu'ils découvrirent sa 5 mine effrayée. Tout en tentant de reprendre son souffle, Red tournait la tête en tous sens. Après quelques longues secondes, il interrogea :

— Mais où est donc Judy ?

Un de ses compagnons l'informa :

— Elle est entrée dans le temple, quelques minutes après vous...

Red s'affola. Et, sans attendre, il s'engouffra de nouveau dans le domaine de la gorgone.

Pendant ce temps, la belle Judy s'admirait dans un petit miroir qu'elle tenait dans la main, insouciante. Elle arrangea sa coiffure qu'elle trouvait un peu négligée. C'est alors qu'elle





perçut des pas lents. En découvrant l'apparition surnaturelle, Judy s'évanouit. La gorgone attendit, immobile, que la jeune femme se réveille, pour pouvoir la pétrifier à son tour.

Red, anxieux, tournait en tous sens. Il regrettait vivement de n'avoir pas plus prouvé à la jeune femme l'affection qu'il lui portait. En effet, maintenant, il était peut-être trop tard pour qu'il lui montre l'étendue de son amour. Et, en surgissant dans une salle du temple, il se précipita en criant vers la jeune femme pétrifiée qui se tenait au milieu de la pièce :

— Non, Judy, ce n'est pas possible...

Le visage implorant, Red se sentait prêt à défaillir. C'est alors qu'une douce voix féminine se fit entendre :

— Red chéri ! Je suis flattée, je ne savais pas...

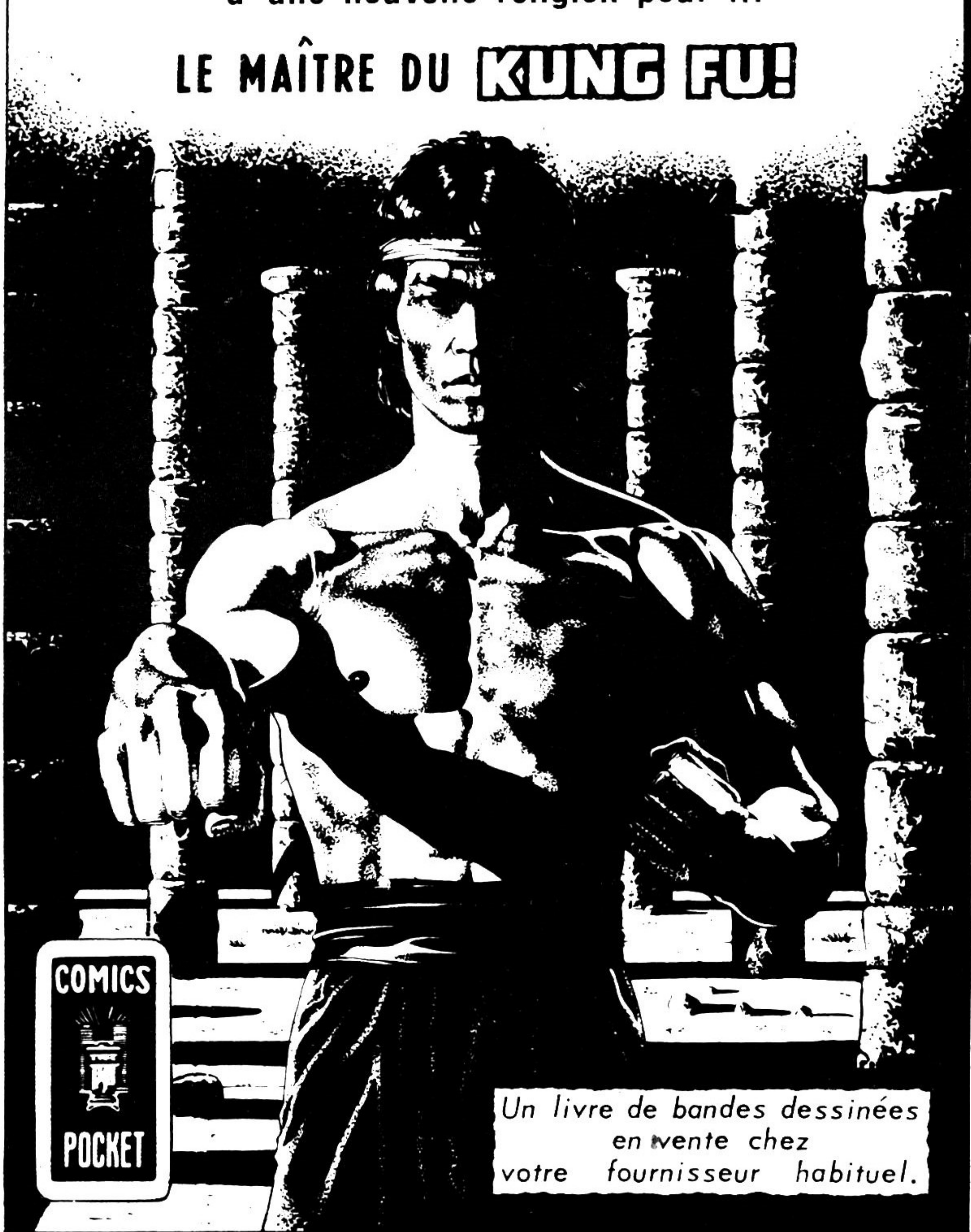
Judy se relevait. Red, soulagé, l'aida à se remettre sur pieds. La jeune femme l'informa :

— La créature a été victime de son propre pouvoir...

Red fixa, ébahi, la gorgone pétrifiée. Et comme il demandait la raison de cet étonnant événement, Judy déclara, un peu malicieuse :

— Eh oui, la gorgone pour être une terrifiante créature, n'en était pas moins femme. Elle a ramassé le miroir que j'avais laissé tomber dans ma chute, et elle s'est admirée dans son reflet, pour la première... et la dernière fois de sa dangereuse existence...

FIN


LE MAÎTRE DU KUNG FU!
COMICS
POCKET
Un livre de bandes dessinées en vente chez votre fournisseur habituel.


Nombreux sont les visages du bien et du mal, et souvent l'apparence extérieure d'un homme peut cacher sa vraie nature. C'est le cas de l'agent fédéral Tom Hanner, qui dans les forêts de Georgie en 1948, trahit, faisant le mal en feignant de faire le bien.
Mais personne ne peut éviter son destin... pas même en essayant de perdre son âme dans les profondeurs de. . .
L'ALCOOL DÉMONIAQUE
Hé hé ! C'est encore plus facile que je l'avais prévu ! Ces paysans dans la maison ne savent même pas que je suis là !
Maintenant, planquer la marchandise et filer !
5
Mais Tom Hanner revient le lendemain,et. . .
Que personne ne bouge ! Je suis un agent fédéral, et j'ai un rapport selon lequel vous avez une distillerie illégale !
Vous pouvez regarder, mais nous n'avons pas de distillerie.
Zut ! Un agent fédéral !





Roger Campbell et Jenny Lou Heath s'aiment ... mais cette nuit, leurs cœurs sont remplis de terreur...
Jenny ! Tu trembles comme une feuille ! Que se passe-t-il ?
C'est cette rivalité, Roger ! Il se peut que ça recommence !

Quoi ? Est-ce que ta famille sait quelque chose sur nous ? Si les Campbell et les Heath recommencent, je jure que je...
Il ne s'agit pas de nous, Roger ! L'un de mes cousins a été accusé de faire de l'alcool de contrebande ... et mon père pense que c'est un coup des Campbell !


Mon père a peut-être raison ! Est-ce que rien d'autre que l'homme de feu ne peut empêcher la discorde !
L'homme de feu ?


"L'homme de feu était un juge dans cette région il y a des années. Il condamna les contrebandiers, les Heath comme les Campbell, et ils le brûlèrent vif pour cela ! Peu après, la dispute débuta !"
"Les gens prétendent encore voir l'homme de feu, Jenny, et ils disent que nos familles seront rivales jusqu'à ce qu'il soit enfin éteint."


Mais personne de ma famille n'a comploté contre ton cousin, Jenny ! Nous ne pouvons les laisser découvrir la vérité sur nous, non plus, ou... Hé ?
Qui... qui est-ce ?


Je suis Destin ... votre destin ! Ecoutez mon avertissement... et croyez-moi quand je vous dis que quelqu'un de proche de vous périra bientôt dans les flammes !
Mais attendez ! Vous ne pouvez pas...


Silence, mortel ! Ce n'est pas à vous de poser des questions !


Et aussi soudainement qu'il était apparu. . .
Il est parti, Roger ! Mais qui était-ce ?
Tu me le demandes ? Je pensais qu'il était de ta famille !
Bien, une chose est sûre... Il se passe quelque chose d'étrange ici !
Comme sa prophétie... sur quelqu'un qui va périr par le feu... Y crois-tu, Roger ?
Avec les ennuis que nous avons, Jenny, c'est le dernier de mes soucis !
FIREBALL
Suit un long silence. Puis une silhouette pénètre dans la clairière...
Ouf ! Pendant une minute, j'ai cru que ces deux-là avaient découvert ma distillerie !
Je ne sais pas à qui ils parlaient là-bas... Je suis sûr qu'il n'y avait personne d'autre... Mais ça n'a pas d'importance, parce que je peux me servir de ces enfants !
Et ainsi, le lendemain...
Désolé d'être en retard, ma chérie, mais... Quoi ?
Viens ici et tais-toi, sinon ta petite amie le regrettera !


Crois-le ou non, je suis un G-man... mais je me suis fait tout seul... en donnant une bonne allure à mes rapports en prononçant des arrestations grâce à de l'alcool de contrebande que je planquais moi-même !
P... Pourquoi nous dites-vous tout ça ?
5


Parce qu'il y a toujours la possibilité que quelqu'un raconte avoir vu ma voiture là où elle ne devait pas être...
Mais ton camion va me permettre de passer inaperçu.
Whiskers... tu es mon nouveau partenaire !
Qu... quoi ? Jamais !


Oh ! si, tu le feras,... à moins que tu préfères que ta famille soit au courant de tes petites histoires d'amour ! ...
Qu'est-ce que tu en penses ?
Mais... ça ranimerait la querelle !


Je ferai tout ce que vous voudrez...
... mais je vous en prie, ne faites pas de mal à Jenny.
5


La crainte pour celle qu'on aime est bien plus contraignante que la crainte pour soi-même. Roger Campbell aide Tom Hanner dans son œuvre de corruption, craignant de se retourner contre lui, de peur que Hanner n'exécute sa menace.
Et bien que sa conscience le tourmente, Roger Campbell ne l'écoute pas... car cela signifierait une indescriptible effusion de sang...
5


Mais, plus tard dans la nuit...
Roger Campbell, écoute mon avertissement : si tu sers le mal, quelqu'un que tu chéris périra par le feu ! Fais le bien, ou regrette tes actes !
Vous !


Je ne dirai plus rien... mais prends garde !
Ne... ne partez pas ! S'il vous plaît !
Que diable ?!
6


Encore en train de parler tout seul, Whiskers ? Pas de blague... sinon ton « clan » saura tout sur toi et ta petite amie !
Hanner ne le voit pas ! Mais il était réel ! Je le sais... et je dois faire un choix... et vite !


Pendant ce temps, dans une autre clairière non loin de là, les familles Campbell et Hearth sont réunies pour discuter l'augmentation du nombre d'arrestations de trafiquants d'alcool dans leur région. La paix dans laquelle ils se rencontrent est aussi mince que le cristal... et aussi fragile !
Admettez-le, Heath ! C'est vous qui dénoncez les nôtres en cachant de l'alcool, hein ?
As-tu bu de cet alcool, Campbell ? Les nôtres ont été arrêtés, également !
Alors, qui est derrière cela ?
Je ne sais pas ! Mais je pense qu'il n'y a aucune solution, et surtout pas la querelle !


Non loin de là...
Eh ! Regarde qui est là ! C'est une surprise, beauté !
Jenny ! Qu'est-ce que tu fais ici ?
Je... je ne sais pas, Roger... qu... quelque chose m'a fait venir ici...


En tout cas, tu tombes à pic, poupée ! J'ai décidé de changer ma... euh... base d'opérations... et ton petit ami vient avec moi !
Quoi ?!





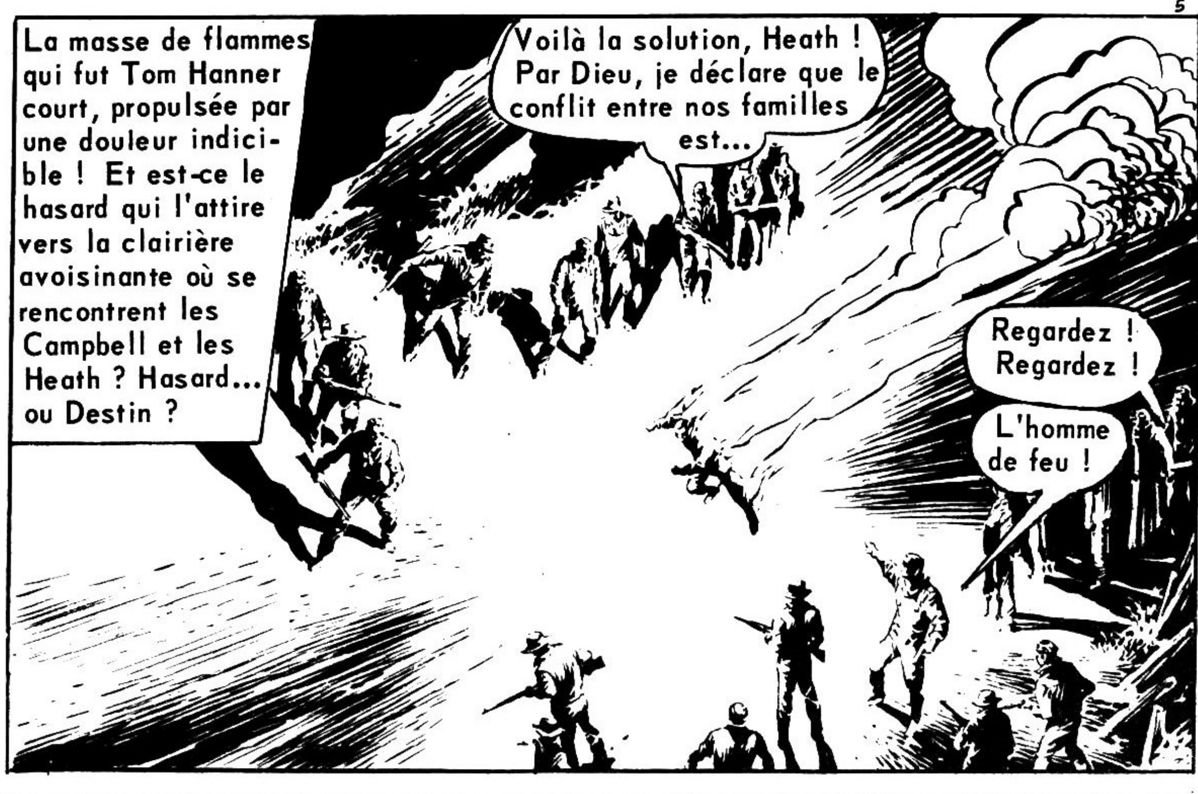
A ton aise, Whiskers ! Tu réalises, cependant, que je ne peux te laisser en vie... alors... Qu... quoi ?

NON !

Depuis 50 ans, les femmes chez les Heath aident et protègent les hommes qu'elles aiment. Ce soir, Jenny Lou Heath se montre une femme Heath dans toute sa splendeur !

Non ! ... L'alcool ! Ça va brûler !


L'alcool brut va en effet brûler, ainsi que tout ce qui est plongé dedans !
Ne regarde pas, Jenny !
Oh... Roger... oh,mon Dieu...
AIIEEE!


La masse de flammes qui fut Tom Hanner court, propulsée par une douleur indicible ! Et est-ce le hasard qui l'attire vers la clairière avoisinante où se rencontrent les Campbell et les Heath ? Hasard... ou Destin ?
Voilà la solution, Heath ! Par Dieu, je déclare que le conflit entre nos familles est...
Regardez ! Regardez !
L'homme de feu !


L'homme de feu ! Chaque Campbell, chaque Heath connaît la légende qui dit que leurs familles rivaliseront jusqu'à ce que l'homme de feu soit éteint.



Eh bien... Heath... vous savez ce que la légende dit : nous ne pouvons plus nous battre !

C'est d'accord pour moi, Campbell, de toute façon, j'en avais assez... mais à propos de ces arrestations...

Monsieur Heath ?








Youpee !
La discorde
est terminée !


Avec la fin de la discorde, les Heath et les Campbell ne perdent pas de temps à faire des projets, et ainsi, le lendemain. . .
Roger ! As-tu la moindre idée sur cet homme en pourpre ?
Non, chérie... mais je le remercie de nous avoir donné la force de défier Hanner ! Sans lui, ça aurait pu être l'un de nous, au lieu de Hanner...


Ceci est le plus beau jour de ma vie, et je suis heureux que nous soyons deux à y assister !
Oh, Roger...
Hanner était loin de s'imaginer que ses supérieurs l'avaient soupçonné de corruption,et ne furent guère surpris quand il « disparut » sans laisser de traces, libérant ses victimes de ses fausses arrestations. Qu'il soit bon ou mauvais, aucun homme ne peut éviter son DESTIN.
FIN



Longtemps, il avait tenté de la découvrir, et pourtant, il avait deviné son image et ses traits bien avant de la rencontrer.

Lorsqu'il l'aperçut pour la première fois, il crut à sa volonté violant le hasard et provoquant la providence.

Ses cheveux lui tombaient le long des joues, comme des lambeaux de soie mordorée ; auréole d'un visage nacré jusqu'à la transparence. Deux éclats de ciel brillaient, immobiles, dans ce visage étrange.

Elle avait tout de l'ange.

Elle avait le geste lent et précieux. Dans sa démarche, elle semblait à peine toucher le sol. Elle disait n'avoir jamais connu de parents.

Elle avait même oublié son nom.

Il l'épousa sans prendre la peine de la connaître mieux. Sans même savoir si elle l'aimait et, puisqu'il fallait qu'elle eût un nom, il la baptisa «Marie des anges.»

Ne l'avait-il pas découverte en août et ne ressemblait-elle pas aux anges ?

Elle l'attendait chaque soir derrière le rideau, le regard toujours immobile, fixé à hauteur de la barrière qu'il poussait en rentrant.

Elle se levait pour l'embrasser, un sourire léger aux lèvres. Des lèvres entrouvertes aimant le silence. Il se demandait ce qui se passait derrière ce front pâle. De la main, oiseau léger, elle désignait la table. Elle n'aimait que ce langage.

De la soupière montait un fumet, mélange savoureux de

viandes moelleuses et de légumes confits.

Elle le regardait prendre son repas, et la satisfaction se lisait sur son visage. Elle-même ne se nourrissait que de pain et de beurre, lentement, avec indifférence. Elle reprenait, le dîner terminé, sa rêverie au coin de la fenêtre.

— Si tous ces morts se levaient, murmura-t-elle un jour, il y en aurait des armées à nos portes, dans la ville, sur la Terre ...

Son regard fixe, qui n'avait jamais cessé de troubler son mari, s'attachait au grillage du cimetière.



Quand il montait se coucher, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une inquiétude en voyant Marie, figée devant la croisée, le regard accroché aux croix ...

*
* *

Une nuit, conscient de son absence, il n'eut pas le temps d'éprouver de crainte, elle ouvrit la porte et se glissa silencieusement auprès de lui.

— Il y a longtemps ...? dit-il sans achever sa phrase.

— Un moment, répondit-elle, laconique.

Il sut qu'elle mentait ; le creux que son corps avait laissé dans les draps était froid.

Deux nuits plus tard, il se réveilla, seul une fois de plus, et quand elle revint s'allonger à ses côtés, il ne dit mot mais sentit dans les cheveux de sa compagne le parfum du vent et de la nuit.

La bise glaçait le givre aux fenêtres et les croix, dans le jardin des morts, étaient enrobées de blanc. On eût cru aux réjouissances du monde des spectres.

Marie des anges ne se leva plus ; ni le lendemain, ni plus tard.

— Pneumonie ... dit le médecin hésitant, et sans doute beaucoup de langueur.

Au printemps, elle s'éteignit, comme la bougie translucide et



fragile qu'elle avait été. Au cimetière, le fossoyeur, à sa dernière pelletée, soupira.

— J'espère qu'on ne violera pas sa sépulture, mon bon monsieur.

Voyant l'étonnement muet de son interlocuteur, il poursuivit :

— Trente-deux tombeaux ont été profanés cette année. Quel mobile infernal poursuit le monstre qui commet de tels actes ?

L'époux, sourd de chagrin et les yeux pleins de larmes, n'écoutait déjà plus.

Le cœur de l'homme se broya de douleur devant la maison déserte, la croisée abandonnée, la soupière vide.

Un dimanche, il décida de ranger les tiroirs de la morte. Son attention fut attirée par un feuillet curieusement enluminé :

Trois oignons
Une pincée d'arsenic
Quatre tomates
Une pincée de cyanure
Une larme de mercure
Une feuille de buis
Et un pétale de chrysanthème

Un mollet d'enfant
Deux oreilles d'adolescent
Un sein de jeune mère

Quatre vertèbres d'homme
Une demi-tête d'intellectuel
Une langue de commerçant

Confire les légumes découpés en dés dans deux cuillerées à soupe de graisse animale fondue (à prélever sur l'abdomen d'un quinquagénaire obèse). D'autre part, faire mijoter dans deux litres d'eau de pluie la viande macérée de huit jours. La viande prélevée la nuit même ne peut en aucun cas convenir. Ajouter sel et poivre à volonté.

Cuire quelques heures jusqu'à extraction complète du suc. Mélanger les légumes à ce concentré.

Une nausée coupa le souffle au pauvre veuf. Il savait à présent quelle était l'odeur fétide qui montait de la cave depuis deux mois. Il se rendit aux sous-sols et tenta de situer l'émanation ...

Sous les marches de l'escalier, le couvercle d'une casserole claquait, se soulevant sous les bouillons de culture. FIN

(*La casserole aux contes*)

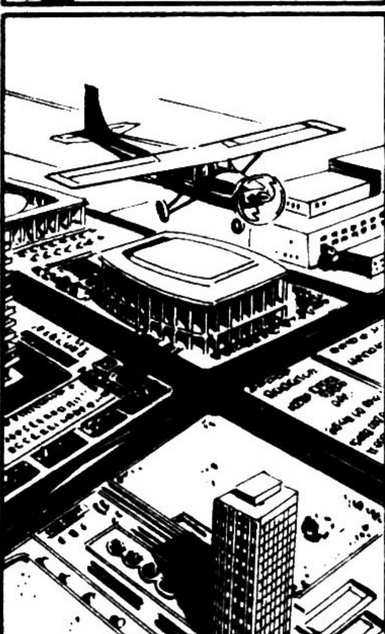


La mort est définitive, immuable... excepté pour quelques privilégiés qui sont destinés à « revivre »... mais attention : avec une deuxième chance de vivre, vient une





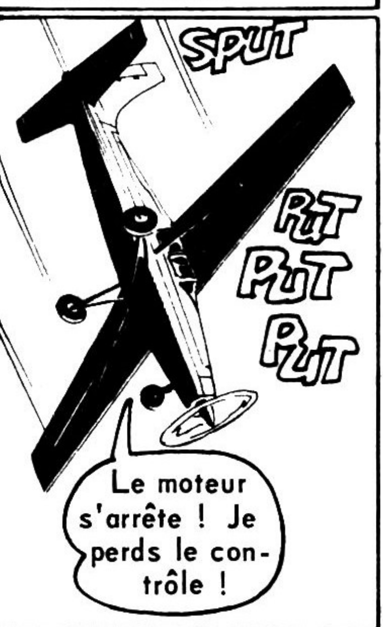
Quel rapport le destin a-t-il décrété entre ce petit avion...



... et un véhicule bien plus bas ?



Certains appellent ça une coïncidence, mais je préfère considérer que c'est là... destinée...






Aussitôt après, personne n'est étonné de constater ce qui reste de ce carnage...
Morts... le pilote comme le conducteur !


Mais, pour l'un des corps, il y a cependant un espoir, à travers un miracle de la science moderne...
O K, envoie le jus !


B-ZZZZ

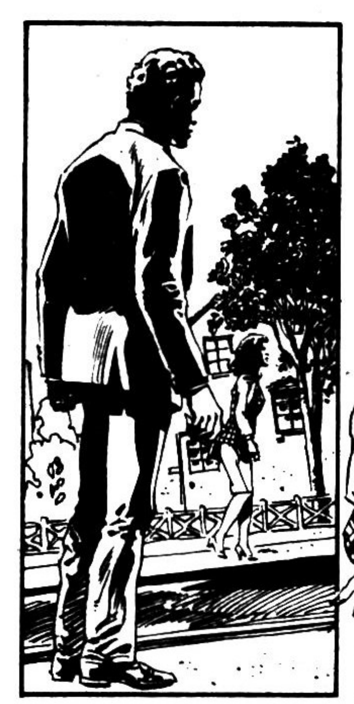

A plusieurs reprises, une énergie crépitante vibre à travers les muscles moribonds, puis...
Oh-h-h-h...
Son cœur... Il bat !
Il est vivant !


Un instant plus tard...
Comme c'est étrange... J'ai l'impression de m'éveiller après rien de plus qu'un profond sommeil !
Pourtant, monsieur Carter, toutes vos fonctions vitales avaient cessé ! Médicalement, vous avez expiré... le stimulateur cardiaque vous a ramené de chez les morts !


Je devrais être transporté de joie... ravi !
Pourquoi une horrible peur me ronge-t-elle ?
6


Dans les jours qui suivirent, la peur se transforma en pure terreur pour Henry Carter...
Me voilà libre, et en bonne santé... et pourtant, je ne suis pas moi-même !
Mon corps, et même mon esprit... semblent appartenir à quelqu'un d'autre !


Et, plus étrange encore... ce sentiment s'accroît au coucher du soleil !
3












EEEEEEEEEE


Les journaux du matin relatent l'histoire en dernière page...
UNE FEMME TROUVÉE ÉTRANGLÉE.


Mais un homme est frappé d'une indescriptible terreur...
Ce n'était pas un rêve... J'ai... j'ai réellement tué cette femme la nuit dernière !


L'accident... Il s'est opéré un changement pendant que j'étais mort ! Mais quel changement ?


Mené par la peur et le désespoir, son esprit fouille, à la recherche du moment où son corps perdit la vie...
Comme c'est étrange... Dans l'âme, il n'y a aucune douleur, aucune tristesse !


Et tout autour de moi... d'autres comme moi, libérés par la mort de leurs corps !


Mais... voyons... quelque chose semble me tirer !

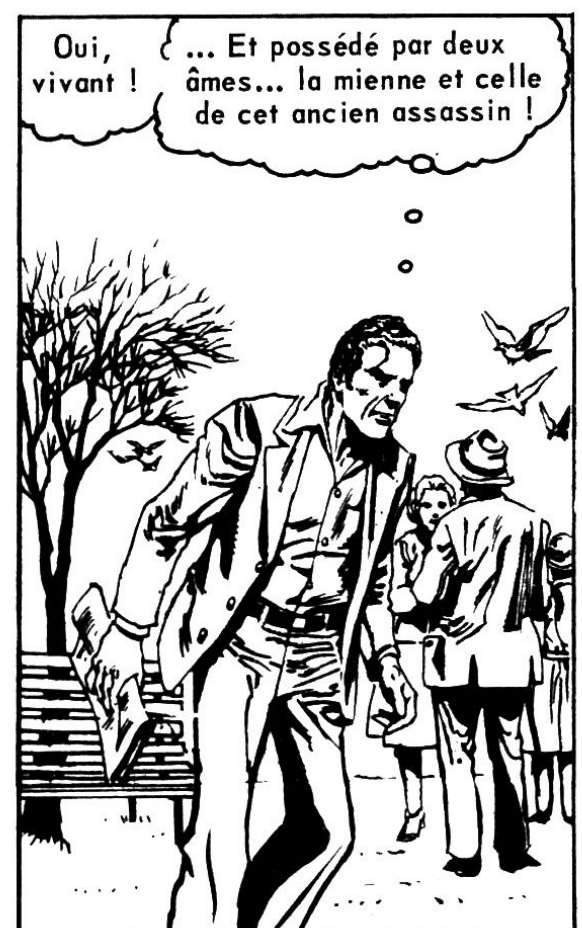

Mon corps ... Il reprend vie !


Oui... les forces vitales se meuvent !
Je dois retrouver ma forme terrestre !


Combien d'années, non, de siècles... ai-je attendu ce moment !
Quoi ? Une autre âme cherche l'entrée !


Non... je sens vos pensées !
Vous avez un penchant pour le mal... pour la mort...


Son cœur... il bat ! Il... il est vivant !


Oui, vivant !
... Et possédé par deux âmes... la mienne et celle de cet ancien assassin !


Chaque nuit, il est amené au crime !
Il me forcera à tuer à nouveau... à moins que je puisse l'en empêcher !


Il n'y a qu'un moyen... mourir à nouveau, libérant deux âmes... à jamais !


Que... que dis-je ? L'âme de Henry Carter... mon âme... est bien trop faible, trop couarde pour prendre ma propre vie !


Pourtant, si je ne le fais pas, d'autres mourront de mes mains ! Au coucher du soleil, l'âme du tueur est trop puissante pour résister, à moins que...

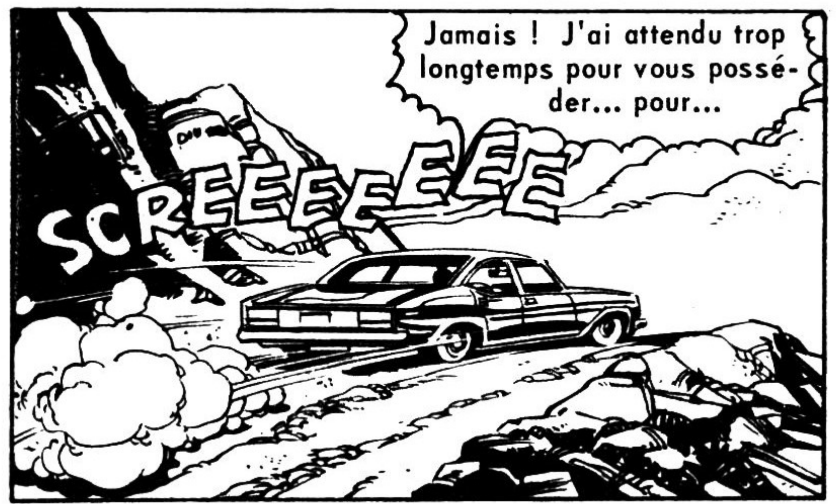

Il y a peut-être une réponse !
Quelle sinistre solution Henry Carter choisit-il, la nuit venue...


Le soleil est presque parti... Je LE sens, il commence à s'emparer de moi !


Maintenant, il est temps !
WHROOOOOMMMM


Qu'avez-vous fait ? Arrêtez-nous !
C'est vous qui me commandez maintenant... vous devez me faire stopper !

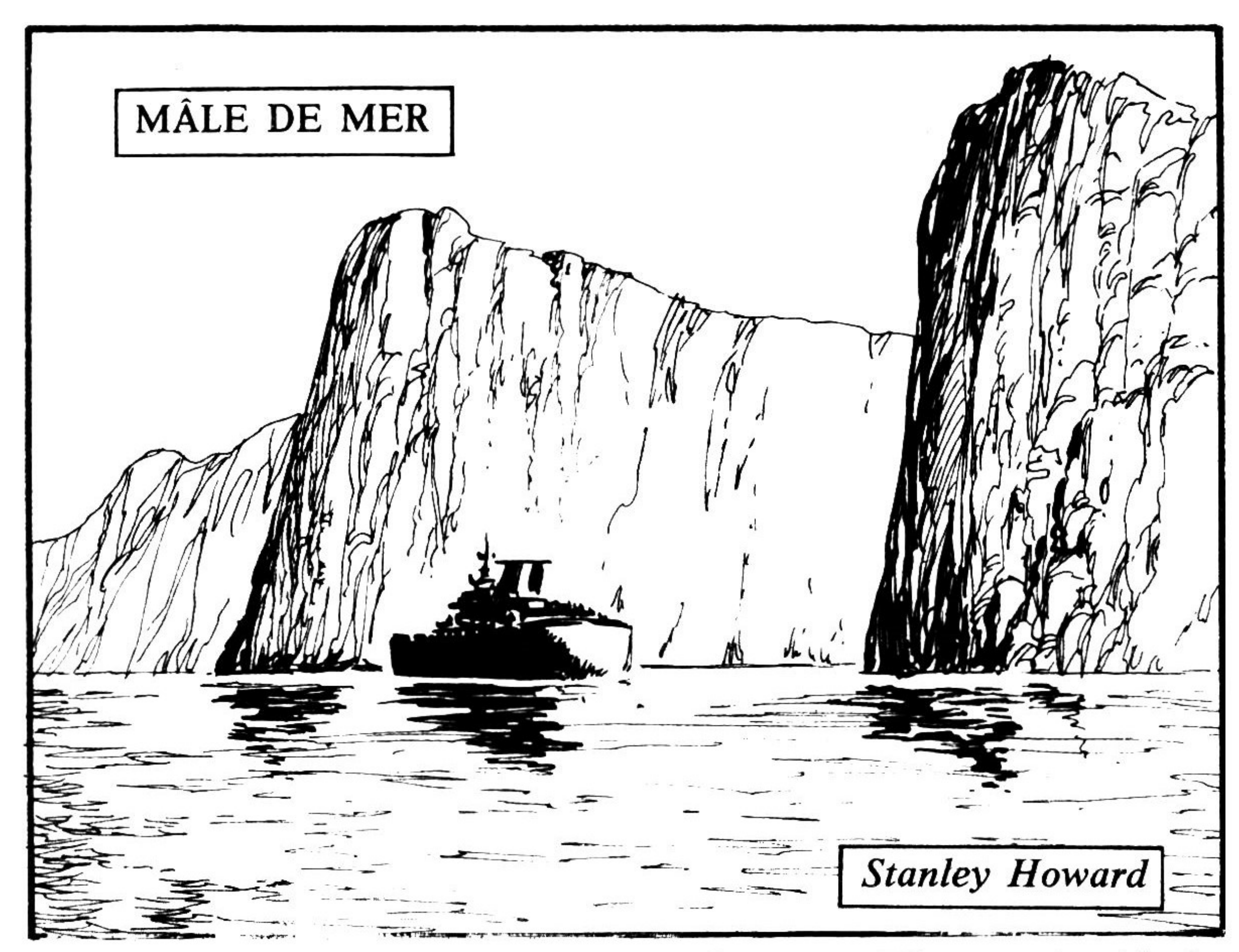

Mais je ne sais pas contrôler cet étrange véhicule !
Et je ne peux le manœuvrer, si vous gardez votre emprise sur moi !


Jamais ! J'ai attendu trop longtemps pour vous posséder... pour...
SCREEEEEEEE


Du corps calciné de Henry Carter, deux âmes retournent dans les limbes dont elles sont venues, cette fois destinées à y rester à jamais !
FIN


Non ! Non !


BOOOOMMMMMM



Le grand paquebot filait en laissant derrière lui un grand fleuve d'écume. Il faisait noir. L'obscurité était quasi totale, car la lune persistait à se fondre frileusement dans les couches nuageuses qui tapissaient le ciel.

Le Nautica voguait depuis la veille dans les eaux froides de Norvège et atteindrait, dans quelques heures, la hauteur de Göteborg, en Suède.

Les vacanciers qui avaient sélectionné cette croisière spéciale étaient pratiquement tous des Américains blasés par la Floride, le Mexique, et d'autres pays chauds comme les îles du Pacifique. Ils avaient voulu, cette fois, obtenir un changement.

L'agence Riley, qui s'était occupée de ce parcours, était spécialiste des croisières réussies.

Bob Riley, le directeur de l'agence, était toujours présent à bord mais demeurait néanmoins en contact radio permanent avec son bureau de Providence.

Cette fois encore, il avait su choisir à la fois l'originalité du parcours, mais aussi les heureux passagers.

Chacun d'eux était fortuné et «en vue» dans son état. De ce fait, ils avaient tous l'impression réconfortante de se retrouver dans leur «milieu».

Négligemment accoudé au bastingage, Bob Riley pensait à tout cela en terminant son

Havane.

Un vent frais faisait frissonner les pavillons accrochés au filin d'acier, près de lui, mais cela ne troublait pas sa rêverie nocturne.

Bob avait toujours apprécié le calme et la solitude. Bien évidemment, il appréciait donc la mer.

Lorsque son père était mort, lui laissant la direction de l'agence, Bob avait lâché rapidement l'équipe de cars et avions dont il disposait pour acheter une flotte de trois beaux paquebots qui sillonnaient les océans.

Son navire préféré était sans conteste celui-ci. Personne ne savait pourquoi, même pas lui, mais c'était un fait.

À trente-quatre ans, il s'estimait heureux de la vie qu'il menait, mais au fond de lui, un petit pincement serrait son cœur lorsqu'il lisait un article relatant l'une des dernières frasques de Sandra Belem, la brune Hawaiienne qui était devenue rapidement une star du music-hall.

Il y a cinq ans, les jeunes gens s'étaient fiancés. Tout semblait présider à un heureux aboutissement, quand le premier rôle d'une grande revue de Broadway avait été offert à Sandra.

Ce succès inespéré l'avait transformée.

Deux mois après, le couple rompait et chacun partait vers sa destinée.

Pourquoi avait-il justement fallu que la belle Hawaiienne choisisse ce bateau pour passer sa lune de miel avec Andrew Rikow ?

Une barre nostalgique marqua le front de Bob qui, subite-



ment, parut se rendre compte de la température, referma le col de sa vareuse.

L'annonce du prochain mariage de Sandra avec le chanteur de rock lui avait porté un coup.

Pourtant, quand il avait accueilli le couple à bord, lors de l'embarquement, aucun observateur n'aurait pu se douter de tout ce qui se cachait derrière le front serein de chacun des trois protagonistes.

En fait, tout en souriant et en débitant un flot d'amabilités de circonstance, Bob éprouvait un certain sentiment d'envie vis-à-vis de Rikow. Il s'entêtait à l'appeler «monsieur Rikowski», sachant que le chanteur détestait tout ce qui rappelait ses origines polonaises.

Sandra, elle, sentait le remords et les regrets l'envahir. Elle n'était pas sûre du tout d'avoir fait le bon choix.

Andrew, enfin, jaloux comme un tigre, prêtait les plus mesquines intentions à celui qui l'avait précédé dans le cœur de Sandra Belem.

Néanmoins, depuis le début de la croisière, les rencontres entre le couple et Riley s'étaient déroulées et multipliées sans problème.

S'il fallait, cependant, en juger par les tourments de l'armateur, rien n'était dit.

Avec un léger soupir, Bob jeta son mégot par-dessus bord, demeura un moment à contempler les vagues qui avaient englouti le cigare, puis se décida à regagner sa cabine-bureau.

Sur le pont inférieur, il croisa Phil Hamond et Derek Smartie qui discutaient âprement.

— Eh bien, messieurs, pourquoi vous disputer, alors que nous traversons des sites merveilleux ? Profitez donc du moment. Il sera toujours temps, quand vous vous retrouverez en Amérique, de reparler de vos problèmes. Pour l'instant, songez plutôt à vous garantir du mal de mer.



— Le mal d'aimer ? À mon âge, y pensez-vous, M. Riley ?

Surpris, Bob jeta un regard interrogatif vers Smartie, vit qu'il ne plaisantait pas et, prétextant n'importe quoi, s'empressa de filer.

— Qu'est-il encore allé chercher ? Le mal d'aimer ? Pourquoi pas le mâle de mer ou la malle de mère ? Vieil imbécile !

Furieux, subitement de mauvaise humeur, Bob inséra sa clé dans la serrure, s'engouffra d'un seul coup dans sa cabine et s'affala sur sa couchette sans même se donner la peine de refermer.



*
* *

— Oui, M. le commissaire, je suis sûr que c'était lui. Je l'ai bien reconnu, allez !

Hagard, assis sur le rebord de sa couchette, Bob regardait Derek Smartie comme s'il n'existait pas.

— Excusez-moi, M. Riley. Je suis payé par votre société, d'une part, mais je ne puis oublier que je représente, à bord de ce vaisseau, l'ordre et la sécurité, n'est-ce pas ? Qu'avez-vous à répondre aux accusations de M. Smartie ?

L'œil vague, Bob considéra pensivement le commissaire de bord. Il n'avait jamais aimé cet homme, mais l'avait engagé pour faire plaisir au lieutenant Skimpedo.

— Je vous répète que je me suis couché, j'avais bu trois whiskies et fumé un énorme cigare, j'étais de mauvaise humeur, je ne tenais pas la forme ... Bref, je me suis endormi d'une masse.

— Tout habillé ?

— Eh bien oui, tout habillé. Ça ne vous est jamais arrivé, bien sûr, commissaire !

Choqué, le policier renifla avec mépris.

4

— Jamais, Dieu merci, monsieur.

— Ça ne m'étonne pas.

Sans relever cette dernière phrase, le commissaire chercha une contenance en relisant son carnet.

— Résumons les faits. M. Rikow, depuis cette nuit, est introuvable à bord du Nautica. M. Smartie, ici présent, affirme que, alors qu'il s'était levé pour aller ... pour aller se soulager sur le pont, en proie au mal de mer, il a vu une silhouette correspondant à la vôtre, se quereller avec un homme qui pourrait être Andrew Rikow. Peu après, quelque chose serait tombé à l'eau. Malheureusement, quand il est arrivé sur place, poussé par une curiosité ...

— Déplacée.

— Non, une curiosité saine, humaine, pourrait-on dire. Bref, quand il est arrivé sur place, M. Smartie n'a trouvé personne. Les deux protagonistes étaient partis. Tout laisse supposer que l'un d'entre eux était bien le chanteur, et que ce dernier aurait été passé par-dessus le garde-fou. Le bruit entendu par la suite correspondrait donc au choc provoqué par son arrivée à la surface de la mer.

— Ouais, et vous supposez également, à la suite des élucubrations de M. Smartie, que l'autre individu, celui qui a lâchement poussé M. Rikowski par-dessus bord, c'est moi, n'est-ce pas ?

— Euh ...

— Eh bien vous vous trompez, mon vieux. Je ne puis le prouver, évidemment. Mais d'un autre côté, vous ne pouvez prouver que je suis le coupable.

— En effet, monsieur, en



effet.

Visiblement, le commissaire le regrettait.

*
* *

La matinée se passa mornement. À midi, Riley déjeuna en solitaire. Pourtant, il rejoignit les vacanciers au salon vers trois heures. À son entrée, un grand silence s'établit.



Une lourde sensation de gêne plana sur l'assistance, puis, sur les instances de Phil Hamond, les conversations reprirent, mais sans entrain.

Assise seule à une table, Sandra buvait bourbon sur bourbon.

Bob marcha vers elle et, arrivé à sa hauteur, hésita imperceptiblement. Agacée, la vedette l'apostropha d'un ton acerbe et peu amène.

— Eh bien, tu es content, tu l'as tué.

— Écoute, Sandra, je ne suis pour rien dans cette histoire.

Puis, se rendant compte que tout le monde les écoutait, il tenta une diversion.

— Si tu veux, allons en discuter ailleurs.

Hystérique, Sandra se redressa.

— Jamais ! M'isoler avec toi, non mais, tu t'imagines que tu te débarrasserais de moi aussi facilement que de lui, peut-être ?

Décontenancé, Riley recula d'un pas.

— Écoute, je te répète que j'ai passé la nuit dans ma cabine, à dormir. Si M. Smartie n'avait pas eu le mal de mer et n'avait pas dû se rendre sur le pont pour aller vomir, personne ne me suspecterait.

À ces mots, Phil Hamond s'approcha.

— Excusez-moi, je ne savais pas cela. M. Smartie s'est levé à cause d'une indisposition ...

6



— Oui.

Sandra intervint.

— Encore heureux ! Sans cela, le crime de Riley serait demeuré impuni !

Pâle, Phil Hamond se tourna vers le commissaire.

— Monsieur, j'aimerais, tout à l'heure, avoir une petite explication avec vous. Je suis médecin ... du moins, je le fus, et il y a une chose que vous devez savoir.

— Je suis à votre disposition, M. Hamond. Venez me voir dans une heure, à mon bureau, sur le troisième pont.

Sans un mot, Hamond quitta le salon, suivi par de nombreux regards. L'un de ceux-ci n'était pas exempt d'une certaine inquiétude et de beaucoup de haine.

Le commissaire, brusquement soucieux, ne tarda pas à sortir, lui aussi, laissant tout ce petit monde à ses soupçons et ses discussions.

Sandra ne désarmait pas.

— Assassin, Riley, assassin.

Une pâleur soudaine s'abattit sur le visage de Bob.

— Je me demandais si j'étais encore capable de t'aimer, Sand, maintenant, je sais que tu as trop changé. Je ne vois vraiment pas pourquoi j'aurais dû me débarrasser d'un pauvre type comme Rikowski. Salut.

Tournant les talons, l'organisateur emprunta la coursive du pont supérieur et disparut.

Les groupes se disloquèrent alors et les conversations reprirent. Le drame semblait s'estomper quand, vers quinze heures trente, le calme fut troublé par un cri abominable.

Les bavardages cessèrent sur-le-champ et un grand silence s'installa.

Enfin, les plus braves allèrent aux nouvelles, revinrent rapidement colporter l'horrible information.

— C'était M. Hamond. On vient de le trouver mort dans sa cabine, tué par une balle de révolver. Il a juste eu le temps, avant de mourir, d'écrire sur le



plancher quelques mots.

— Des mots ?

— Oui, mais j'en ignore le contenu. Le commissaire n'a pas voulu nous laisser entrer et nous garde dans l'ignorance.

— En tout cas, je ne resterai pas longtemps sur ce navire. À la prochaine escale, je pars en Amérique par le premier vol.

— Moi aussi, ma chère, je ne tiens pas à faire les frais de la folie de Riley.

— Riley ? Pourquoi lui ? Après tout, on n'en sait rien.

— Oh, pour moi, c'est sûr. Il était toujours amoureux de Sandra Belem et pensait se débarrasser sans problème d'un rival.

— Ah, pour ça, il faut reconnaître que sans le témoignage de M. Smartie, personne ne se serait douté que M. Riley ...

Tandis que les commentaires allaient bon train dans le grand salon, le commissaire de bord s'arrachait les cheveux.

— Que diable a-t-il voulu dire par cette phrase ? «Le mal d'aimer.» Cela est sûrement une manière de confondre son assassin, mais j'avoue que je suis perplexe.

Le commandant du navire, soucieux, intervint.

— Je suis embarrassé, car après tout, c'est M. Riley qui me paie. Mais je ne vois qu'une seule explication. Le mal d'aimer, c'est une allusion à l'amour que le patron a porté, il y a quelques années, à Mlle Belem.

— Vous avez sans doute raison. Mais une fois de plus, je suis dans l'expectative. Pour le premier assassinat, je n'ai que

le témoignage fort obscur de Smartie. Pour le second, une phrase sibylline qui n'a aucune valeur juridique. Ah, si mon cousin était là !

— Votre cousin ?

Le commissaire eut un sourire un peu triste.

— Le lieutenant Skimpedo. Il travaille à la police fédérale depuis des années.

— Pourquoi ne lui téléphonez-vous pas ? S'il est si fort, il vous donnera une solution.

— Je ne pense pas, mais je vais néanmoins lui demander son avis.

Tandis que le malheureux commissaire se dirigeait vers le poste de communications, le commandant hocha la tête avec commisération.

— Le pauvre, je n'aimerais pas être à sa place en ce moment !

Pendant ce temps, Bob Riley enfermé dans sa cabine, réfléchissait. Le mal d'aimer ! Cela lui rappelait vaguement quelque chose. Mais quoi ?

Il creusait le problème quand la porte s'ouvrit. C'était le commissaire.

— Excusez-moi, mais je suis en communication avec le lieutenant Skimpedo, il voudrait vous dire quelques mots.

— Je viens.

Las, Bob se leva, sortit sur le pont et suivit d'un pas d'automate le policier.

Quand ils pénétrèrent dans la cabine de télécommunications, l'officier radio perdit contenance.

— Excusez-moi, M. Riley, mais je ne pouvais pas refuser.

— Bien sûr, bien sûr.

Sans commentaires, Bob prit le combiné.

— Lieutenant ?

— Salut, Bob. Eh bien, qu'arrive-t-il sur votre foutu rafiot ? On me dit que deux hommes ont été tués et que vous êtes impliqué dans le coup ?

Sans faiblir, Bob donna à son



9

tour la version de l'affaire, jura qu'il n'y était pour rien.

À l'autre bout des ondes, le lieutenant demeura perplexe. Un silence gênant s'établit dans la petite pièce.

C'est alors que, subitement, la mémoire revint à l'esprit de Riley.

— Ça y est, je me souviens. «Le mal d'aimer», cela évoquait en moi quelque chose de récent. C'était la nuit dernière, juste avant que j'aille me coucher. J'ai croisé sur le pont Derek Smartie et Phil Hamond. Ils se disputaient. Je leur ai parlé du mal de mer, et Derek, qui doit être un peu dur d'oreille, me rétorqua que son âge l'empêchait d'avoir le mal d'aimer, ou quelque chose de ce genre.



Le commissaire fronça les sourcils, reprit le combiné.

— Lieutenant, vous avez entendu ?

— Ouais ! Mais ça n'éclaircit pas ma lanterne. À moins que...

Un silence tendu s'établit dans la cabine.

— À moins que quoi, lieutenant ?

— Écoutez, les gars, j'ai quelques vérifications à faire, et quelques renseignements à obtenir. Jetez l'ancre dès que vous pouvez et attendez-moi. Je reprendrai la communication le plus rapidement possible, probablement vers sept heures, ce soir, heure locale.

*
* *

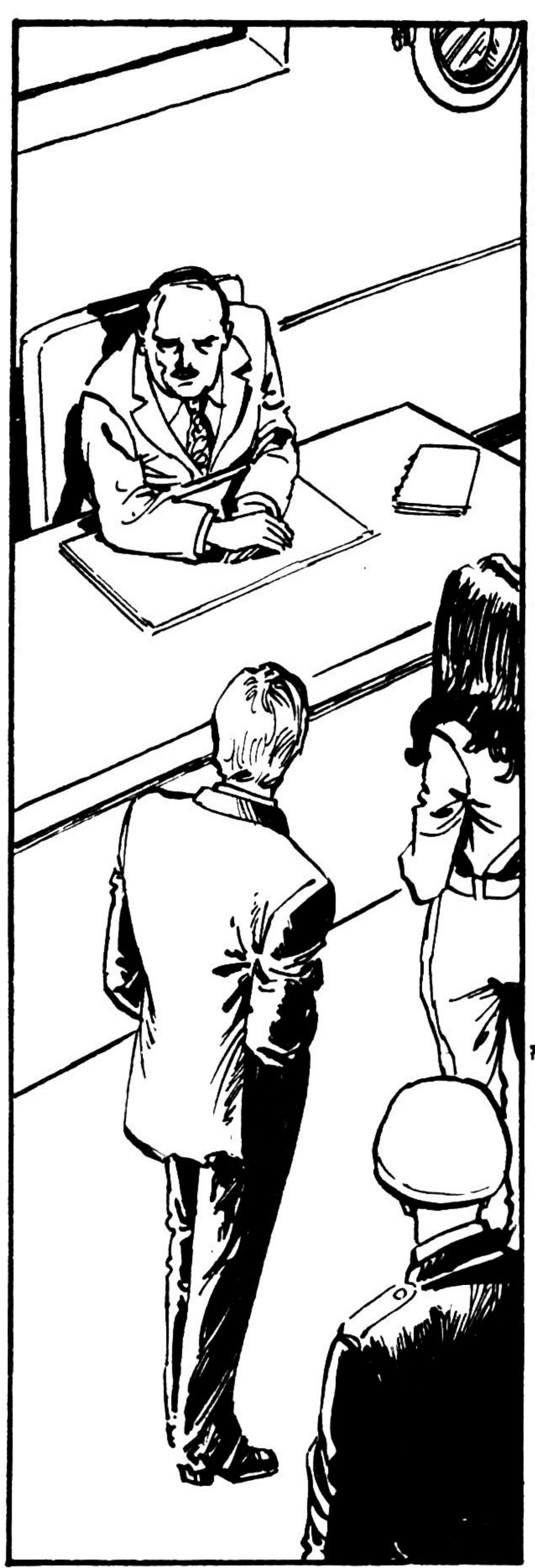
Dans le grand salon, tout le monde était réuni. Les passagers s'étaient plus ou moins établis par clans, mais à part l'équipage, tous les vacanciers se trouvaient dans la salle.

C'était le commissaire qui, pour éviter un nouveau meurtre, avait pris cette décision. Il attendait le coup de fil du lieutenant.

Ils attendaient le coup de fil.

Car la nouvelle s'était propagée. Tous savaient qu'un lieutenant de police, là-bas, en Amérique, allait peut-être apporter la solution de l'énigme.

Dans un angle à part, Bob demeurait seul, près du commissaire et du commandant qui,



par déférence envers leur employeur, ne voulaient pas sembler l'abandonner.

Lorsque le radio apparut, il fut accueilli par un silence de mort.

— M. le commissaire, j'ai le lieutenant en ligne.

L'officier se leva, hésita une seconde, puis se tourna vers Riley.

— Vous comprendrez, M. Riley, qu'il est indispensable que vous m'attendiez ici.

— Bien sûr. Allez-y.

Comme soulagé d'un grand fardeau, le commissaire suivit l'homme de radio.

Son absence dura dix minutes, pas une de plus. Quand il revint, chacun comprit qu'il y avait quelque chose de nouveau car son visage était calme, détendu.

Chacun s'aperçut aussi qu'il se tournait avec plus de déférence que ces dernières heures vers son employeur.

— M. Riley, j'aimerais que vous veniez dans mon bureau ainsi que le commandant, M. Smartie et Mlle Sandra Belem.

Sans un mot, les trois interpellés se levèrent, aussi pâles les uns que les autres.

Une fois installé à sa table de travail, le commissaire joignit les mains et regarda longuement ses visiteurs.

— Mademoiselle, commandant, messieurs, mon cousin vient de m'apporter des renseignements capitaux pour cette

11



affaire.

À ce moment, la porte s'ouvrit et le médecin de bord apparut.

— Vous m'avez appelé, commissaire ?

— Oui, docteur. Prenez place. Je n'attendais plus que vous.

Puis, se tournant vers Smartie ...

— Je vais m'efforcer de parler assez haut pour que vous m'entendiez bien, monsieur.

Derek fronça les sourcils.

— Qu'est-ce que vous sous-entendez, commissaire ? Me prendriez-vous pour un sourdingue ?

— Non, monsieur, mais nul n'ignore que vous avez quelques petits problèmes. Vous n'êtes pas sourd, juste un peu malentendant, n'est-ce pas ?

Derek grogna et se renfonça dans son fauteuil sans daigner répondre.

— Je disais donc que mon cousin m'a apporté quelques renseignements de la plus haute importance. Par exemple, il paraît, docteur, que les sourds et malentendants sont inaccessibles au mal de mer.

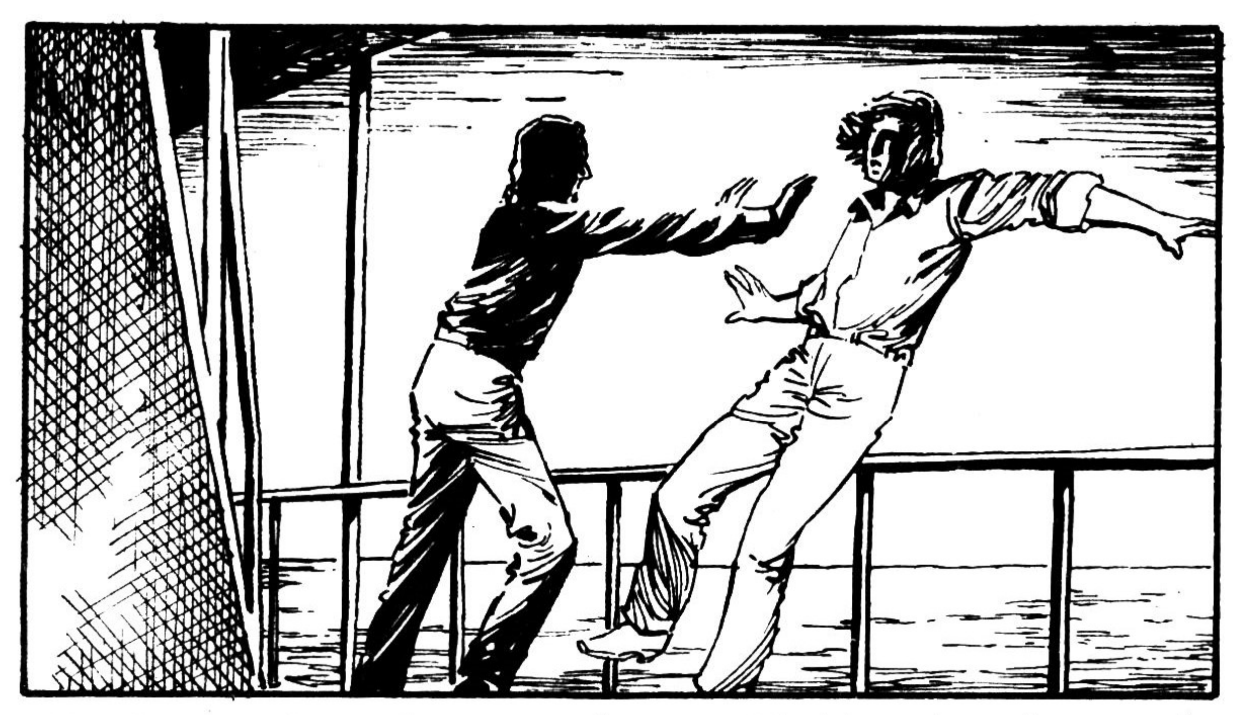
— Exact.

Dans son fauteuil, Derek Smartie se tortilla, brusquement mal à l'aise.

Comme si de rien n'était, le commissaire, imperturbable, poursuivit son exposé.

— Je viens d'apprendre ce fait. Je crois que beaucoup l'ignorent, même ceux qui sont concernés. Il y a certainement des sourds et des malentendants qui ne savent pas que, s'ils n'ont jamais été sujets au mal de mer, c'est peut-être à cause de leur infirmité. Quoi qu'il en soit, j'aimerais, M. Smartie, que vous nous répétiez ce que vous m'aviez déjà dit concernant votre témoignage de la nuit dernière.

— J'ai dit ce que je savais pour vous aider, commissaire.



Si j'avais pu envisager les tracas que cela me donnerait, je m'en serais abstenu.

— Vous m'avez bien précisé que vous étiez sur le pont, en pleine nuit, parce que vous aviez été pris de mal de mer, non ?

— Je ne sais plus.

— Vous vous enfoncez, Smartie. Tout le monde est au courant. Or, nous savons tous, maintenant, que vous n'avez pas pu avoir le mal de mer. Vous avez donc menti. Rien ne laisse supposer que vous n'ayiez pas menti aussi en ce qui concerne la deuxième partie de votre témoignage. Toutefois, avant de poursuivre, j'aimerais que vous nous expliquiez quelle était la vraie raison de votre incursion hors de votre douillette cabine, par cette froide nuit, tandis que chacun, sauf peut-être le malheureux Rikow, dormait ?

— Je ne sais plus.

— Eh bien, je vais vous le dire, moi. Vous aviez rendez-vous à cette heure insolite avec le chanteur, car vous vouliez le faire chanter. Avant que quiconque ne sourie, je me permets d'ajouter que vous vouliez le faire chanter au sens figuré du mot, autrement dit, vous vouliez lui vendre votre silence, car vous saviez, vous, qu'il était déjà marié, en Pologne, et ne pouvait épouser par conséquent Sandra Belem. Or, Rikow, ou Rikowski, avait un urgent besoin d'argent. Le mariage avec miss Belem le lui aurait apporté. Le temps qu'elle apprenne la nullité de l'acte, il aurait eu le temps de régler ses dettes. Seulement (et à partir d'ici, je ne puis que supposer) vous n'avez rien obtenu du chanteur. Vous vous êtes disputés tous les deux, et il a eu le dessous.

— C'est faux.

— Nous verrons. Donc,

quand vous avez accompli ce geste, vous vous êtes empressé de regagner votre cabine et, en passant devant celle de M. Riley, vous avez eu une idée. Vous avez frappé, puis vous vous êtes aperçu que la porte n'était pas fermée à clef, d'abord, et en entrant, que Riley dormait à poings fermés. C'est alors que vous avez pensé à l'accuser. Tout le monde, à bord, était au courant de ses fiançailles rompues, cela faisait un mobile épatant. Et comme il dormait, il n'aurait à coup sûr aucun alibi. Le fait qu'on le soupçonne égarerait l'enquête et l'éloignerait de votre propre direction.

— Balivernes ! Et Hamond ? Pourquoi l'aurais-je tué, lui ?

— J'y viens. Tout à l'heure, dans le grand salon, lorsque M. Riley a parlé tout haut de votre mal de mer, M. Hamond, ancien médecin, a compris que vous aviez menti car, lui, il savait que vous ne pouviez pas être sujet à ce mal.

Il est sorti après m'avoir demandé un entretien. Vous l'avez rejoint dans sa cabine et avez tenté de lui tirer les vers du nez. Il a sans doute eu le tort de vous faire part de ses soupçons et vous l'avez éliminé pour cette raison.

— C'est faux.

— Avant de mourir, M. Phil Hamond a pu tracer un message vous accusant. Il a écrit «le mal d'aimer» en espérant que cela



rappellerait à Bob Riley votre conversation sur le mal de mer. À ce moment-là, à cause de votre dureté d'oreille, vous aviez compris quelque chose comme malle de mère ou mal d'aimer. Avec ces trois mots, Hamond nous aiguillait sur votre conversation, votre surdité, et votre mensonge. Malheureusement, il n'avait pas pensé que cela pourrait être mal interprété, à cause de l'amour que M. Riley portait à miss Belem.

— Tout cela est pure fantaisie.

— Alors, dites-moi pourquoi vous êtes sorti la nuit dernière, sur le pont.

— Je ... je ...

Brusquement, Smartie s'effondra.

— C'est vrai, tout cela est vrai. Je savais que Rikow était déjà marié et que sa femme vivait toujours, en Pologne. Rikow était un sale type, qui ne pensait qu'à la gloire et à l'argent. Je l'ai bien connu avant qu'il ne devienne une vedette car, quand il est arrivé en Amérique, je faisais le trajet sur le même bateau que lui, comme sergent de marines. On me rapatriait, après plusieurs mois de soins dans un hôpital italien, et lui était parvenu à fuir son pays avant la mainmise par les Soviétiques.

— Eh bien, M. Smartie, je vais vous demander de vous enfermer dans votre cabine, jusqu'à l'arrivée des autorités suédoises, qui vous prendront en





charge. Quant à vous, M. Riley, je vous dois des excuses pour les soupçons que j'ai exprimés à votre égard.

Bob haussa les épaules d'un air las.

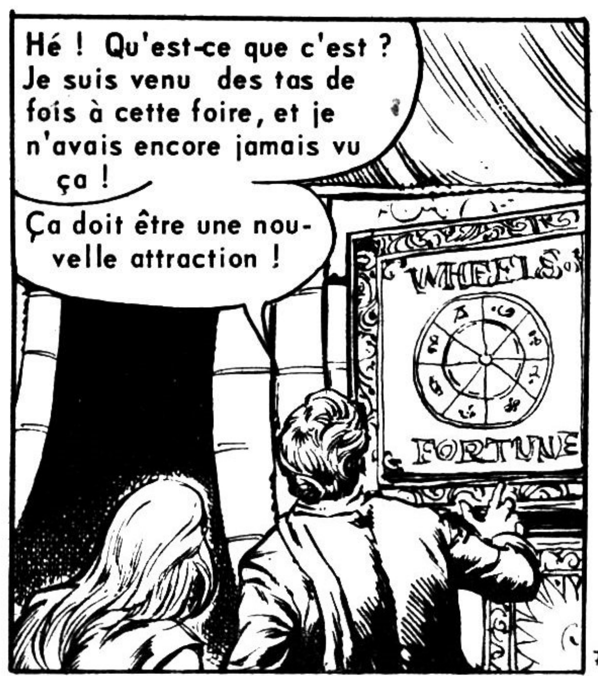
— Normal. C'était votre boulot, commissaire. Et je dois dire que vous n'avez pas été le seul à penser que j'étais le coupable.

Visiblement, il pensait à Sandra.

Une certaine gêne pesa sur les assistants, sauf sur Smartie qui eut un petit rire cassé.

— Le mal d'aimer, M. Riley, voilà qui n'est pas prêt de vous quitter. Même en vous sachant innocent, Sandra ne voudra pas de vous. Elle était réellement toquée de ce minable. Vous êtes condamné à la solitude en mer, mon cher. En quelque sorte, vous deviendrez le ... mâle de mer, hi, hi, hi ! FIN


Il est donné à peu de gens de connaître leur propre destinée. Ce qui est écrit dans le livre cosmique n'est pas pour les yeux des mortels.
UNE PAGE DU DESTIN
Mais certains sont autorisés à connaître leur destin et s'ils en sont dignes, à changer ce qui est écrit.
C'est d'un cas semblable dont je vais vous parler... et qui sait... peut-être qu'un jour, c'est votre nom qui figurera sur...
Par ici, mesdames et messieurs : tentez votre chance à la ROUE DE LA FORTUNE !
Brent Ramsey était un bel homme, avec un charme qui attirait les gens comme un aimant.
Ahah ! Ne t'avais-je pas dit que cette foire serait une réussite ?
Oh, Brent... n'importe quel endroit est merveilleux avec toi !
Regarde ! Beth n'a-t-elle pas de la chance ? Brent est le plus beau garçon du coin !
Oui, mais il le sait aussi ! Attends un peu ... Il laissera tomber Beth à la seconde où il aura trouvé une fille plus jolie !
TEXTES : CARY BURKETT DESSINS : JESS JODLOMAN


Hé ! Qu'est-ce que c'est ? Je suis venu des tas de fois à cette foire, et je n'avais encore jamais vu ça !
Ça doit être une nouvelle attraction !
WHEELS
FORTUNE


Viens, on va aller jeter un œil !
Non, Brent ! Je ne veux pas... Ça me flanque la frousse !
Ah, ne fais pas l'idiote. Ce n'est que du boniment !
Nous allons rire !


Non, je ne veux pas entrer là-dedans ! Tu peux y aller si tu veux. Je t'attendrai ici !
Va au diable, chérie ! Je ne peux perdre mon temps avec une fille qui ne sait pas s'amuser !
Tu peux rentrer à la maison !


Et ne compte pas sur moi pour te rappeler !

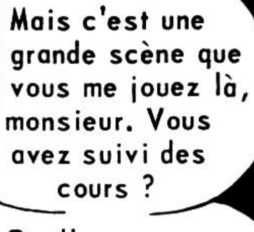

Petite idiote ! Hé... Il fait noir comme dans un four là-dedans !


Hé ! C'est une installation démente que vous avez ici ! C'est à frémir !
Dites quelque chose, mon vieux ! Combien ça coûte pour connaître son destin ?


Votre destin est déjà tracé, Brent Ramsey ! Je ne suis ici que pour vous en révéler une partie... dans l'espoir que vous y gagnerez en sagesse !
Joli numéro ! Vous connaissez même mon nom ! Vous avez sans doute une sorte d'assistant qui examine les clients avant qu'ils entrent ?

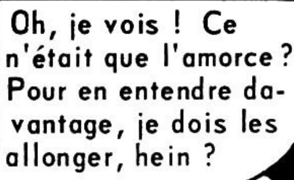

Alors dites-moi, monsieur le voyant, vais-je devenir un bon acteur ?
Oui, mortel. Vous réussirez dans l'art de Thespis car vous possédez le don d'Absalon... le don d'une grande beauté physique !


Mais attention, car votre destinée comprend aussi la malédiction d'Absalon...
... à moins que vous ne soyez assez fort pour la changer !
3


Mais c'est une grande scène que vous me jouez là, monsieur. Vous avez suivi des cours ?


Quelle est cette histoire de malédiction d'Absalon dont vous me parlez ?




Oh, je vois ! Ce n'était que l'amorce ? Pour en entendre davantage, je dois les allonger, hein ?


Okay, je poursuis ! Ahaha !
Hein ?


C'est dément ! Le type a disparu ! Mais il n'aurait pu le faire sans que je le voie !
Et il ne m'a même pas demandé un sou !


Beth est partie... elle a bien fait !
Quoique je sois surpris qu'elle ne m'ait pas attendu pour me supplier de lui pardonner !


Hé, monsieur... chapeau. Ce voyant est un type formidable !
Quel voyant ? Vous plaisantez ? Nous n'avons jamais eu ça ici !
Ne savez-vous pas que c'est illégal dans ce comté ?
GALLERY


Les mortels ont la capacité unique de pouvoir choisir ce qu'ils veulent croire ou ne pas croire ! Mais tandis qu'il rentrait chez lui, Brent Ramsey avait de la difficulté à faire ce choix.


Serait-ce possible... peut-être... peut-être que c'était réel !
Hum.... ça a dû être une sorte de trucage, vraisemblablement !


Et quand il rentra chez lui, il pensait encore à cette expérience...
Absalon... c'était un type de la Bible, je crois...
Ouais... je l'ai.


Absalon était le fils aîné du roi David !


«... Il était l'homme le plus beau du royaume et le peuple l'aimait encore davantage que le roi. »


« Mais il devint impatient et décida de prendre la place de son père à la tête du royaume... »
« Mais il échoua. Pendant la bataille, son cheval passa sous un arbre, ses cheveux s'accrochèrent dans les branches... et il fut tué. »
Ainsi voilà ce qu'il était... Mais que vient faire cette histoire de malédiction ?
La seule chose que j'aie en commun avec Absalon est une belle apparence ! Il n'y a rien de maléfique là-dedans !
Non, la malédiction ne se trouvait pas dans l'apparence de Brent Ramsey. Car avec elle, il accomplit rapidement la première partie de ce qui était écrit à son sujet...
Voilà le gars en question, Rodney ! Il est parfait pour le rôle principal.
Entièrement d'accord, Wes ! Il n'est pas génial pour ce qui est de jouer, mais il fera frémir les femmes !

Les paroles du directeur furent aussi prophétiques que les miennes... et Brent prit le monde du théâtre d'assaut...



Moi, j'attendais... pour voir s'il allait prendre garde à l'avertissement que je lui avais donné.



Les choses semblaient se dérouler à la perfection pour lui. Où qu'il aille, il était admiré et applaudi...

Brent... pourquoi portez-vous toujours cette écharpe où que vous alliez ?

C'est mon signe distinctif, chérie ! Je dois maintenir mon image de marque !

Mais une nuit, tandis qu'il quittait le théâtre...

Brent...

Hein ? Que je sois pendu si ce n'est pas Beth. Tu reviens en rampant, hein ?

Je... je suis vraiment très heureuse que tu réussisses, Brent. Ne pouvons-nous aller quelque part pour parler ?

Hors de question, poupée ! Je suis une vedette à présent. Je ne veux pas qu'on me voie avec quelqu'un comme toi !

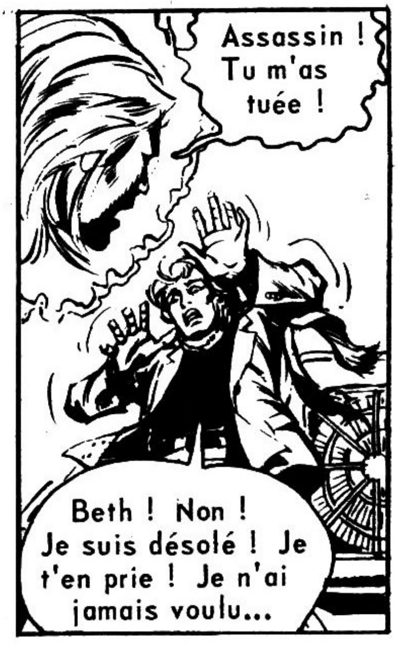

Je t'en prie, Brent ! Je veux juste te parler !
Fiche le camp ! Et fais attention ! Tu vas froisser ma veste !


Dégage, espèce de...
Brent ! Noooon !
Mon Dieu ! Cette voiture !
SKKRRREEEEEECH! WHUMP!
Elle l'a heurtée ! Je ferais mieux de filer !
Une chance qu'il n'y avait personne dans le coin pour voir ça ! Si j'étais mêlé à cet accident, ma carrière serait fichue !


Si Brent Ramsey éprouvait quelque remords pour ce qu'il avait fait, il ne le faisait pas voir...
Es-tu au courant, Brent ? Une fille a été tuée l'autre nuit dans un accident devant le théâtre !
Ah oui ? Et alors ? Ça arrive tous les jours !


Il avait choisi sa voie... et ce qui était écrit pour lui devrait arriver...
C'est malheureux pour Beth... mais elle n'était qu'une petite emmerdeuse de toute façon.
Et toi, tu es un gars superbe ! Pas étonnant que... Hé ! Le miroir semble se voiler.


Aaaahhh ! Non ! Non !


Assassin ! Tu m'as tuée !
Beth ! Non ! Je suis désolé ! Je t'en prie ! Je n'ai jamais voulu...


Aahh ! Mon écharpe ! Le ventilateur ! Aahh ! Au secours !
WFFZZZT ZZZTT


YAAAARRRRGGGH!
SPAPZZZT!
FZZZT!


Brent Ramsey était trop aveugle pour voir la véritable malédiction que portait Absalon... malédiction qui l'avait fait se mettre au-dessus de ses compagnons mortels.
Ou, comme l'a dit le frère d'Absalon, Salomon : « Vanité des vanités, et tout est vanité ! »
Je suis le Destin... et je sais !
FIN



Les morts, heureusement pour eux, sont à l'abri des insultes. On dit pourtant que nul n'est plus à plaindre que le défunt privé de sépulture. Cela me fait penser au cadavre sans tête découvert par un berger sous un arbre.

Non seulement, c'était là pour un homme une bien affreuse façon de se faire tuer, mais encore il devait être terrible pour son cadavre d'attendre dans quelque grossière étable que quelqu'un passe et dise : «Je connais ce cadavre-là depuis le cou jusqu'en bas.»

À la police judiciaire de Lisbonne, nous ne nous sentions pas directement concernés par ce meurtre, qui ressortait de la police locale. Mais je ne pouvais me sortir cette histoire de la tête. Et le fait est que six jours plus tard, nous reçûmes une demande d'aide sur l'enquête de ce crime. C'est ainsi que je me retrouvai à Alcacer do Sal en conversation avec le procureur :

— En ville, l'inquiétude est grande. Les gens redoutent de voir l'assassin s'en prendre à une autre victime. La nuit, toutes les maisons se ferment à double tour et le moindre bruit déclenche la panique.

— J'espère que les empreintes du mort ont été relevées !

— Oui, je les ai ici.

— Bien. Je vais les faire vérifier à Lisbonne. Maintenant,

je veux parler au berger qui a découvert le cadavre.

Nous nous rendîmes à la ferme et nous y trouvâmes le berger, un garçon timide et très simple. Il nous emmena à l'endroit où il avait découvert le corps. C'était un champ dénudé et il nous montra un grand arbre.

— Il gisait sous cet arbre et je l'ai vu pour la première fois très tôt le matin, avant le lever du soleil, expliqua le berger. Un manteau recouvrait la partie supérieure du corps et



l'homme semblait dormir. Quelques heures plus tard, je suis passé à nouveau près de lui. Il ne semblait pas avoir bougé et, à ce moment-là, le soleil était haut dans le ciel et donnait en plein sur lui. Cela me parut étrange qu'il reste comme cela en pleine chaleur, alors je me suis approché et j'ai dit : «Réveillez-vous, sinon vous allez vous faire rôtir.» Il ne fit pas un mouvement, j'ai donc tiré le manteau et j'ai vu un spectacle que jamais je n'oublierai !

Le berger commença à vaciller en se couvrant le visage de ses mains.

— Continuez, lui dis-je. Dites-nous ce que vous avez vu.

— L'homme n'avait plus de tête. Au-dessus de sa chemise, il n'y avait rien qu'une masse de sang noirci. C'était horrible. Quelques travailleurs des fermes étaient venus avec nous jusqu'à l'arbre, et je me tournai vers eux pour leur demander s'ils connaissaient quelqu'un ayant disparu récemment du voisinage. Aucun ne put répondre à ma question, mais le plus jeune d'entre eux me dit : «L'assassin pourrait bien être l'un des deux hommes que j'ai vus traverser un champ à pied non loin d'ici, le soir qui a précédé la découverte du corps.»

Je voulus savoir à quoi ils ressemblaient. Le jeune ouvrier dit qu'ils lui étaient étrangers. L'un était grand et l'autre bien

2

plus petit. Tous deux portaient des sacs à dos et des faux.

— Pour la récolte, il vient des tas de gens de tous les coins, expliqua le berger.

Un des hommes déclara qu'un fermier du coin nommé Sylvestre avait pris dans sa voiture deux hommes, la veille du meurtre.

Sylvestre, qui habitait un village proche, avait chargé le 20 juin deux hommes dans son véhicule. Sa description collait à celle fournie par le jeune ouvrier agricole.

— Le plus grand, déclara Sylvestre, était très bavard. Son compagnon et lui revenaient de Ferreira do Alentejo, à 155 kilomètres d'ici, et ils rentraient chez eux. Il dit s'appeler Manuel dos Santos. Il habitait Odemira.

— L'autre homme vous a-t-il dit qui il était ?

— Non. C'était un type renfrogné qui n'a pas desserré les dents. Il est resté assis dans ma voiture aussi silencieux qu'un muet, avec son chapeau sur les yeux et les mains croisées derrière la tête.

Le lendemain, je rentrai à Lisbonne et, grâce aux empreintes que je rapportais d'Alcacer do Sal, il nous fut facile d'identifier la victime. Il s'agissait de Manuel dos Santos, un veuf de 53 ans habitant Odemira. C'était, bien entendu, «l'homme grand» dont parlait Sylvestre.



J'envoyai un détective à Odemira, mais la maison de la victime était fermée. On découvrit la fille de dos Santos, Maria Antonia, âgée de 17 ans, chez ses grands-parents, au village voisin.

La jeune fille fut amenée à mon bureau et ce ne fut pas chose plaisante que de lui apprendre ce qui était arrivé à son père. Elle se mit à pleurer et j'attendis qu'elle fût capable de se reprendre pour lui demander quand elle avait eu de ses nouvelles pour la dernière fois.

Elle me tendit deux lettres. L'une était dépourvue d'intérêt mais la seconde, datée de quelques jours avant le meurtre, avait été envoyée de Beja, qui se trouve à 180 kilomètres de Lisbonne. Manuel dos Santos y disait qu'il arriverait chez lui après avoir fait une visite à Barreiro. Il disait également qu'il avait pu économiser 400 escudos, et la lettre se terminait par *Adieu ... Adieu ...* une étrange formule pour un homme qui devait s'attendre à revoir sa fille dans quelques jours.

Les deux lettres étaient écrites d'une main différente et



Maria avoua que son père, qui savait à peine écrire, priait l'un ou l'autre de ses amis plus instruits que lui, de rédiger ses lettres. Je lui demandai s'il avait l'habitude de terminer ses missives par le mot «adieu», et elle me répondit qu'il ne l'avait jamais fait.

Manuel dos Santos avait sans aucun doute été assassiné pour le peu d'argent qu'il avait pu économiser. Personne n'était plus à même de l'avoir tué que ce compagnon auquel il avait demandé d'écrire la lettre, en lui fournissant ainsi involontairement un mobile. La fin inhabituelle de la missive révélait le caractère sardonique du meurtrier.

Après une conférence au quartier général, une déclaration fut remise à la presse :

«L'identité du cadavre décapité, découvert le 21 juin près d'une ferme située à quelques kilomètres d'Alcacer do Sal, a été établie comme étant celle de Manuel dos Santos, âgé de 53 ans, veuf, et travailleur journalier originaire d'Odemira.

Antonio Alfonso, de la police judiciaire, désire interroger le compagnon qui était avec lui la veille de sa mort. Il suppose qu'il possède des informations qui pourraient aider les autorités.

Il insiste également auprès de tous les fermiers et chefs de travaux de la région, afin qu'ils lui



adressent les noms et numéros d'identification de tous les hommes qu'ils ont employés entre le 2 et le 15 juin.»

Cet appel ne donna rien. Comme la dernière lettre de dos Santos avait été expédiée de Beja, je m'y rendis afin de poser quelques questions supplémentaires. Quelqu'un se souviendrait sûrement de lui grâce aux deux photographies que j'emportais, la photo de sa carte d'identité, sur laquelle il portait une longue moustache, et une autre où il était rasé, comme l'avait décrit Sylvestre.

Je n'eus pas beaucoup de chance mais, à la fin, je découvris quelqu'un qui me dit que dos Santos avait travaillé pour un chef de travaux nommé Antonio Pacheco, à une ferme d'Evora. Pacheco, que je retrouvai assez facilement, admit qu'il avait employé dos Santos.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? demandai-je. Ne lisez-vous pas les journaux ? Cacher des informations à la police est un délit sérieux.

Le chef de travaux se montra plein de remords :

— Il faut me pardonner. Je suis un idiot ignorant. J'ai travaillé dur et j'avais l'intention de faire une déclaration sitôt la récolte finie.

Pacheco me donna les noms et le signalement de 7 hommes qu'il avait employés, et je reconnus celui que je voulais retrouver. Il se nommait Antonio Pereira. Le chef de travaux ne savait pas grand-chose sur lui et ne put me dire d'où il venait.

Après de longues recherches, six des hommes dont Pacheco m'avait donné les noms, furent retrouvés et tous fournirent des explications satisfaisantes sur ce qu'ils avaient fait entre le crépuscule du 20 juin et 4 heures du matin le lendemain. Aucun d'entre eux ne put rien me dire sur Antonio Pereira, sinon qu'il était le compagnon de l'homme assassiné, qu'il avait un caractère renfermé et ne parlait jamais de lui-même.

— On dirait bien que personne ne sait où trouver Pereira, déclara mon assistant après le départ de notre dernier témoin.

— Un homme aussi discret sur ce qui le concerne doit avoir pas mal de choses à cacher, répondis-je. N'oublions pas qu'un individu assez brutal pour décapiter sa victime doit être un criminel endurci ... Il doit bien avoir un dossier quelque part ... Essayons d'abord Evora.

C'était une bonne idée et nous découvrîmes que notre gibier avait été condamné deux fois pour vol.

En compagnie d'un officier de police et d'un homme qui avait travaillé à la ferme d'Evora et jurait pouvoir identifier Pereira, je me rendis à l'adresse où il était supposé habiter. C'était une habitation misérable, en très mauvais état, avec des murs croulants et des fenêtres sans vitres.

La femme qui nous ouvrit la porte pouvait avoir 35 ans, et c'était une souillon dont la chevelure malpropre tombait sur les épaules. Elle avait trois enfants, une fille et deux garçons, pendus à ses jupes en loques. Tous étaient malformés et incapables de marcher normalement. Je n'avais jamais vu de gosses aussi horribles.

Quand je demandai à la femme si elle était bien Maria Rosa Garcia, elle me regarda avec des yeux fuyants et apeurés.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?



6



Je glissai mon pied dans l'ouverture de la porte qu'elle maintenait entrebâillée et répondis :

— Nous sommes officiers de police. Nous voulons parler à Antonio Pereira.

— Il n'est pas là et je ne sais pas où il est. Pourquoi voulez-vous le voir ? demanda-t-elle sournoisement.

— Vous le saurez bien assez tôt. Écartez-vous, nous allons fouiller la maison.

Elle nous laissa passer, mais dès que nous fûmes à l'intérieur, elle se jeta sur le sol devant nous et se mit à hurler. Je dis avec brutalité :

— Vous pouvez cesser ça ! Ça ne vous servira à rien !

J'envoyai l'officier de police à l'étage afin qu'il y jette un coup d'œil, et c'est alors que l'ouvrier qui nous avait accompagnés me désigna la faux qui était dans la pièce.

— Regardez cette faux ! Je la reconnais, c'était celle de Manuel dos Santos. Je reconnais cette longue lame, je l'avais essayée quand il travaillait avec nous. Et voilà ses protège-doigts pendus au mur. Il était le seul d'entre nous à avoir des protège-doigts en cuir.

Mon collègue redescendit

avec deux pantalons, tout ce qu'il avait pu découvrir. Les yeux de l'ouvrier se remirent à briller tandis qu'il en désignait un :

— Celui-ci était à dos Santos. Je l'ai vu le porter.

Nous emmenâmes la femme à la station de police locale et elle nous fit de stupéfiants aveux. Elle n'était pas la maîtresse de Pereira au sens ordinaire du terme, mais sa sœur. Les enfants malformés étaient nés de leur passion incestueuse. Elle se nommait Lucinda Pereira et non pas Maria Rosa Garcia. Pourtant, elle ne put nous dire où se trouvait son frère. Du moins, c'est ce qu'elle prétendit.

Une alerte générale fut transmise à tous les services de police en vue de l'arrestation de Pereira et, dans l'intervalle, je demandai aux autorités de son lieu de naissance de me faire suivre toutes les informations dont elles disposaient sur la famille. Il apparut que le document que devait signer son père à la naissance d'Antonio Pereira avait dû attendre la sortie de prison du signataire. Le bonhomme était un voleur notoire connu sous le surnom de «Main-de-loup». Il dirigeait une bande de voleurs et de cambrioleurs à laquelle se joignit son fils dès qu'il en eut l'âge. Quand la bande fut arrêtée, la plupart de ses membres furent déportés en Afrique orientale portugaise, où le père mourut. Antonio lui-même revint au Portugal après avoir passé 11 ans dans une exploitation pénitentiaire.

Au cours d'un interrogatoire ultérieur, Lucinda Pereira avoua qu'elle avait, le 17 juillet, soit une semaine avant son arrestation, reçu de son frère 700 escudos avec lesquels elle avait payé des dettes. Ceci s'ajoutait à 400 escudos envoyés par lui vers la fin juin. Et nous savions que, même si Antonio Pereira



8

avait travaillé régulièrement entre le jour où il avait été vu avec dos Santos par Sylvestre et l'envoi de la seconde somme à sa sœur, il n'aurait jamais pu économiser 1 100 escudos.

Le 25 juillet, 34 jours après le meurtre de Manuel dos Santos, tous les journaux portugais publièrent une photo de Pereira avec son signalement.

Il fut arrêté quelques jours plus tard. Une patrouille le ramassa alors qu'il était en train de faire rôtir un poulet dans un taillis. Quand on lui dit qu'il était recherché pour le meurtre de Manuel dos Santos, il commença par nier puis déclara par la suite qu'il avait tué son compagnon en état de légitime défense.

— Nous nous étions disputés, dit-il. Il s'est jeté sur moi comme un fou en disant qu'il allait me tuer. Pour sauver ma vie, j'ai dû le détruire.

Il fut amené sous bonne escorte au tribunal d'Alcacer do Sal où je l'interrogeai. Au début, il ne voulut pas démordre de son histoire, m'expliquant qu'il avait coupé la tête de dos Santos pour éviter une identification.

— J'avais peur que la police, si elle découvrait qui il était, ne finisse par remonter jusqu'à moi. Il m'aurait été difficile d'expliquer la vérité. Je n'avais pas de témoin pour confirmer mon récit.



— Ne réalisiez-vous pas que nous pouvions identifier le mort grâce à ses empreintes digitales ? demandai-je.

— Non, je n'avais pas pensé à ça.

— Je crois que vous mentez, dis-je. Vous avez tué dos Santos après avoir appris par la lettre qu'il vous fit écrire à sa fille qu'il avait économisé 400 escudos. Votre seule chance de lui

prendre son argent était de le tuer.

Le visage de Pereira devint d'une pâleur de cendre.

— Ça n'est pas vrai, gémit-il. Nous nous sommes disputés, pas à propos d'argent, mais pour une femme. Et nous nous sommes battus. Si je ne l'avais pas tué en le frappant sur la tête avec un bâton, il m'aurait tué. C'était ma vie ou la sienne.

— Avez-vous écrit pour lui une lettre à sa fille pendant que vous étiez tous les deux à Beja ? demandai-je.

— Oui.

— Et avez-vous terminé par les mots : *Adieu ... Adieu ...* ?

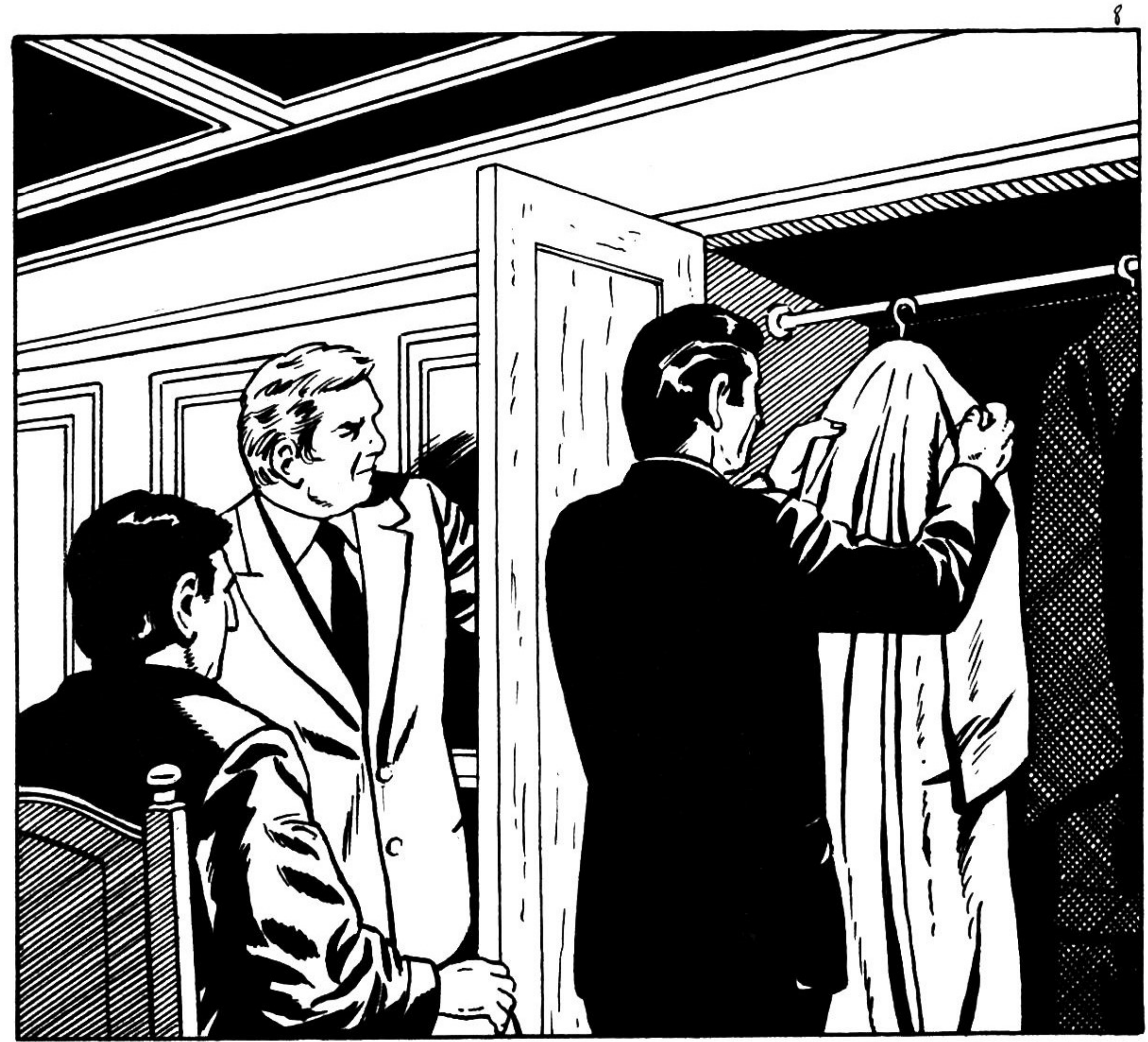
— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il m'avait dit de le faire.

— Cela, bien qu'il s'attende à revoir sa fille sous quelques jours ? Les gens ne terminent habituellement pas leurs lettres d'une façon aussi définitive, à moins d'avoir une bonne raison de le faire !

Dans un placard se trouvant dans la pièce, j'allai prendre le manteau qui avait été retrouvé sur le corps de Manuel dos



Santos.

— Regardez ceci, dis-je. La doublure est profondément imprégnée de sang sur l'envers et des particules de cheveux humains adhèrent encore au tissu.

Pereira serra l'accoudoir de la chaise pour ne pas tomber. Il ferma les yeux comme pour échapper au spectacle de ce manteau.

— Voulez-vous que je vous dise ce qui s'est passé ? demandai-je. Manuel dos Santos s'était mis ce manteau sur la tête quand il avait décidé de dormir sous l'arbre. C'était le soir et il était très fatigué. Vous avez attendu qu'il soit endormi et vous l'avez alors frappé sur le crâne jusqu'à ce qu'il soit mort. Regardez ! criai-je en levant le manteau tout près de Pereira. Son sang a saturé la doublure et il y a encore des mèches de cheveux dessus.

— O... oui ... dit-il avec peine. Ça ... ça s'est passé comme ça !

— Qu'avez-vous fait de la tête ?

Il dit qu'il l'avait enveloppée dans un morceau de papier d'emballage et enterrée dans un massif de ronces.

Lors de son procès, Antonio Lopez Pereira, âgé de 42 ans et connu comme criminel endurci, fut condamné à 30 ans de prison. À son âge, une sentence à vie n'eut pas été plus sévère.

En punition de sa vie dissolue



et pour avoir caché le criminel, Lucinda Pereira, sa sœur, fut envoyée en prison pour 5 ans.

Tous deux écoutèrent la lecture de la sentence sans faire preuve de la moindre émotion.

FIN

UN ESPRIT ATTENDAIT










Non ! Je vous en prie ! Ecoutez-moi ! Je devais le faire !
Docteur Sanchez ! Que se passe-t-il ?


Etes-vous aveugles ? Ne le voyez-vous pas ?
Voir qui ?
Vous êtes fatigué, docteur... Venez avec moi !
8


De retour dans son bureau, le chirurgien recouvra bientôt ses esprits...
Votre « vision » a complètement disparu, docteur ?
Oui, et vous aviez raison, Hugo... J'étais sous une telle tension ! Une bonne nuit de sommeil, voilà ce qu'il me faut !


Mais son sommeil fut troublé par de nombreuses pensées qui le tourmentaient.
Je peux comprendre une conscience coupable... mais permettre à mon esprit de me jouer de tels tours...
2


NOK NOK NOK


Docteur Sanchez, le président désire vous voir maintenant !
A cette heure tardive ? Très bien, je vais m'habiller !
8


Peu après, dans le palais présidentiel, le docteur Jose Sanchez reçoit la première récompense pour sa trahison...
Vous avez accompli votre tâche magnifiquement... Cette enveloppe, comme promis, contient 100 000 pesos !
Je vous suis reconnaissant, senor président !


Quel plaisir d'être débarrassé de ce fauteur de trouble, Divino, avec ses idées d'élections libres et de distribution de terre aux paysans !
Oui, il serait encore en vie, sans ce « glissement » malencontreux de mon scalpel...
3


Mais... et votre autre promesse, senor président ?
Celle de vous nommer ministre de la santé ?
Je tiens toujours mes promesses, docteur Sanchez...


... Mais il serait prudent d'attendre quelque temps, pour éviter tout soupçon...
En attendant, continuez à exercer vos devoirs normalement, jusqu'à ce que je prenne contact avec vous !
Si c'est ce que vous désirez, senor président...


Deux jours plus tard, la mort de Divino était déjà une simple statistique médicale, quand le docteur commença son opération suivante...
Forceps, infirmière !


Je vous attendais, docteur Sanchez !
Eh ?


J'attendrai ici, jusqu'à ce que je sois vengé !
Non ! Non !


Docteur ! Que se passe-t-il ?
Je... je ne me sens pas bien... remplacez-moi, Hugo !


Comment pouvais-je leur dire ? J'ai revu l'esprit de Divino ! Ce n'était pas mon imagination ! C'était réel !


Il attend là où je l'ai tué ... pour me punir !
Je n'ose plus mettre un pied ici... pourtant, comment moi, le chirurgien-chef, puis-je refuser de pénétrer dans ma salle d'opération ?


Il n'y a qu'une seule réponse... Je dois m'en aller... loin d'ici... loin de ce maudit hôpital !
Je vais voir tout de suite le directeur !


Vous demandez la permission de prendre des vacances, docteur Sanchez ?
Oui, senor Guardia... Je suis réellement... surmené...
H. GUARDIA DIRECTOR
8
... Et la mort de Divino m'a bouleversé... m'a fait perdre confiance en moi !
Si vous le dites ainsi, comment puis-je refuser votre requête ?
Prenez tout le repos dont vous avez besoin, mon ami, mais surtout, revenez-nous !
Merci, senor Guardia ! Mille fois merci !
Je suis libre... LIBRE !
Divino... cette horrible salle d'opération... je ne les reverrai plus jamais !
6











Directrice de la publication
Janine KEIRSBILK

LES PUBLICATIONS AREDIT
357 Bld Gambetta
59200 TOURCOING











8

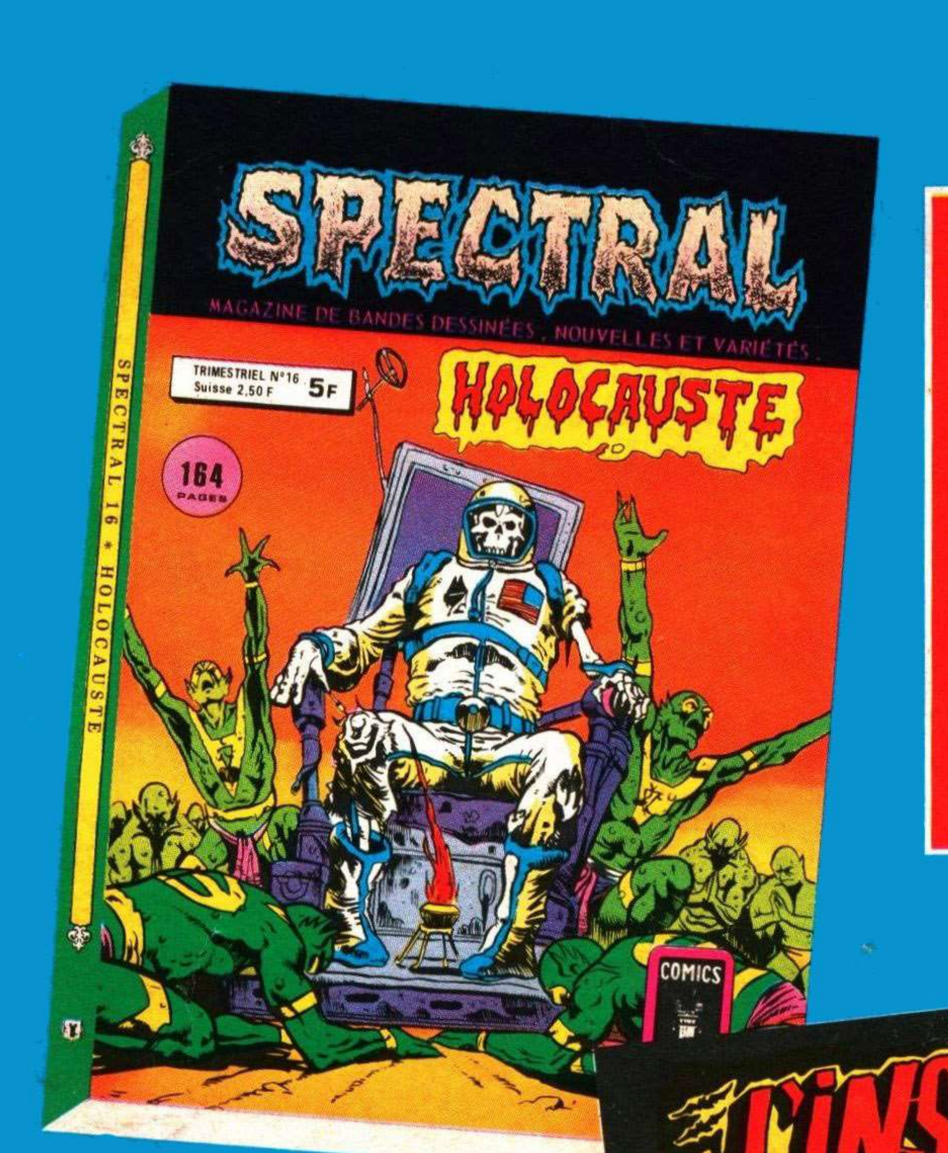


Le docteur José Sanchez ne s'éveilla jamais de ce sommeil. Les rapports de l'hôpital établirent que la mort avait été causée par des complications, mais certains se demandent s'il n'a pas été victime d'une exécution surnaturelle !



N° C.P. 59162
Imprimé en France

Imprimeries de Champagne
Langres - Chaumont
Dépôt légal 0.424



L'ÉTRANGE,
L'ANGOISSE,
L'HORREUR,
dessinés
par les maîtres
de la
BANDE DESSINÉE
D.C. COMICS.

L'INSOLITE
MAGAZINE DE BANDES DESSINÉES, NOUVELLES ET VARIETÉS
La FAMILLE MAUDITE
COMICS POCKET
164 PAGES

*CES
BROCHURES*
À NE PAS MANQUER
*FONT PARTIE
DE LA
COLLECTION*



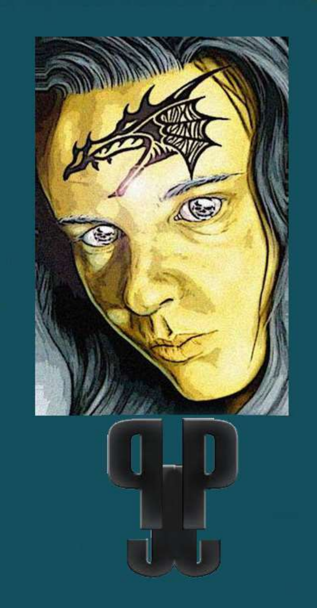
EN VENTE PARTOUT.







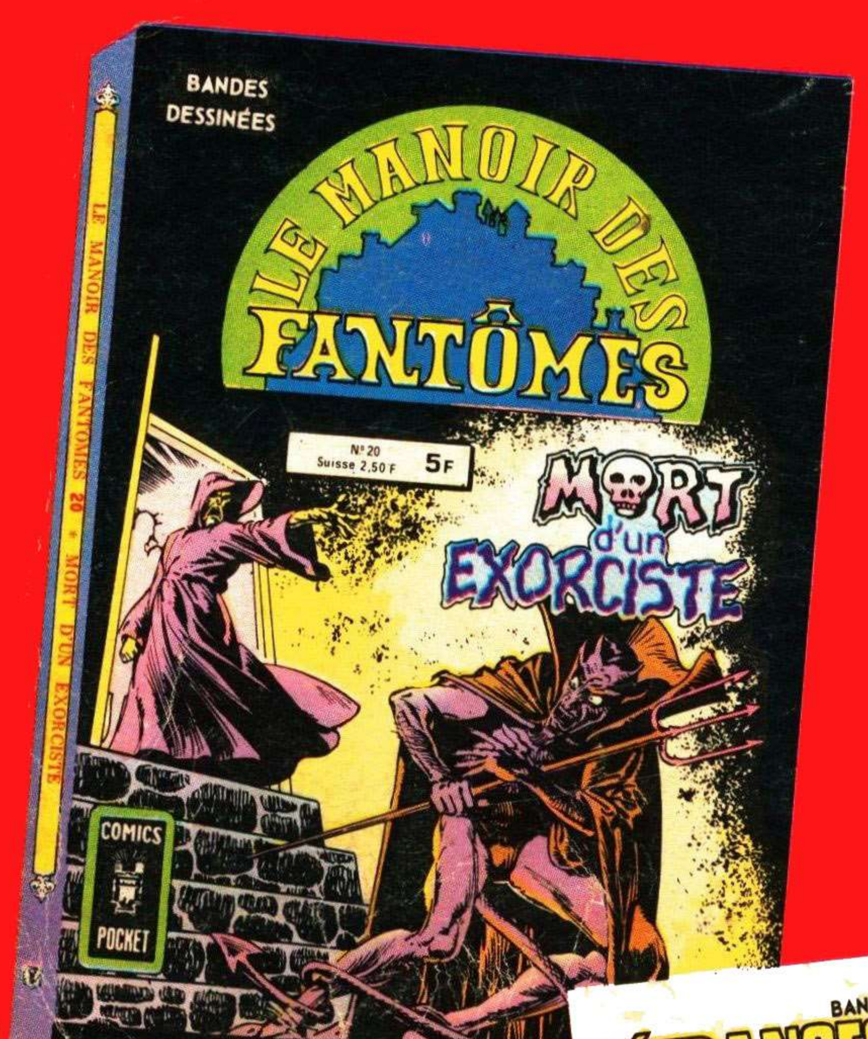
Scanné et corrigé par



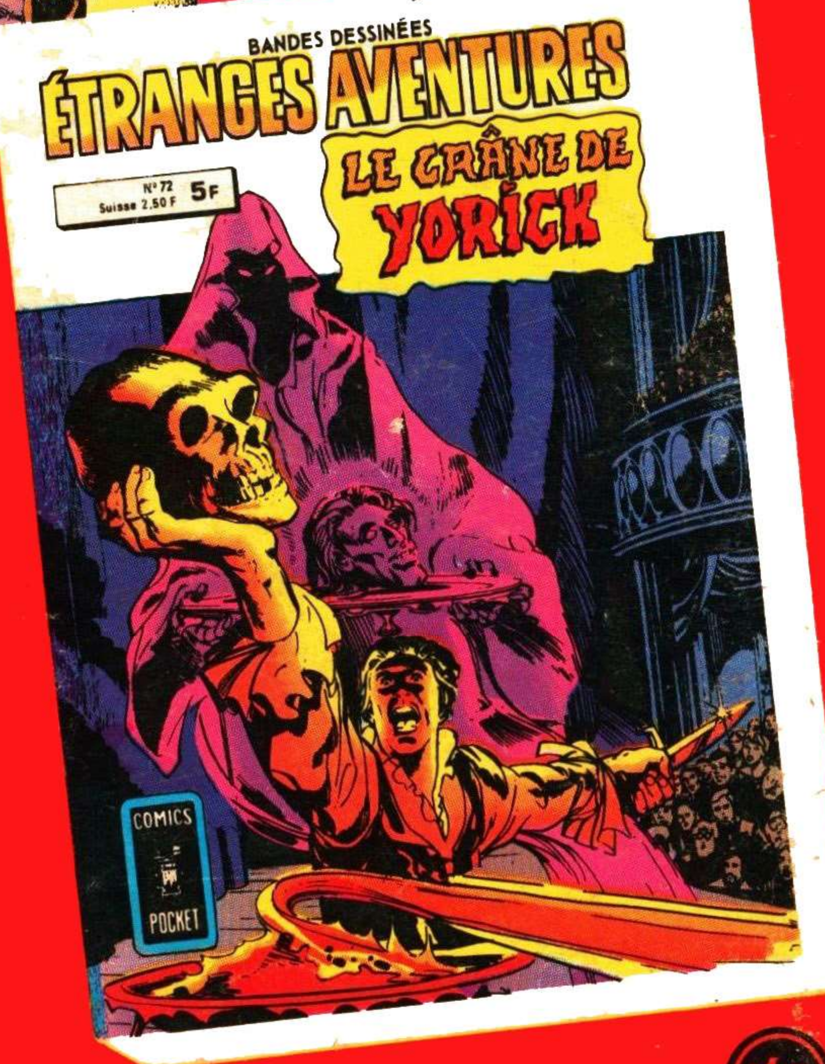
Ne pas déranger, je bosse







L'ÉTRANGE,
L'ANGOISSE,
L'HORREUR,
dessinés
par les maîtres
de la
BANDE DESSINÉE
D. C. COMICS.



CES
BROCHURES
À NE PAS MANQUER
FONT PARTIE
DE LA
COLLECTION



EN VENTE PARTOUT.

MLP